

Louis Mairet,... Carnet d'un combattant (11 février 1915-16 avril 1917) . Avec une préface de Gustave Geffroy, une [...]

Mairet, Louis (1894-1917). Louis Mairet,... Carnet d'un combattant (11 février 1915-16 avril 1917) . Avec une préface de Gustave Geffroy, une lettre du général d'Amade et une introduction de M. Ch.-H. B.. 1919.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

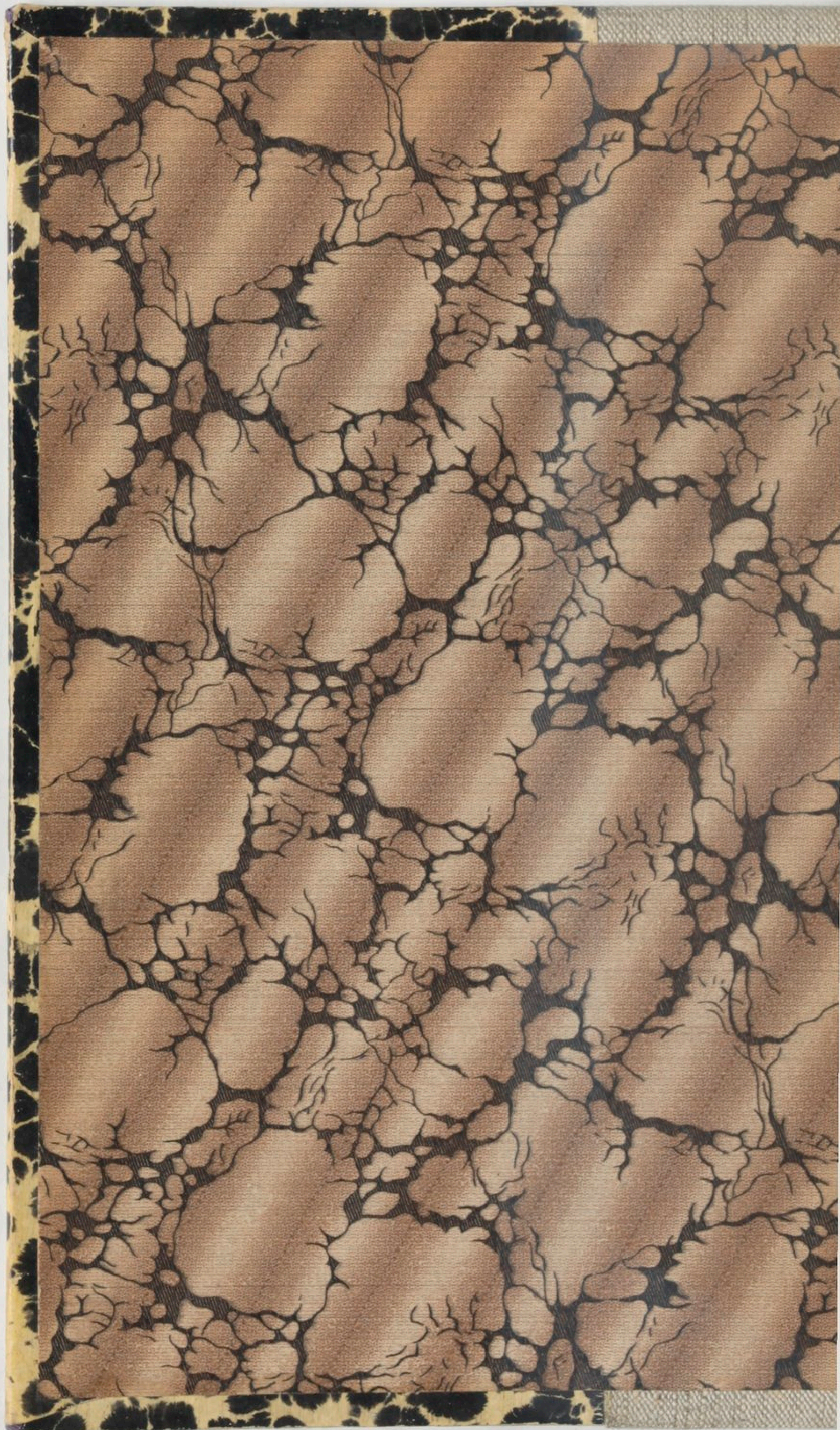
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

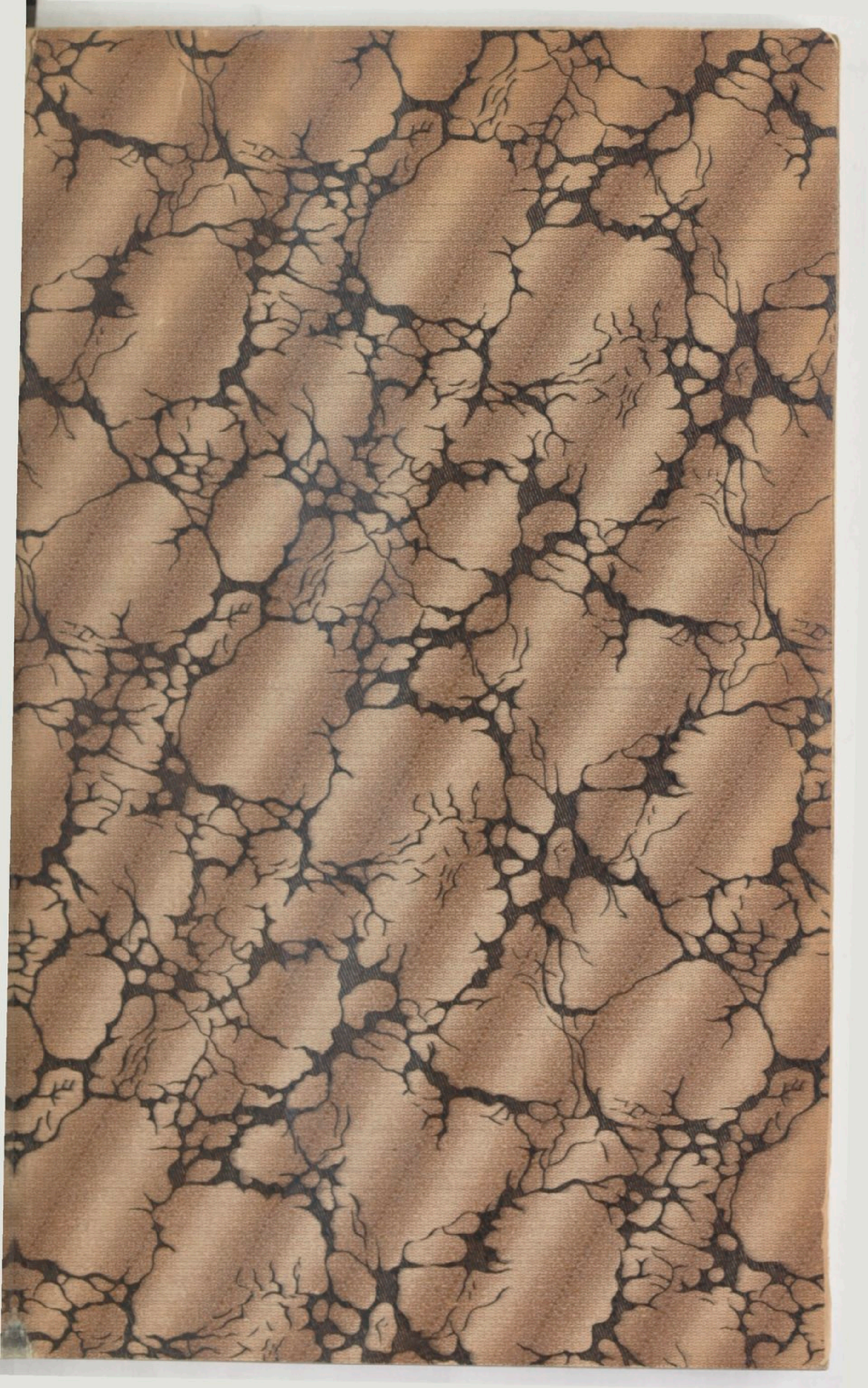
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

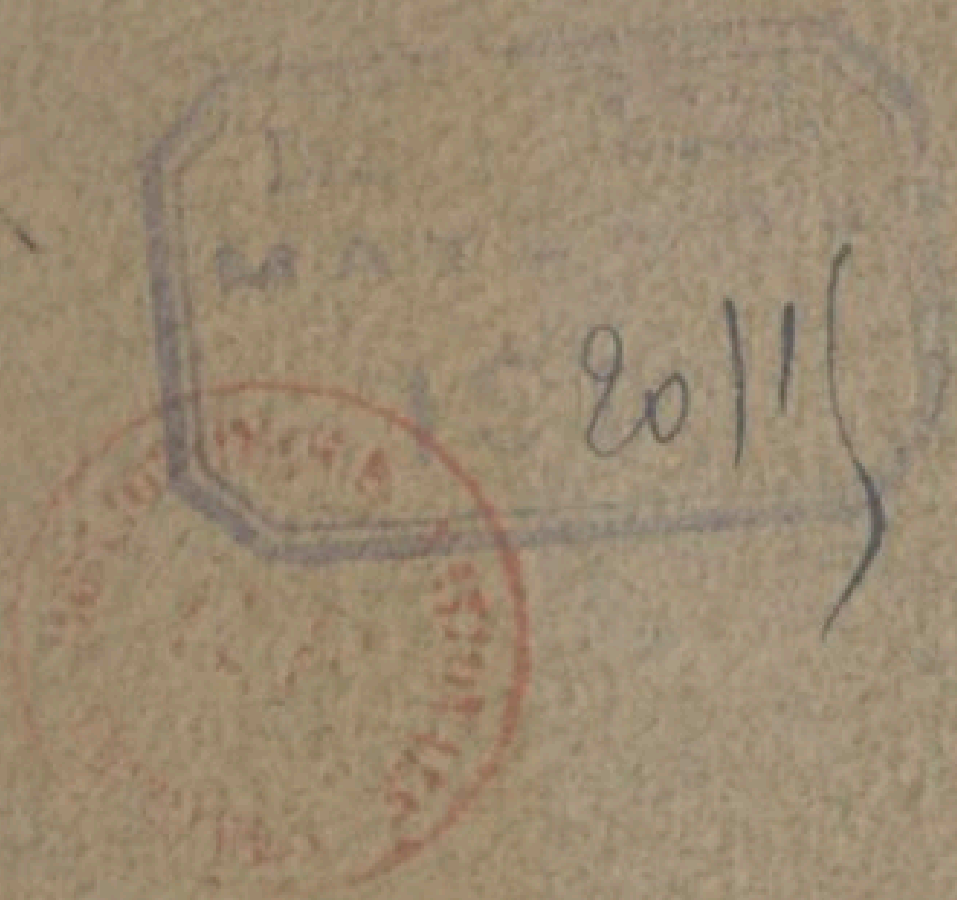
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.



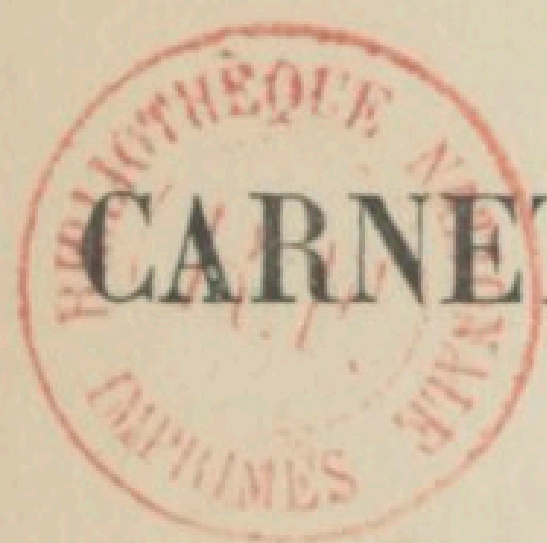








1007



CARNET D'UN COMBATTANT

8. L^h h

2961

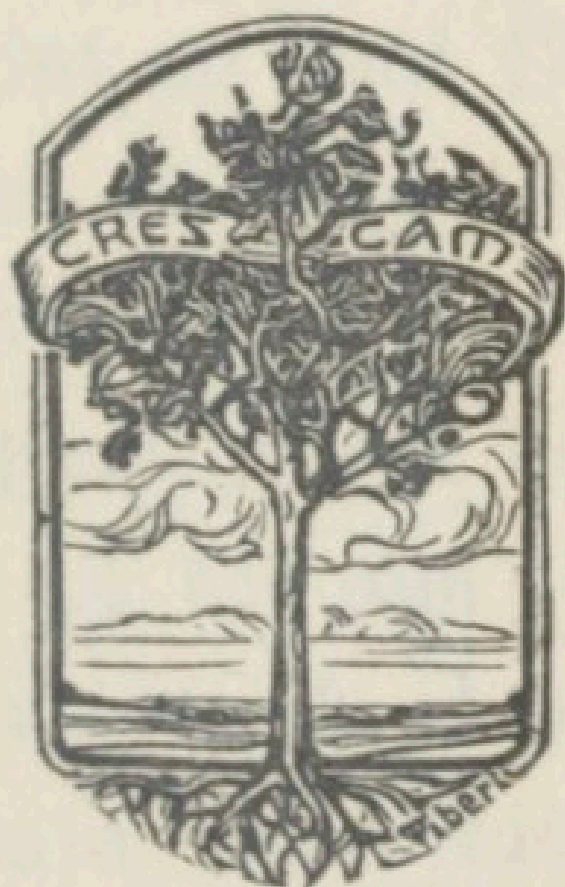
LOUIS MAIRET

SOUS-LIEUTENANT AU 8^e RÉGIMENT D'INFANTERIE
ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

CARNET D'UN COMBATTANT

(11 FÉVRIER 1915 - 16 AVRIL 1917)

AVEC UNE PRÉFACE DE GUSTAVE GEFFROY
UNE LETTRE DU GÉNÉRAL D'AMADE
ET UNE INTRODUCTION DE M. CH.-H. B.



PARIS

EDITIONS GEORGES CRÈS & C^{ie}

21, RUE HAUTEFEUILLE, 21

MCMXIX

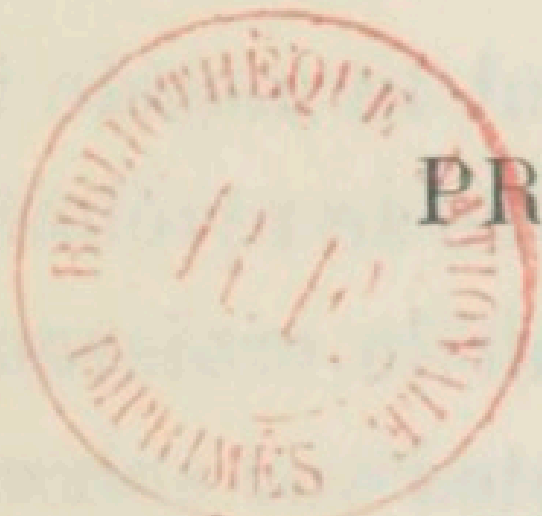


IL A ÉTÉ TIRÉ :

*Quinze exemplaires sur vergé d'Arches
numérotés de 1 à 15.*



Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.



PRÉFACE

J'ai connu Louis Mairet. Je l'ai connu enfant, adolescent. Je l'ai connu soldat. Les circonstances de la vie m'ont placé en 1908 à la Manufacture des Gobelins, où ce jeune homme, fils d'un artiste-tapissier, était né en 1894. Je le voyais aller à l'école, puis au lycée. L'année qui précéda la guerre, il vint chez moi, attiré par mes livres. Il revint en août 1914, me rapporter quelques bouquins sur la Bretagne, où il avait commencé des vacances interrompues par la mobilisation. Depuis, je l'ai revu à chacune de ses permissions. Ce fut une émotion pour tous lorsque celui qui n'était, il y avait si peu de temps, qu'un gamin en culotte courte, reparut en guerrier, le casque sur la tête, tout son fournement sur le dos, le fusil en bandoulière. L'enfant était devenu un homme, un homme grave, de conversation profonde, mais on ne pouvait se douter qu'il était devenu un sensitif, un ob-

servateur, un écrivain, de la force et de la rareté que vient prouver ce livre.

Comme tous ceux qui se cherchent, il avait une nature secrète, que tout le monde ignorait, qu'il ignorait lui-même. Il ne se révélait, poussé par l'énergie instinctive, par la croissance de la pensée, qu'en fixant ses notes sur son carnet de combattant. Alors, il écoutait les voix qui lui venaient du dehors, les grandes voix solennelles et tragiques de la guerre, et les voix qui chuchotaient et qui parlaient en lui. Il regardait, il voyait, il décrivait, et de quelle façon brève, colorée, artiste ! En même temps, il donnait à ses descriptions l'accompagnement de sa pensée, une harmonie souvent sourde, un peu lointaine, parfois réveillée d'un éclat.

Je puis dire que ce livre, page par page, ligne à ligne, a été pour moi une révélation. Ouvrez-le au hasard, vous tomberez toujours sur une vision nette, sur une perception singulière des choses, sur une rêverie devant le destin. Lisez la description du 14 juillet dans un village, vous admirerez à la fois le goût et l'ardeur d'une telle page. Tournez la feuille, c'est l'obscurité sur la tranchée, le mystère du péril : « Chaque buisson vibre du bruit d'un fusil qu'on arme. L'herbe est

perfide. La guerre de rase campagne, la guerre d'embuscades, renaît dès que le crépuscule descend. » Plus loin, des chemins suivis par la douceur de l'étape, sentent la framboise et la fraise, sont éclairés par le « sourire en dents blanches » des villageoises, et tout tombe, au soir, au sommeil dans les ténèbres, sur la terre, dans les fossés, les hommes pêle-mêle avec les chevaux. Le jour revient, le bataillon disparaît dans une mer de blé, de seigle, d'orge et d'avoine, sous les épis et les coquelicots. On marche sur du pain, dit le narrateur, et le Français agriculteur souffre et détourne les yeux. Une magnifique philosophie émane de ce soldat de vingt ans, il aspire à l'honnête médiocrité, il proclame que la solidité des sentiments est ce qu'il y a de meilleur dans l'existence. A bas l'arrivisme ! Il se résigne avec sérénité à être un « vieux » dans dix ans.

Il quitte ces projets pour tracer en mots brefs des images terribles de la guerre, du froid, de la boue, de la mort. Le découragement, parfois, le prend, et il ne cache rien de ce qu'il éprouve, de sa crainte, de sa rancœur. Comment l'homme jeté dans cette tourmente pourrait-il penser autrement de la souffrance qui torture son corps et atteint son esprit ? Comment ne pas frémir

au cri qu'il jette après le combat, par un court billet : « Maman, Maman ! Je suis là. Je suis revenu... » Comment ne pas comprendre la définition de l'âme du poilu : « Un cœur, une action ! » Et comment discuterait-on avec ce soldat qui croit la fin de la guerre impossible ? Nous ne savions pas plus que lui, au moment où il écrivait, si cela finirait, et comment cela finirait. Cela ne l'empêche pas de voir clair sur le rêve allemand d'asservir l'Europe, sur la guerre qui ne peut finir par des phrases et des programmes, mais par des événements militaires. Il dit cela au début de 1917, dans une lettre à ses parents, merveille d'exposition et de raisonnement écrite dans la tranchée.

La fin approche. « J'attaque, écrit-il chez lui, Exécutez mes ordres si ma cantine vous revient... » Le regardeur pensif n'abdique pas. Nul mieux que lui n'a décrit le gourbi où l'on respire la fumée asphyxiante parmi les hommes entassés. Nul n'a, d'un coup de plume, mieux dessiné les présages que par les corbeaux « sinistres et narquois » qui regardent effrontément passer la colonne, qui ne bougent pas malgré les coups de revolver, qui attendent la curée prochaine. Nul n'a su, en huit lignes, montrer

par les chambres d'un château désert la mélancolie des choses, ni exprimer d'une manière si précise et formidable, la nouveauté d'une plaine hérissée d'un matériel d'artillerie.

Et c'est terminé, avec les dernières lettres écrites à ses parents, celle qu'on ne lira pas sans douleur devant l'irréparable où il prévoit que son vingt-troisième anniversaire sera pour lui un grand jour. C'est ce jour-là, le 16 avril, à l'attaque de Craonne, qu'il tombe frappé d'une balle au front.

Pourtant, ce n'est pas tout encore. Il se trouve que Louis Mairet a écrit son oraison funèbre en écrivant celle de son ami Robert Desombres, qu'il adresse aux parents de celui-ci pour les consoler : « O chers bons amis, je vous en supplie, haussez-vous à plus de désintéressement, pensez moins à vous, et plus à Lui... » Il continue leur disant que leur fils mort a vécu pleinement, sûr de lui, maître de sa destinée, parvenu à son vrai développement, ferme dans ses propos, assuré dans ses actions ; il affirme qu'il est mort heureux, que sa physionomie éternelle rayonne du devoir accompli. Et il leur demande de sacrifier leur chagrin à sa mémoire.

Comment ce jeune homme à vingt-deux ans, pouvait-il s'élever ainsi au-dessus de son sort ? C'est par la pensée, qui restera, quoi que l'on veuille et que l'on fasse, la reine de la vie et de la mort. Que l'on prenne ce livre, qu'on le lise et qu'on le garde auprès des livres de ces écrivains morts comme Louis Mairet, animés comme lui de la flamme pure de l'art : Paul Lintier, Paul Fiolle, Gabriel-Tristan Franconi...

Ils resteront ensemble en une société funèbre, inséparable de cette grandeur tragique atteinte par la France en ces quatre années de résistance terminées par la Victoire.

Cette grandeur, ce sont ces jeunes gens qui l'ont faite et qui la maintiendront. Comme ses compagnons que je viens de nommer, comme d'autres dont les noms et les œuvres resteront gravés au cœur de la France, celui-ci était un écrivain, il est un écrivain pour toujours, avec ce livre scellé par son destin.

Je regarde, en terminant cette page, la fenêtre du logis des Mairet, sur la cour des Gobelins. Parfois le père et la mère inconsolés apparaissent devant ce décor familial qui leur est devenu triste et vide puisque ni l'écolier ni le soldat ne passeront plus sur ce vieux pavé,

entre ces vieux murs. Je n'écris pas pour les consoler, ce livre seul leur parlera, ce livre où leur fils est désormais vivant par la force de son esprit, par l'acte de sa volonté.

GUSTAVE GEFFROY.

Nous croyons devoir publier la lettre écrite par
M. le général d'Amade au père de Louis Mairet,
comme un précieux hommage à sa mémoire, en même
temps que l'Introduction rédigée avec tant de piété et
de soin par son ancien professeur au lycée Henri IV,
M. Ch.-H. B.....

Rennes, 7 mai 1917.

Cher Monsieur Mairet,

Je ne viens pas vous consoler : votre douleur, celle de M^{me} Mairet, est chose sacrée puisqu'elle vous lie plus étroitement et plus doucement que jamais à celui que vous aimez, et qui vit toujours en votre cœur. Je veux tout simplement me joindre à vos parents, à vos amis, à votre chef, M. Geffroy, qui m'a communiqué la nouvelle, pour m'incliner devant cette douleur et vous dire que dans mon cœur aussi vivra le souvenir du jeune héros. Je mesure votre peine à celle que j'aie ressentie lorsque semblable épreuve s'est abattue sur moi ; je la mesure encore à ce que je savais, à tout ce que vous m'aviez permis de connaître de votre noble enfant. Et tout cela était encore au-dessous de sa valeur et de sa grandeur d'âme. Il fallait ce sacrifice suprême

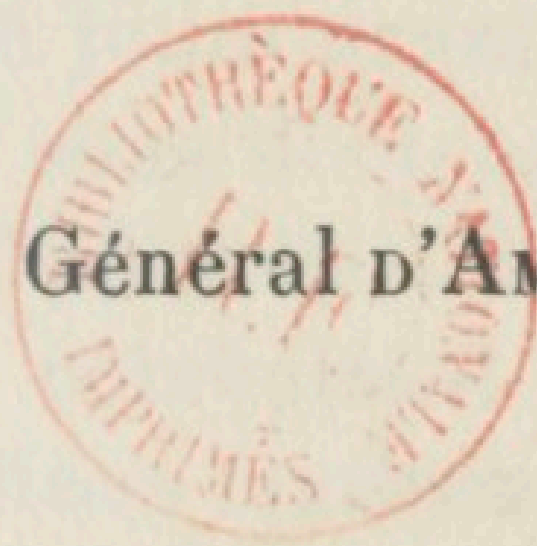
offert à son pays pour faire briller cette belle âme dans tout son éclat. Vous pouvez être fier de lui ; en même temps qu'à la France, il vous a donné à vous aussi et à sa mère tout ce que le meilleur des fils peut donner à ses parents : au delà de toute tendresse, une raison de plus pour l'aimer. Je crois que c'est encore dans le magnifique courage de nos enfants que nous devons trouver la meilleure consolation et la meilleure raison d'être forts devant l'épreuve, car nous avons le devoir d'être dignes d'eux et d'être courageux comme ils l'ont été. Je rêvais pour votre cher enfant une destinée plus longue. Mais je ne pouvais pas ambitionner pour lui une destinée plus glorieuse : quelques années de plus ou de moins sur cette terre passent bien vite, et passent toujours. Ce qui reste, c'est la beauté du devoir si noblement rempli, et c'est entouré de cette lumière que vous apparaîtra toujours votre petit Louis. C'est ainsi que je vois mon fils et cette lumière m'éclaire et me console tout à la fois.

Vous en éprouverez jour par jour la même douce et bienfaisante influence sur votre blessure. Votre patriotisme, l'affection de vos chefs et votre propre carrière toute d'honneur et de

travail, vous aideront aussi à en supporter l'épreuve. Je veux penser que vous aurez reçu du régiment de Louis des informations de nature à apaiser, autant que les choses humaines peuvent le faire, votre douleur.

Veillez dire mes respectueux hommages à la mère si éprouvée, et recevoir pour vous l'assurance de mes sentiments de profonde sympathie et de dévouement.

Général D'AMADE.



travail, vous aiderez aussi à en supporter
l'épreuve. Je vous prie de vous en tenir
au régime de l'avis des informations de ma-
lade à l'apaiser, autant que les choses humaines
peuvent le faire, votre douleur est un remède
Veuillez donc mes respectueux hommages à la
mère et à l'épouse, et surtout pour vous l'année
saine de mes sentiments de profonde sympathie
et de dévouement.

Je vous prie de m'écrire à l'adresse
Général Aarde, 10 rue de la

10 rue de la

10 rue de la

10 rue de la

10 rue de la

10 rue de la

10 rue de la

10 rue de la

10 rue de la

10 rue de la

10 rue de la

10 rue de la

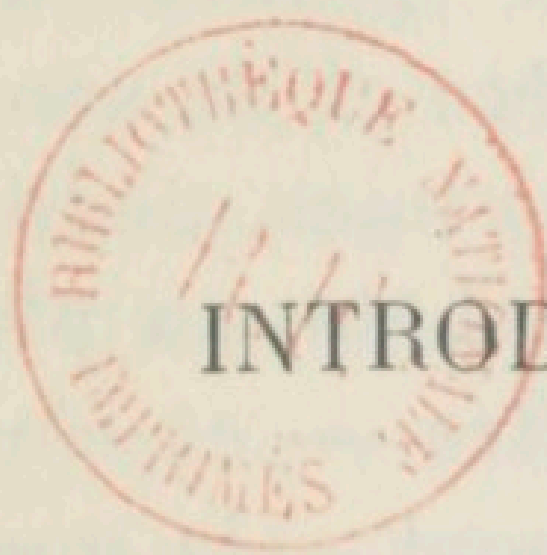
10 rue de la

10 rue de la

10 rue de la

10 rue de la

CARNET D'UN COMBATTANT



INTRODUCTION

Le 12 avril 1917, quatre jours avant de tomber en brave, à l'assaut, le sous-lieutenant Louis Mairet, du 8^e Régiment d'infanterie, attestait le désir que ses « notes de combattant » fussent confiées à l'un de ses anciens maîtres du lycée Henri IV, « pour être publiées dans la mesure du possible ».

Ce désir fut un ordre pour celui qui se voyait désigné à une tâche inopinée, émouvante, — et délicate. Car le mandataire n'était pas chargé de transcrire. Il lui était demandé de choisir. Et le « possible » n'était pas défini. La liberté du choix, certes, saurait s'imposer pour limite le respect scrupuleux de la pensée de l'auteur. Mais puisque lui-même attendait, non pas qu'on altérât, mais qu'on « censurât » cette pensée, comment ne pas craindre de trahir ses intentions au moment même où on s'y conformerait ?

Il était, sans doute, aussi aisé que nécessaire de retrancher les personnalités, les allusions inintelligibles, les redites. Pour le reste, on s'est

obligé d'appliquer la plus exacte attention à n'omettre aucun aspect, aucune phase, de la courte vie militante de Louis Mairet ; à ne faire disparaître aucune de ses opinions, à n'effacer aucun trait de son caractère et de son tempérament. Ainsi ces *Notes*, les unes méditées à loisir, les autres jetées à la hâte, en plein fracas de bataille, feront connaître — et c'est ce que l'auteur voulait certainement — la guerre et les combattants, — cette guerre, et ce combattant.

Aux *Notes* on a joint, à la place que leur assignait leur date, les lettres les plus intéressantes que l'enfant ait adressées à ses parents, au dévouement fervent de qui il répondait par une sorte de pieuse dévotion. Une Famille française, de 1914 à 1917, c'est, aussi, un tableau de guerre. Enfin, en appendice, on donne quelques lettres d'amitié ¹.

*
* *

Louis-Jean-Emile Mairet naquit, le 16 avril 1894, à Paris, à la Manufacture Nationale des Gobelins, où son père, aujourd'hui sous-chef, était déjà employé comme artiste-tapissier. De l'école primaire il passa au lycée Henri IV. Il y

1. On a cru utiles, çà et là, quelques notes explicatives, quelques éclaircissements. On s'est, bien entendu, interdit absolument de commenter, d'interpréter, d'apprécier, d'aucune façon, les idées ou les faits que contient le *Carnet*.

a laissé de brillants et sympathiques souvenirs. Il en a emporté une reconnaissante affection pour ce milieu paisible et laborieux où sa vocation s'est révélée et confirmée.

A la fin de Juillet 1914, il était admissible au concours d'entrée à l'Ecole Normale Supérieure de la rue d'Ulm. Succès incomplet, mais qui promettait de s'achever l'année suivante. La guerre éclate. Il a vingt ans. A cette date, le service militaire, c'est bien, sans déclamation, l'« impôt du sang ». Le 2 septembre, il est incorporé au 74^e Régiment d'infanterie, à Rouen.

Pour lui, la Patrie s'était présentée comme la douce et lumineuse protectrice des jouissances et des conquêtes de l'Esprit. Tout à coup, le voilà, simple soldat, mêlé à tous les humbles serviteurs de la France une et indivisible, prêt à la servir au péril. Toutefois, autour de lui, il ne reconnaît plus les visages et les propos familiers, l'atmosphère qui échauffait et soutenait sa vie ardemment intellectuelle. Et devant lui, il voit s'étendre des perspectives hier encore insoupçonnées, où erre, plane, s'abat, la mort. Ceux qui tombent sont remplacés. Il est un « remplaçant ». Cette idée antique — la Course du Flambeau — le hantera.

Louis Mairet, pendant quelques semaines, put espérer que des cours spéciaux l'élèveraient rapidement au rang d'officier. Ce fut pour lui une déception, lorsqu'en février 1915, il partit pour

le front, de n'être que sergent au 39^e Régiment d'infanterie.

Au bout de quelques semaines passées dans les environs de Reims, il est affecté, en mars, au 127^e Régiment d'infanterie (1^{er} corps d'armée). Alors il voit, il fait, la guerre. Le régiment prend part à l'offensive des Eparges : ne parle-t-on pas de percer vers Metz ? Mais on va s'enterrer dans les tranchées, entre Berry-au-Bac et la région de Loivre, puis à Pontavert, sur la rive droite de l'Aisne. On piétine, on rampe, on guette. L'armée est morcelée en secteurs. Les formations de combat se découpent en équipes de terrassiers. Les opérations nécessaires de défense, d'abri, d'affût, se succèdent, et se ressemblent, comme des « corvées de quartier ». Le métier pèse sur l'âme que le devoir élevait. Ce n'est pas d'affronter la mort — et le plus souvent, sans combattre — qu'on souffre et qu'on languit ; c'est de s'enliser dans la boue et l'ennui. Le casque du Poilu est sans panache.

Aussi quel sursaut, quand on se reprend, avec l'offensive de Champagne (septembre 1915), à croire que la percée est possible, qu'on va courir à travers le « bled », se déterrera, aspirer l'air, et manœuvrer et refouler l'ennemi ! Et quelle rechûte dans l'étreinte des couloirs fangeux ! Il faut se représenter ces choses, quand on ne les a pas vues, quand on n'en a pas fait partie.

Louis Mairet s'était acquis l'estime de ses

chefs, plus qu'il ne le croyait lui-même alors qu'il n'avait pas encore mesuré, d'un jugement à la fois désintéressé, expert, et rassis, les hautes raisons des règles les plus vétilleuses et gênantes. Il fut désigné, en janvier 1916, pour suivre, à Saint-Cyr, le cours des élèves aspirants. Quatre mois après, il en sortait premier.

En mai, il rejoint son régiment dans le secteur de Craonne. En juillet, le 127^e part pour la région de la Somme, et, le mois suivant, monte en ligne vers Maurepas. Durs combats, heures terribles, fulgurantes, dont les *Notes* — instantanés trépидants et frissonnants — font vraiment entendre et voir la sublime horreur. L'aspirant se trouve, d'emblée, à la hauteur de ses responsabilités, trop restreintes encore pour sa généreuse ambition de déployer toutes ses aptitudes au service de la Cause sacrée. Le 29 septembre, le soir de la relève, il est blessé d'un éclat d'obus. Autour de lui, dix blessés et tués. « La mort a passé ». Il est évacué sur Amiens, puis sur Dinard.

Le 12 novembre 1916, il repart pour le front. Ce qu'on a observé chez bien des vaillants, il le remarque en lui. Il y a, d'ailleurs, dans cette jeune intelligence libre, et de fond critique, une source secrète d'où bouillonne parfois et fuse un jet bref de mysticisme. Sa blessure n'a entamé ni sa conscience, ni sa volonté. Mais il ne se sent plus invulnérable. Il reste, désormais, obsédé d'une défiance, non en sa force morale, mais en

sa destinée. L'histoire humaine est faite de remplaçants...

En sens inverse, il est réconforté par l'accueil qu'il reçoit au 8^e Régiment d'infanterie, rejoint en Champagne. Il se sent mieux compris, sent mieux qu'il est compris. Lui-même comprend mieux. Il s'intéresse, autant que jamais, mais avec une plus cordiale curiosité, aux méthodes, à la technique, aux problèmes de la guerre, au sens profond de cette crise de l'univers. Après les rudes combats de la Ferme de Beauséjour et de la Butte du Mesnil (offensive allemande de février 1917), à la fureur desquels se joignent les rigueurs d'un hiver exceptionnel, il est promu sous-lieutenant, le 11 mars, au moment où le régiment arrive dans l'Aisne, pour cette attaque d'Avril qui, une fois de plus, épanouit l'âme au mirage des grands espoirs.

Officier ! Il se promet de mettre en œuvre tous ses mérites dans ces nouvelles fonctions. Le 16 avril, jour anniversaire de ses vingt-trois ans, il est tué d'une balle à la tête, en attaquant, au bastion de Chevreux, à l'est de Craonne.

*
* *

Le 3 mai, le général Guignabaudet, commandant la 2^e division d'infanterie du 1^{er} corps d'armée, citait à l'ordre :

« Mairet (Louis), sous-lieutenant au 8^e Régiment d'infanterie. Officier d'une magnifique bravoure. Le 16 avril, a entraîné sa section à l'assaut avec le plus bel entrain et le plus crâne mépris du danger ; est tombé mortellement frappé au moment où il abordait les positions allemandes. »

Le 29 décembre, paraissait au *Journal Officiel*, sur la touchante initiative de la Direction, la nomination de Louis Mairet comme élève de l'Ecole Normale Supérieure d'enseignement secondaire (Section des Lettres).

Ce glorieux hommage rendu à l'officier, mort pour la France, par ses chefs ; — ce titre décerné à l'étudiant, plein d'espoir et d'avenir, par ses maîtres : telles sont, pour les parents consternés, les reliques d'une brève existence de travail et d'honneur.

*
* *

Lui, il rêvait, il projetait plus loin.

« On voudrait être durable, écrivait-il, ce 12 avril 1917 ; on n'est qu'éphémère. On aurait voulu laisser un nom, une œuvre, des enfants ; on partira peut-être sans avoir fait quelque chose de bien. »

Puisse le lecteur de ces *Notes* exaucer ce vœu, démentir cette crainte ! En toute sincérité, il nous apparaît que l'ambition du jeune homme qui se

préparait fièrement à servir les Lettres françaises, se justifie par les mérites d'une pensée vigoureuse, d'une observation stricte et perspicace, d'une plume habile.

Et pourtant le caractère de ces pages est, à nos yeux, surtout de présenter — non pas indiscutable, mais assurément autorisé — un témoignage ; et — non pas complet ni décisif, mais singulièrement varié, et résolument franc, — un document.

Témoignage sincère, candide, d'un enfant élevé dans un foyer de labeurs délicats et de fière probité, enthousiaste du monde intellectuel qu'il explore avec un encourageant succès ; et, brusquement, fait soldat, mais soldat pour donner et recevoir la mort ; saisi comme par un tourbillon, lancé dans l'énorme remous tumultueux d'une longue lutte qui secoue toute l'âme, étonne toute la raison, envahit tout l'être d'une cohue de réalités qui outrepassent tout ce que peut concevoir l'imagination la plus exubérante de monstres et de chimères.

Témoignage d'une conscience autonome, ombrageuse un peu, qui accepte d'avance, et chaque fois remplit, tout le devoir ; en même temps d'une intelligence indépendante, fougueuse, farouche un peu, qui ne se renonce, ne se réprime jamais, parce qu'il serait insuffisant de dire qu'elle a le goût passionné de l'esprit critique, mais qu'il faut dire qu'elle en a le culte ; d'une

âme vibrante, plus éprise de la Vie que confiante en la Société humaine, et qu'attire, qu'enchanter, que gouverne la contemplation de la Nature éternelle, dont les perpétuelles renaissances protestent contre l'œuvre de l'homme, l'œuvre détestable de ruine, de sang, de mort, — l'œuvre qu'a voulue l'Allemagne.

Document minutieux de deux années de la guerre sans pareille, de la période la plus morne, la plus austère, — après « La Marne », à part de « Verdun », avant « L'Aisne » ; d'un temps qui exerçait plus souvent le stoïcisme qu'il n'exaltait l'enthousiasme, où quelques combats, décevants toujours pour toujours trop d'espérances — Eparges, Maurepas, Ferme de Beauséjour — jettent leurs furieux éclats sur le grondement monotone des longs mois traînés dans l'immobilité bruyante, dans l'endurance stagnante, de la tranchée et de la boue.

Qui n'aurait pitié et respect de ce Calvaire de la jeunesse Française, consciente de marcher à son destin par des chemins tortueux et sombres, d'immoler, pour la victoire indispensable de la Patrie, tout l'avenir dont elle se sent ambitieuse, et capable ?

Qui ne saluerait cet enfant qui se vouait ardemment aux Lettres, qui un jour, bientôt, va mourir, et sous la menace de l'ennemi, l'oreille et l'œil au guet, lit Epictète et en appelle à Montaigne ?



Voici donc les prémices -- posthumes -- d'une de ces intelligences d'élite, dont l'adolescent essor s'élançait vers la sérénité de la Pensée et de l'Art, lorsque le tragique et souverain appel de la Terre Française, de l'Idéal Français, les précipita dans la gloire du sacrifice.

Ici, les revenants de la lutte grandiose reconnaîtront ce qu'ils virent, ce qu'ils firent. Ils reconnaîtront, ils discuteront, certes, les impressions, les idées, d'un camarade de combats, d'épreuves, et d'héroïsme. Seuls, ils peuvent reconnaître. Seuls, ils ont le droit de discuter.

L'historien de cette guerre ne devra négliger aucune des relations, aucune des confidences de ceux qui ont su observer et réfléchir, dans l'action. Aucune relation, aucune confidence, ne sauraient, mieux que celles-ci, refléter une intégrale sincérité.

Quant à nous, qui n'avons eu ni l'honneur ni la satisfaction de servir, sous les armes, notre France, écoutons ces voix des enfants qui sont morts pour que vive une nation dont l'Humanité a besoin. Comme les auditeurs auxquels Ulysse « qui a tant souffert » contait ses dures expériences et ses longs travaux, écoutons « en silence ». Et comprenons bien. Et inclinons-nous.

CH.-H. B.

Juillet 1918.

PREMIÈRE PARTIE

11 FÉVRIER 1915 — 17 JANVIER 1916

Environs de Reims. — La Woëvre ; les Eparges.

*L'Aisne : région de Berry-au-Bac et de
Pontavert.*

A Saint-Cyr.

PREMIÈRE PARTIE

I

Arrivée au front. — Reims : la cathédrale. — Le mess des sous-officiers. — Un Grand Chef. — Travaux de tranchées.

*Jeudi 11 février 1915*¹. — Avant-hier, 9 février, nous avons enfin quitté Rouen. A une heure de l'après-midi, nous passons à Oissel, et vingt heures plus tard nous entendions le canon. Mercredi 10, nous avons débarqué à Muizon (Marne)² à 5 heures du matin. Long piétinement dans la boue. Au petit jour, un officier d'Etat-Major vient nous cueillir. Nous allons en cantonnement. Six kilomètres dans les chemins défoncés. Le brouillard, très épais sur la vallée de la Vesle, nous dis-

1. Du 2 septembre 1914 au 1^{er} février 1915, Louis Mairet est à Rouen, au 74^e Régiment d'infanterie, ou à Bernay (octobre-novembre) dans le peloton des E. O. R. (élèves officiers de réserve). Le 1^{er} février, il est, en qualité de sergent, chef de la seconde demi-section de la 1^{re} section de la 4^e compagnie de marche du 39^e Régiment d'infanterie. Le jour du départ, il est affecté à la 16^e compagnie de marche de ce régiment.

2. Ligne de Reims à Soissons.

simule Reims et le champ de bataille. Par bouffées nous viennent le roulement du canon, la lueur cli-gnotante des projecteurs, le papillonnement lumineux des autobus de ravitaillement, qui cheminent en arrière des lignes.

Rosnay : tout le monde descend ! Petit village juché sur une crête au pied de laquelle s'étend une longue plaine de trois kilomètres de longueur environ, plaine qui sert de terrain d'atterrissage à une escadrille de biplans Voisin. A Châlons-sur-Vesle ¹ se trouve le nid de l'escadrille Nieuport. Beaucoup d'officiers observateurs, décorés de la Croix. Ces braves vont tous les jours photographier les tranchées allemandes de Brimont. Nous cantonnons dans une grande ferme abandonnée, à demi ruinée par nos 75, qui en ont, en septembre, délogé les Allemands. Le village est à douze kilomètres de Reims, et à quarante-cinq de Soissons. A laquelle de ces deux villes sommes-nous destinés ? Je ne sais. D'ailleurs, sur notre sort, personne n'est renseigné. Nous avons seulement ordre de nous tenir prêts à toute alerte.

Ce village est drôle. Il a la maladie. Quoique aussi peuplé qu'un bourg, il n'a point d'habitants. Il ne vit point. Les maisons sont vides, froides, inhospitalières. Les gens vous regardent, apeurés : les Allemands ont passé par là...

Vendredi 12. — Au réveil, la campagne est blanche de givre. Le bois est joli, muet et froid, piqué de taches vertes : ce sont des groupes clair-

1. Rosnay, Châlons-sur-Vesle, dans l'arrondissement de Reims.

semés de sapins. On aperçoit les tours de la cathédrale de Reims : c'est tout ce qui en reste, dit-on.

Samedi 13. — Trois bataillons de Tirailleurs marocains. Spectacle bigarré. On vante le matériel anglais : on ne sait pas le nombre, la force et la souplesse des camions automobiles mis au service de l'armée française. Ces trois bataillons de Marocains sont arrivés à Rosnay par la route de Jonchery — ils viennent de Soissons — en convoi automobile. Il y avait là-dedans des Peugeot, des Saurer, des Ariès, et quelques Mercédès de fort calibre : encore quelques-unes que les Prussiens n'auront pas. J'ai compté trois fois 130 voitures. Que penser, dans ces conditions, de ces mauvais Français qui se plaisent à rabaisser toujours ce qui est français ? Non, nous n'avons rien à apprendre. Oui, nous sommes forts, et cette victoire sera bien nôtre.

Dimanche 14. — Le premier jour que je marche. Sous prétexte de nous montrer la cathédrale de Reims, le commandant nous fait courir deux heures durant dans les terres labourées, sous une pluie battante. Le bataillon, en lignes d'escouade, par un, rampe péniblement, à demi embourbé. Enfin, arrivé au sommet de la dernière crête, on découvre Reims et la basilique martyre. Vue de face comme nous la voyons, elle ne paraît pas avoir trop souffert. La façade est à peu près intacte : seul, le vitrail est comme un œil crevé. Les pierres sont noires de fumée. Mais les tours tiennent, toujours debout ; l'ensemble architectural subsiste. Obliquez maintenant de 200 mètres à gauche : quelle hor-

reur! Plus de flèche, plus de toiture, plus de bas-côtés, plus d'arcs-boutants : un squelette de pierre qu'un miracle seul empêche de tomber. On devine plus qu'on ne voit les monceaux de décombres, l'entassement profanateur des objets du culte, la désolation intérieure du sanctuaire, vide maintenant comme une âme en deuil. Sur la droite s'étend le parc Pommery, labouré d'obus. A 200 mètres en avant de nous, une maison, où rien ne manque que le toit, envolé on ne sait où. Sur la gauche, un moulin en ruines. Tout le quartier riche de Reims (la cathédrale, la préfecture, les grandes maisons de commerce) est dans le même état.

Au retour, le Thillois; Ormes, dont toutes les maisons sont criblées de trous de balles. La route de Reims à Soissons a servi de ligne de défense ; les fossés du côté nord ont servi de tranchées. En revenant sur Gueux, une tombe : les officiers saluent; nous présentons les armes. Une petite croix, bleu, blanc, rouge, porte les mots sacramentels : « Ici repose un groupe de soldats du 75^e, du 39^e, du 24^e. » Des camarades. Nous défilons en silence. Adieu !

Dimanche 21^e. — J'écris dans un rayon de soleil. Partout la gaieté luit. Une vraie journée de printemps. Rasé de frais, bien lavé, du linge propre, je me sens heureux. Une vraie cure d'air, que cette flânerie ensoleillée dans un hameau champenois, hors de toute portée de canon. D'ailleurs, aujourd'hui, le canon se tait, l'oiseau mécanique se repose :

1. A l'infirmerie de Germigny, depuis le 19.

on dirait d'une trêve. La fumée du tabac à 0 fr. 80 est bonne, le soleil est bon, l'ombre des arbres, qui descend sur le coteau, est bonne. Quelle belle journée !

A SES PARENTS ¹

Samedi, 6 mars 1915.

.

« Nous avons, il y a huit jours environ, trouvé dans une ferme une grande salle dallée, basse de plafond, comme toutes les maisons d'ici, mais vaste, aérée, et au surplus bien ouatée de toiles d'araignée. Le propriétaire nous l'a concédée, et nous y avons établi notre mess. Deux tables, deux bancs, voilà pour nous ; des tréteaux et des planches, voilà pour le « service ». Pour la cuisine, un « bat'-d'Af' ». Ne vous effrayez pas. Nous en avons beaucoup ici. Ce sont des gens très doux, à condition de les laisser tranquilles et de les bien traiter, très débrouillards et très serviables. Le nôtre est un cuisinier hors ligne ; il a droit à tous les égards, nous ne les lui ménageons pas. Je le vois en ce moment surveiller consciencieusement ses marmites, enfouies dans la cheminée. Cette cheminée, vaste à tenir cinq hommes debout, possède une belle plaque de l'empire (une couronne avec une N), une crémaillère complète avec tous ses crochets,

1. Il a repris son service le 2 mars.

et une lyre de fer pour une grosse marmite, enfin deux chenêts à tête de lion. Bel échantillon de vieux confort campagnard ! Et comme je vois la veillée sur des escabeaux, les maîtres assis dans des fauteuils, autour de cette même cheminée, du temps de nos grand'mères, il y a un siècle ! — Au fond de la pièce, formant, vis-à-vis de la cheminée, comme une avant-scène, une alcôve se dissimule dans l'ombre. C'est là que je couche. Quatre bottes de paille sur un plancher de bois qui l'isole de terre ; sur la paille, un des rideaux de l'alcôve, que j'ai décroché pour faire drap ; avec cela, ma couverture, ma toile de tente, ma capote : c'est plus qu'il ne m'en faut pour bien dormir...

« Les nouvelles sont bonnes en ce moment. Je commence à voir l'issue de la guerre sous le jour suivant : la Russie (qui vient de regagner le terrain perdu), faute de voies de communication et de ravitaillement, aura bien de la peine à envahir l'Allemagne. Son rôle sera d'occuper de nombreux corps d'armée. Elle nous laissera le soin de pousser les Allemands et de les acculer. L'expédition turque aura l'avantage de produire sur la Grèce, la Roumanie et l'Italie, le plus grand effet moral, de les décider en notre faveur, et de faire voir au monde, malgré les mensonges allemands, que, bien qu'ayant les Allemands sur le dos, puisque nous pouvons aller esquinter les Turcs en leur repaire et aider les Serbes (on demande cent médecins-majors volontaires pour la Serbie), nous sommes vraiment les plus forts. De notre côté le travail va bien ; la percée est essayée à Perthes et à Berry-au-Bac ; la cavalerie attend... »

Mercredi 10. — Marche de bataillon... Le général Franchet d'Esperey. Il est d'une haute taille ; et la riche pelisse qui l'enveloppe le grandit encore. Sa figure est sévère en haut, et bonne dans la moitié inférieure. Son menton grassouillet et ridé achève d'atténuer l'expression presque terrifiante de ses grands yeux fixes, qui, au passage, vous inspectent et vous percent. Voilà un des hommes à qui appartient la destinée de la France. On se sent rassuré.

A SES PARENTS

Mardi, 16 mars 1915.

« Samedi dernier, nous avons, comme je vous l'ai dit, travaillé à nos tranchées. Elles courent le long d'une crête d'où l'on a un superbe champ de tir. La terre est molle et grasse : du terreau, que c'est un plaisir de le creuser ! Les officiers sont directeurs des travaux ; et les *sous-offs*, surveillants. En principe ! Car en fait, voilà comme les uns et les autres nous avons passé notre journée. On arrive à 9 heures (il y a deux heures de marche) ; on se déséquipe ; un officier se dévoue, répartit les hommes, leur assigne leur tâche. Le soleil luit déjà haut dans le ciel ; la terre sent bon. Les officiers se promènent doucement sur tout le front des tranchées, les *sous-offs* sur le front de leur secteur. Les hommes terrassent d'une belle ardeur : sur plusieurs points, on ne voit plus que leurs têtes.

10 heures : il fait chaud, les hommes se mettent en chemise. 11 heures : la soupe. En un clin d'œil, le terrain se vide. Les hommes vont faire leur feu sur la lisière d'un champ ; les officiers dévalent la pente, s'installent très loin, au bord de la route, sur un tas de paille. Pour nous, nous nous casons dans un léger repli de terrain, les jambes écartées, tous en cercle, disposant au milieu les boîtes de sardines, la viande, le fromage, le vin et les biscuits. Joyeuse dînette. Le soleil est bon. Elle se prolonge : les hommes ne s'en plaignent pas. A une heure, l'ordonnance du lieutenant vient donner l'ordre de reprendre le travail. Nous avons bien de la peine à secouer notre monde. Depuis midi, les avions passent et repassent, quelques-uns au-dessus de nos têtes, quelques-uns très loin, très haut, à peine perceptibles à la jumelle, dans la direction de Berry-au-Bac. Le canon gronde tout près. Nous sommes en gaieté, nous nous faisons des niches, nous courons les uns après les autres, nous luttons de force. Vers 2 heures, ces messieurs remontent... Les pommettes carmin, la vareuse déboutonnée, ils nous annoncent qu'ils s'en vont chasser au revolver, un peu plus loin, et qu'ils nous laissent la haute main sur les travaux. Ils sont à peine hors de vue que les hommes ralentissent leur entrain. Quant à nous, il y a déjà longtemps que nous avons recommencé à nous jeter des mottes de terre. »

II

*Dislocation et départ. — Le 127^e d'Infanterie. —
Vers la Woëvre. — Vers la Bataille.*

Dimanche 21. — Premier jour de printemps. Le soleil luit. Il vit, il vit, il vit éperdument. A 6 heures du soir, chez le vieux grognon, où nous venons de réinstaller notre mess, D.... coupe la joie générale et défleurit les lèvres en criant : « Vous savez qu'on part demain ! » Rien n'était plus vrai. J'avais bien pensé que, maintenant que le bataillon était reconstitué, nous ne tarderions pas à partir, et à partir par groupes ; non tous ensemble, entre amis, mais par paquets isolés. Toutes mes prévisions en ce genre ont été dépassées par les événements.

Lundi 22. — Les sous-officiers et officiers, sans aucune exception, partent ensemble pour une direction inconnue. Les hommes et caporaux se tiennent prêts à renforcer divers régiments. Dimanche soir, nous sablons le champagne réservé à cette intention. La gaieté renaît plus fleurie que jamais. Lundi, à 9 heures, nous sommes prêts. X... a la malencontreuse idée de distribuer aux hommes une barrique de vin qu'il avait achetée pour la popote. Les hommes sont bientôt ivres affreusement. C'est un désordre inexprimable. On a grand peine à les rassembler pour les répartir entre les différents régiments dont les officiers en auto sont venus les

chercher. Il sont grossiers, gueulards ; ils puent. Leur distribuer les lettres est un travail cyclopéen. Ils vous font horreur. Habillés à moitié, équipés de même, prêts sans l'être, ils viennent sur la route par petits paquets ; ils n'obéissent à aucun ordre. Le commandant même, leur terreur habituelle, ne leur produit aucun effet. A la ...°, les sous-officiers se sont partagé le barriquot de 20 litres d'eau-de-vie (puisque tout est bazardé !) On devine l'état dans lequel ils se trouvent ! Enfin on se met en route par un soleil féroce. A la pause, près de la grande meule, sur la route de Gueux, passe sous nos yeux le 274°, qui s'est battu à Courcy, et qui cantonne à Courcelles... A Muizon, nous partons à 4 h. 1/4. En cours de route, à la Ferté-Milon, les voyageurs d'un train parallèle nous passent le *Journal*. « Quatre Zeppelins se dirigent sur Paris. Deux y parviennent ». Nous dévorons le récit du crime. Puis c'est Noisy-le-Sec, sous la pluie qui fait rage ; le *poireau* de cinq heures dans la gare, parmi les wagons de boîtes de conserves et les canons soigneusement bâchés. C'est, surtout, le spectacle féerique des projecteurs des forts de Rosny et de Romainville, qui fouillent rageusement le ciel. On dit qu'un Zeppelin a été signalé ; et les grands faisceaux de lumière vont et viennent, se croisent, montent, descendent, tantôt à ras de terre, allant chercher très loin, tantôt verticaux, allant chercher très haut, le monstre à bombes incendiaires. On dirait d'un jeu, si on ne savait le danger tout proche. Les lueurs courent, s'arrêtent soudain, découvrent dans la nuit opaque d'étranges paysages jaunes, où courent des nuages festonnés ; puis repartent, se poursuivant, se pour-

chassant, bondissant comme des bêtes folles. La pluie crépite sur le toit du wagon ; elle endort doucement notre attention fatiguée.

Nous nous réveillons à Nogent ¹. Nous voilà sur la route de Troyes, comme on l'avait prévu. Qu'est-ce qui nous attend ? Les Dardanelles ? l'Alsace ? ou le front de Champagne ? Les officiers sont sans instructions ².

Vendredi 26. — Adieux émouvants. Je dirai ce qu'ils furent en disant que le commandant lui-même nous quitte les larmes aux yeux ³. Nous partons, les uns vers Cramant, les autres sur Vertus, nous sur Bury... Nous sommes seuls, sur une horrible route crayeuse, au milieu d'une plaine sans bornes... Enfin nous voici en vue de Saint-Mard ⁴. A travers champs, poétiquement, parce que simplement, nous allons nous présenter au colonel ⁵. C'est un lieutenant-colonel qui en fait fonction. Le colonel tient lieu de général de brigade (127^e et 43^e). G... revient avec les affectations. Nous partons doucement. Comme c'est triste ! De tout le bataillon, nous voici six, resserrés, défrisés : six rescapés ; et encore allons-nous être séparés !

La réception. Le caporal-fourrier est sec et froid :

1. Nogent-sur-Seine.

2. Affecté au 1^{er} Corps, le détachement est dirigé sur Avize (S. E. d'Epernay). Là, il se disloque.

3. Cf. Lettre du 20 février : « Quelle bizarrerie que le métier militaire ! Pas d'amitié possible. Pas de projets possibles. Pas d'entente possible. La plus petite dépêche détruit tout en un instant. Je me sens bien seul. Tous les camarades de la classe 14 que j'avais dans ma demi-section sont partis... »

4. S. E. d'Avize ; arrondissement de Châlons-sur-Marne.

5. Du 127^e Régiment d'Infanterie.

c'est tout ce qu'on pouvait attendre de lui. Le sergent-major, qui, comme l'aspirant et le nouveau sous-lieutenant, vient du 108^e, paraît bon garçon. On me conduit au local de ma demi-section. A perte de vue, la plaine champenoise. Partout, la plaine. Au soleil couchant, cette monotonie dénudée vous affadit le cœur. Par bonheur, les nouveaux camarades nous reçoivent bien. Ils sont doux, polis, muets, froids, un peu craintifs comme ceux qui ont beaucoup souffert et souffrent encore. Fugitifs, évacués, tous ces soldats du Nord, sans nouvelles de chez eux, et qui se battent depuis la nouvelle année sur le front particulièrement dangereux de Beauséjour, portent sur le visage et dans le cœur l'empreinte de la misère. Misère supportée vaillamment, sans plainte, comme savent le faire les silencieux, les races dures, l'homme du Nord, le Breton et le Lorrain. La lutte, à Beauséjour, a été terrible. Tous en gardent le souvenir : ils ont comme perdu, du coup, l'habitude de rire. Le sergent M., qui appartient à la compagnie depuis le 5 août — comptez-les ! — et qui a participé à tous les combats, traduit l'opinion générale en disant doucement dans son patois : « Les tranchées ! oh là là ! » Sa résignation de gaillard solide et pourtant fatigué résonne plainivement. Son frère a été tué l'autre quinzaine, à Beauséjour, et le même jour, lui-même recevait une balle en pleine poitrine, qui traversait deux carnets, et n'était arrêtée que par un crucifix, dont l'empreinte bleue lui reste sur le sein, à la pointe du cœur. Cette tragique coïncidence semble avoir accablé son esprit. Dieu est, plus que jamais, son unique réconfort.

A côté de cette figure harassée du vieux combattant las de combattre, tranche vivement la physionomie animée et énergique du sergent B... (classe 14). Son récit est vif comme la charge à la baïonnette, et sanglant comme Beauséjour, « le tombeau des Français ». « En deux jours et deux nuits, la compagnie, nous dit-il, a perdu cent hommes sur cent-soixante. En général, d'ailleurs, les pertes atteignent ici le quart des effectifs. Les Boches sont imprenables. Leurs nouvelles tranchées se moquent de l'artillerie, et leurs mitrailleuses nous fauchent comme elles veulent. J'ai été légèrement blessé ; je serais maintenant adjudant, si je n'avais subi la réaction de mon effort en me faisant évacuer. »

Le 1^{er} Corps vient de recevoir une lettre de félicitations du général Joffre. Ce sont de rudes soldats. La transition est un peu vive pour nous. Le changement d'air, trop brusque, nous étourdit. C'est trop d'héroïsme.

Au soir une cloche sonne. « Venez-vous au salut ? » Encore une coutume que nous ignorions. La nef de la petite église est bientôt pleine de soldats. Les capotes sombres les rendent semblables à de pauvres paquets prosternés devant la destinée. L'aumônier fait le Chemin de la Croix. Les soldats répondent. Comme la religion est forte quand le danger frappe à la porte !

Je m'en vais coucher dans la paille d'une grange sans toit. J'y passe la plus mauvaise nuit du monde. Vers 4 heures du matin, le planton vient avertir le sergent de jour : « Au réveil, faire monter les sacs. »

Samedi 27. — C'est signe de départ. Où va-t-on ? Je crains Beauséjour, d'autant plus qu'un convoi automobile, dit-on, nous attend à Saint-Mard. A midi nous embarquons dans les autos, ce qui est assez pénible ; et à 4 heures nous débarquons à Normée ¹, 6 kilomètres au nord de Fère-Champenoise. Nous sommes couverts de poussière. La route manque de gaieté ; partout des croix, des képis, des tranchées, des arbres fauchés, des maisons ruinées. Ici la bataille a fait rage, la victoire de la Marne a délivré la France et sauvé Paris. Le village de Morains ² est complètement par terre. Normée ne vaut guère mieux. Je verrai longtemps une grande ferme, ou ce qui en était une, à main droite en allant sur l'église. A gauche, la maison d'habitation, dont il ne reste que des murs branlants ; à droite, les dépendances, dans le même état ; au fond, un amas de ferraille, une avalanche de pièces de machines agricoles, trahit un hangar de culture ; au milieu, comme une petite ruine, une pompe qui fonctionne encore : les Allemands l'ont oubliée ! Une faucheuse-lieuse gît dans un coin, mangée par la rouille, mais intacte. Près de la cuisine, une cave ; des roseaux secs. Les habitants ont dû s'y réfugier quand le village était sous le feu croisé des deux artilleries. Ailleurs, un petit lit de fer convulsé. Ce qui reste d'une voiture : deux cercles de roues, deux cercles d'essieux, un tas de cendres.

Dans la plaine, derrière le village, les tranchées,

1. Directement au sud de Saint-Mard ; arrondissement d'Epernay.

2. Arrondissement de Châlons ; sur la route d'Avize à la Fère-Champenoise.

les abris de mitrailleuses, les croix blanches : « Ici reposent cinq Allemands. » On s'est battu là six jours et six nuits. Dans les ruines, les soldats, toujours ingénieux, font des bagues. C'est ainsi que nous passons le plus triste *Dimanche des Rameaux* qui se puisse imaginer. A 11 heures du soir nous partons à nouveau. Nous allons prendre le train à Somme-Sous (12 km.) ¹. Le froid est vif, la route lugubre. Pompei au clair de lune ! Lenharrée, Haus-simont ; Sommesous ² en ruines. Arbres rabougris le long de la route : vaste cimetière.

Lundi 29. — Ce n'est pas un voyage, c'est un transport de bestiaux. Vers 6 heures je me réveille ankylosé. Nous sommes maintenant dans la Meuse. Le paysage a changé singulièrement. Finies, les mornes plaines semées de ruines, dont je me souviens comme d'un cauchemar ; finie, la tristesse indicible de la Champagne. Nous roulons entre deux chaînes de hauteurs très espacées, dans une vallée assez verte où rampe un canal plein jusqu'aux bords. Je reste, intéressé de tout, appuyé au vantail du fourgon, sans ressentir la fatigue. Revigny : B.... reconnaît son père en passant. O déchirements de la guerre ! Voici Bar-le-Duc, puis Longeville ³, où nous débarquons. Après la grand halte, douze kilomètres très pénibles nous condui-

1. A l'Est ; arrondissement de Vitry-le-François.

2. Ces villages se succèdent, quand on remonte le cours de la Sous. — Sommesous, Somme-Suippes, Somme-Tourbe, etc., marquent la source de ces cours d'eaux.

3. S.-E. de Bar-le-Duc.

sent à Erize ¹, notre nouveau cantonnement. Nous traversons un grand bois de haute futaie. Dans la vallée, où la route déroule lentement ses sinuosités, le soleil, qui a remplacé la pâle lune de cette nuit, concentre ses rayons étouffants. Les croupes, à gauche et à droite, dénudées ou couvertes de maigres vignobles, rappellent de loin certains coins d'Auvergne. Nous arrivons à Erize-Saint-Dizier, blancs de poussière. Des réfugiés nous abandonnent une salle pour notre popote. Nous nous installons tant bien que mal, faisant d'un établi une table : confort inusité. Une bonne nuit nous ranime : nous étions morts.

Mardi 30. — Ce matin, chocolat pour ces Messieurs. Nous assistons à l'« Historique » du 127^e pendant la guerre jusqu'à ce jour. Ce pauvre régiment de héros a vu tous les bons coins : Montmirail, Reims, Berry-au-Bac, Beauséjour...

Mercredi 31. — Nous partons dans la campagne poudrée de frais, silencieuse sous son fard, par la route, où la neige, qui fond, se transforme en boue infecte. Nous arrivons à Chaumont-sur-Aire ². Le Corps entier déménage : c'est un spectacle formidable. Chaumont est un joli village, derrière lequel de verdoyantes prairies s'étendent, le long de l'Aire, jusqu'à des coteaux boisés. Au sommet, un rideau d'arbres, comme une touffe de cheveux. Nous nous installons dans une menuiserie où il y a des bancs,

1. Erize-Saint-Dizier, au N.-E. de Bar-le-Duc ; arrondissement de Bar-le-Duc.

2. Route de Bar à Verdun.

une table, des carreaux. C'est trop beau ! Nous partons le lendemain pour Souilly¹.

Jeudi 1^{er} avril. — La route est courte et aisée. Pour arriver à Souilly, nous sommes de garde au drapeau.

Vendredi 2. — Départ à 8 heures ; 18 kilomètres à faire, assez pénibles. Nous arrivons, par Lemmes et Dugny, à Belleray². Nous voici dans l'enceinte fortifiée de Verdun, au bord de la Meuse. La rivière rit au soleil, car un beau temps chaud a maintenant remplacé le froid des derniers jours. Tentés par la fraîcheur de l'eau où se reflètent de maigres saules, nous allons pêcher : mais bredouille ! Et pourtant les vifs et les brochets courent, comme pour nous narguer, sur les fonds d'herbe verte. Il est 5 heures : nous rentrons, et au-dessus de nous, las aussi, les avions retournent au nid. Au bord de la Meuse, hommes et chevaux font toilette ; tout le monde est heureux de quelques heures de liberté. Après dîner, longue conversation théâtrale.

Samedi 3 avril. — Un mémorable samedi de Pâques ! Réveillés en plein sommeil à 5 h. 10 par ces mots : « Tout le monde debout ! Départ dans quarante minutes. » Nous partons surpris, pas assez reposés, aveuglés par la pluie qui tombe très fine et très serrée. Nous passons la Meuse à Belleray, puis le canal, aux lignes géométriques, qui va de Verdun à Saint-Mihiel. Le paysage est lugubre

1. De même ; arrondissement de Verdun.

2. Sur la Meuse, au sud de Verdun.

sous la pluie et le brouillard. Les coteaux, plus fertiles ici, et plus accentués, s'estompent dans la brume : de sinueuses bandes blanches, — les routes — vont serpentant du bas jusqu'à la crête. Soudain : « Halte ! » Le régiment se range le long d'un bois. Bientôt vient le 43^e, puis toute la division, qui se concentre auprès du fort de Rozellier (127^e, 43^e, 84^e, 1^{er}). Au loin une immense ligne de branchages s'élève très haut dans le ciel : c'est un autre fort. La région se hérisse de fortins et de redoutes. Il pleut avec persistance, et nous faisons l'exercice ! On parle d'artillerie massée (41^e, 27^e, 15^e), et d'une percée vers Metz : on a le front de nous faire faire l'exercice ! Je mange, aujourd'hui 3, du pain du 15 mars. A 6 heures et demie nous partons ; l'artillerie retarde notre route, et nous mettons cinq heures pour faire 10 kilomètres. A Mausle nous obliquons dans les champs, au milieu de chemins extrêmement boueux et accidentés (fossés et rivières), cent mètres avant d'arriver. Je laisse mon soulier gauche dans la boue, et j'arrive en chaussette. Les hommes demandent grâce. On nous entasse dans des abris qui ne sont que boue.

Dimanche de Pâques. — On s'étend tant bien que mal sur des branchages. Mais la pluie tombe ; les planches laissent couler l'eau par des interstices, et nous sommes inondés. Au matin, perfectionnement de nos huttes. On erre au milieu d'une mer de boue, dans des bois situés au fond d'un ravin, près de Ville-en-Woëvre ¹. A 5 heures, des ordres :

1. A l'Est de Belleray, même latitude à peu près, dans la plaine de Woëvre ; au Nord de Fresnes-en-Woëvre.

on part à une heure du matin ; on laisse le sac ; on ne prend que la moitié du campement ; on assujettit les baïonnettes. C'est grave. J'écris à Louis Mairet ¹. Il est 9 heures du soir. Tout est prêt. Je suis calme. Je me couche.

Départ à 2 heures. Nouveau voyage dans la boue. On dort étendu dans la boue. Terrible.

III

Un coin de l'offensive des Eparges. — Impressions de combat. — Révision des premières impressions. — Fatalisme du soldat. — Son stoïcisme.

A SON COUSIN LOUIS MAIRET ¹

Vers Etain,

Dimanche de Pâques, 20 heures.

« Je t'écris ceci, couché dans la boue d'un abri. Nous partons cette nuit, et vu les sinistres précautions qu'on nous fait prendre, il est probable que nous attaquerons ferme avant que le jour se soit levé sur le lundi de Pâques de la triste année 1915.

« Dans le cas où il m'arriverait quelque chose, c'est toi que je charge d'avertir et de soutenir mes parents. Dis-leur que je ne cesse de penser à eux, et

1. Son cousin, maréchal des logis d'artillerie territoriale (12^e Régiment).

que mon plus grand regret est de n'avoir aucune nouvelle depuis le 21 mars.

« La guerre est dure, et la France exigeante. Mais persuade-les que, quand on est la France, on ne demande jamais trop. Et puis, si j'en crois les dires venant de tous côtés, j'aurai eu (dis-le leur aussi) l'honneur de participer à une grande attaque pour percer sur Metz, la vieille cité qui attend sa délivrance. Je suis intimement persuadé, dans mon âme d'homme cultivé, que je combats pour la civilisation. Je vois très clair dans la responsabilité de chacun et de chaque peuple ; j'en prends ma part.

« Je comprends très bien quel est mon devoir ; je n'y faillirai pas. Que la honte retombe sur les lâcheurs et les embusqués !

« Je ne suis point guerrier ; mais je saurai l'être puisqu'il le faut. J'espère que ma vie présente, comme ma vie passée, ne laisseront que des regrets à tous ceux que j'ai connus et à tous les miens.

« Pour toi, mon cher aîné, le seul fait que c'est à toi que je confie la mission que tu sais te prouve l'étendue de l'affection que je te porte en t'embrassant.

« LOUIS MAIRET. »

« J'aurai vingt-et-un ans dans douze jours. Je suis admissible à l'Ecole Normale Supérieure.

« Dans le cas où je ne pourrais pas écrire à mes pauvres Parents, embrasse-les mille fois, et laisse-leur cette lettre en souvenir. »

Lundi 5. — A 5 heures, nous entrons à Hennemont, dans les tranchées. Jusqu'à 10 heures, assez

tranquilles. Nous canonçons seuls. Mais bientôt les Boches répondent, et à 3 heures, quand part la 2^e section, les marmites pleuvent à côté de nous. Instinctivement, en fumant l'ultime cigarette, nous nous serrons les uns contre les autres. A 4 h. 1/2, à notre tour, nous quittons la deuxième tranchée-abri. Nous entrons dans le boyau. Le premier contact est rude. Le boyau est étroit, boueux, sinueux, et long : 1.200 mètres environ. Voici deux cadavres terreux : on marche dessus. Puis une longue file de blessés : il faut se serrer pour les laisser passer. Il pleut, et la boue devient liquide. A droite et à gauche, des coins de repos, avec des brancardiers. Sur le parapet, la mort. Après un voyage interminable, semé de toiles de tente, de cartouches, de boîtes de conserves, de blessés geignant pour deux doigts de pied emportés ou pour une balle dans le bras, on atteint une tranchée aménagée derrière un rideau d'arbres. Quelques faux-ordres. J'aperçois A., un peu pâle à cause de sa balle dans la cuisse, puis le parapet : et c'est le saut dans l'infini.

Je suis sur le champ de bataille. Une grande plaine en pente ; à droite une crête, à gauche un *rupt*, et, plus loin, sur un coteau, des tranchées ennemies, que bouleverse le 75. Derrière le coteau des lueurs rouges : l'artillerie adverse. Pas d'officier, pas de chef de section. Après quelques bonds très lourds — la boue colle ! — je retrouve G. Nous obliquons habilement sur la gauche, nous servant de hautes herbes pour nous cacher. Tout souffle et siffle, 75, 120, 210 allemand, canon-revolver, mitrailleuse. Quelques blessés à mes côtés.

Je retrouve D..., et L..., pâle « morte prospecta ». Pas d'ordres. Enfin nous arrivons. Loin devant nous, un bois : la tranchée à prendre est là. Vite, on se déséquipe, et on creuse une tranchée avec parapet. Travail infernal. Les fusées éclairantes nous gênent. Les fusils sont inutilisables. Nous veillons, avec deux postes d'écoute. La situation est grave : pouvons-nous tenir la cote 217 ? A une heure du matin, arrive l'ordre : « On se replie ». C'est alors la fuite 1.800 mètres durant, sous les fusées et les mitrailleuses crépitantes. Enfin on se rallie.

Le commandant est tué, l'aspirant aussi. Nous refaisons le boyau : on reprend les sacs. On quitte en hâte Hennemont ; et, sous la pluie, nous voici de retour à la Noire-Haye, près du ruisseau de l'Etang. Epuisé, je m'endors tout équipé sur une planche. Nous sommes des petits paquets de boue. C'est inouï¹.

Mardi 6 avril. — On dort une partie de la journée. La boue. La boue partout. Un cauchemar. Rien à manger. Une courbature générale.

Ç'a été plus fatigant que dangereux. L'effort nous a abattus, et notre cantonnement bourbeux et infect n'est pas fait pour nous remettre. La nuit, bien entendu, il pleut : on couche, le ventre à la pluie et le dos dans la boue. Si ce n'est pas le feu, c'est l'eau qui nous aura.

1. Ce drame du 5 est un des épisodes de l'ensemble des attaques et combats que résume le nom tragique des Eparges. L'attaque du 5 vise la crête, à l'ouest et à l'est du sommet. La contre-attaque allemande du 6 fait reculer nos troupes ; mais le soir même, 500 mètres de tranchées sont enlevés à l'ouest. Le 8 et le 9, le massif des Eparges était conquis.

A SES PARENTS ¹

Mardi, 13 avril 1915.

« ... Samedi, réveil en sursaut à 5 heures. A midi, la division se trouve concentrée près d'un fort de Verdun, et à la nuit, dans la boue qui commence et dans la pluie qui continue, nous gagnons nos cantonnements-abris, près de Ville-en-Woëvre (15 km. Est de Verdun). J'arrive avec un soulier à la main, soulier que j'ai d'ailleurs eu toutes les peines du monde à retirer du borbier. C'est le moindre et le plus amusant de mes incidents de route. Coût : une paire de chaussettes. On enfonce dans la boue jusqu'aux mollets : il faut l'*avoir vu* pour le croire. La boue est vraiment l'*autre* ennemi : gluante et terrible chose. Dès lors nous allons vivre dans la boue, ou plutôt lutter contre elle de toutes nos forces. Nous couchons dans des abris hâtivement faits, sans branchages pour s'étendre, et sans toile goudronnée pour protéger de la pluie. Or il pleut, il pleut méchamment, toutes les nuits, et malgré toutes nos ruses de pioupious débrouillards, nous sommes vraiment (c'est mon *mot*) « le dos dans la boue et le ventre à l'eau ». Ainsi nous vivons, au fond d'un bois, immobilisés parce que dehors la boue atteint les jarrets, enlisés vivants, mal nourris parce que les hommes de corvée d'or-

1. Le 127^e a été ramené à la caserne Marceau, à 4 kilomètres de Verdun. La lettre commente les journées des 4 et 5 avril, et rectifie les impressions immédiates des *notes*.

dinaire (8 h. du soir à minuit : ici on ne voyage que la nuit) courent le risque de se perdre ou de s'enliser.

« Lundi de Pâques, comme je vous l'ai écrit franchement, nous avons donné. Mais un détail doit être rectifié dans mon récit. Je vous ai parlé d'une attaque sans résultat. Erreur ! Je me méprenais. Tout compte fait, l'attaque a été merveilleuse, et nous avons pleinement mérité les félicitations du général de division. Voici : 1° Je *suppose* que le haut commandement désirait secouer nos ennemis sur tout le front de Woëvre. Dans le secteur qui nous était assigné, il s'agissait de franchir un espace découvert d'environ 1.800 mètres (sans compter le boyau) et de surprendre l'ennemi, qui sait que nos tranchées n'étaient gardées que par des territoriaux. Or nous l'avons bel et bien surpris. Le régiment, qui avait l'honneur d'amorcer l'affaire, fit un bond formidable de 1.200 mètres en terrain absolument nu. A 6 heures du soir, nous commençons à creuser, avec nos mains, une tranchée avec parapet, et nous y tenions une partie de la nuit. Mais, épuisés, lamentables paquets de boue, aux fusils inutilisables, il était évident qu'au jour nous serions vaincus. A 2 heures du matin venait l'ordre : « Repliez-vous. » Et sous les fusées éclairantes, tout le monde f... le camp. J'avais donc pu croire que notre effort était inutile. Mais — je l'ai su depuis — à 3 heures du matin nous étions remplacés ; et, depuis, le génie a transformé *notre* tranchée, et boyauté jusqu'à la tranchée boche, qui ne tardera pas à devenir nôtre. Ainsi c'est bien à nous que revient l'honneur du succès... »

A SES PARENTS

Jeudi, 15 avril 1915.

« ... J'ai été très ému par la très bonne et belle lettre que vous m'avez écrite le 10, et que je viens de recevoir. Oui, cher Père, il se commet en ce temps de luttes héroïques bien des lâchetés impunies, et impunissables parce qu'elles savent se cacher. Et tu as raison, à ce spectacle, de laisser tomber tes bras, de découragement et de dégoût. Mais ne me demande pas d'être *déjà* dégoûté, moi aussi, et découragé. Je garde, quand même, et malgré tout ce que j'ai vu d'injuste et de lâche, un peu de cette flamme intérieure qui est l'essence et le principe de la jeunesse. J'ai la foi dans les belles idées, et je crois obstinément que les froussards et les embusqués sont minorité. Je *veux* le croire, car cette croyance m'est un soutien dans les épreuves.

« ... Les gars du Nord, ces admirables soldats qui m'entourent, me sont un vivant et perpétuel conseil. La placidité, le sang-froid et la bravoure, voilà ce que m'enseignent tous ces misérables mineurs, durs à la peine, résignés au malheur et aux pires souffrances. Je vous donne ma parole d'honneur que la tranquillité et la prudence, que vous me conseillez tant, ne m'ont jamais abandonné. »

Vendredi 16. — Le temps est magnifique. A la marche du matin, passant par Souville et Tavannes,

nous allons surprendre les violettes dans les bois, et les petits, tout petits lapins. Ce soir, ligne de colonne de peloton ; et, au retour, on reçoit l'ordre de se tenir prêts pour demain 10 heures. On va donc reprendre sa vie nomade. Cette nouvelle ne m'émeut nullement. Je suis résigné ; je possède le fatalisme, bête et profond en même temps, qui forme le plus précieux bagage du soldat. Si pour certaines choses je suis resté le même, soigneux, par exemple, et méticuleux, assoiffé de liberté, distant pour les brutes incultes, un peu *gentleman* du goût et de la culture, pour le reste j'ai beaucoup appris à la guerre. J'estime que la meilleure de mes acquisitions, c'est précisément cette indifférence, cette croyance en un bon destin ; croyance absolue, ou plutôt non : limitée par la peur de la « Némésis ». J'ai aujourd'hui vingt-et-un ans. Je les ai vus se dessiner sur la ligne onduleuse des bois qui couronnent les crêtes de Verdun.

Samedi 17. — Déménagement à la cloche de bois, à 2 heures du matin. A 8 heures, nous voici cantonnés à Watrouville. Journée calme. Départ à 8 heures. Arrivée à minuit à Fresnes-en-Woëvre. Entendez-vous le claquement mat des coups de fusil ? Voyez-vous les éclairs brusques des canons ? Et, sous la lueur des projecteurs, voyez-vous se dessiner la terrible crête des Eparges ?

Dimanche 18. — A 11 h. 1/2, on part pour les tranchées. On s'en va, peinarde, la musette bien pleine, le ventre bien lesté.

Lundi 19. — On me guide vers mon secteur : vaste crochet de près de 700 mètres le long du ruisseau qui coule au bord de la route, puis dans la plaine qui sépare Champlon de Saux. On va, on vient, pour poser sept postes d'écoute ; on voyage, fusil en main, toute la nuit. On se rend au village, au milieu des ruines, à la cave où se tient le lieutenant. On trouve G... à sa gauche ; on se met en liaison avec lui. Enfin, après bien des incidents, la dernière ronde faite, on retourne se mucher à son poste. Il est 3 h. 30 ; le jour point. Toute vie va cesser. Nous avons sur notre droite le 43°, et, nous dominant, le plateau de Combres¹, dont l'artillerie nous menace. Devant nous, Saux, occupé et fortifié par l'ennemi. Notre tranchée, ou plutôt notre ligne double, de tranchée, et de parapet, est protégée par la rivière² et un réseau de fils de fer. La route est barrée par d'épais réseaux. On est bien fatigué ; mais au petit jour on est récompensé de sa peine. On loge dans un joli petit abri, bien sec, où l'on tient à deux, fort commodément. On s'adosse confortablement au parapet gabionné, dans une encoignure renforcée de deux caisses de cartouches ; on s'enveloppe dans sa couverture, et on dort. Rien à craindre. Simple poste de surveillance. D'où je suis, au soleil levant, par la petite baie qui me sert de porte, j'aperçois à gauche le ruisseau bordé de saules, devant moi Champlon en ruines, dans l'intervalle la petite prairie trouée d'obus et hérissée de fils de fer que j'ai parcourue

1. S. de Fresnes ; E. des Eparges.

2. Le Longeau.

cette nuit. Le soleil éclaire tristement les ruines de Champlon. Pas un coup de fusil. Jusqu'à midi, pas de canon. Vers une heure quelques marmites à destination de Fresnes. Les pinsons viennent sautiller à ma porte. Je lis avec joie la lettre de mes parents, du 14. Faire toute la guerre ainsi, quel bonheur ! Entre les arbres apparaît une silhouette bleu clair : c'est une sentinelle de chez G... Me voici lisant *Une Idylle pendant le siège* de Fr. Coppée. Le soleil est bon, mais le fond de l'air est frais. Vers midi cependant la température s'échauffe : comme des lézards nous nous glissons hors de nos piaules pour nous étendre au soleil, sous les pruniers. Les Boches ne donnent pas signe de vie. Ils tirent, sur une batterie de 105 cachée à notre droite, une quarantaine de 90 qui passent au-dessus de nous, et dont le quart n'éclate pas. Le soir tombe lentement. Il fait clair de lune : la relève sera malaisée. A 8 heures, compte-rendu. A 9 heures, patrouille de liaison avec le 43°. A minuit, la relève, le retour, le souper.

Mardi 20 avril. — Lever à 10 heures. Il fait un soleil magnifique. Je repère un petit Molière et un Cicéron du XVIII^e siècle (Barbou, 1724). Ce soir, une émotion : nous allons aux abris de Manheulles¹. Nuit froide. Au réveil, découverte extraordinaire : *Annuaire des Anciens Elèves de l'Ecole* !

Mercredi 21 avril. — Je me jette dessus. Je me replonge avec délices dans mon ancien milieu. Il

1. N.-O. de Fresnes.

en est donc venu un ici ! Je ne suis pas le seul. O mon cher collègue inconnu, je te remercie d'avoir oublié dans cet abri ce petit livre tout plein de noms familiers et qui ravivent mes souvenirs.

A SES PARENTS ¹

Jeudi 22 avril 1915.

«... A Sainte-Menehould, je crois que nous devons embarquer (j'aime mieux marcher comme ça). Pour quelle destination ? Ai-je besoin de vous dire que c'est le cadet de mes, de nos soucis ? Cette belle indifférence du poilu, cette confiance en une bonne destinée, je la sens vivre en moi maintenant, après ces dix semaines de campagne. O bienheureux fatalisme, subtil poison qui arrêtes la recherche de ce que sera demain, l'interrogation (qui sera vaine : au régiment, personne ne sait rien), l'inquiétude dévorante ! ô adorable jem'enfichisme, qui endors le cœur et laisses la pensée libre, comme je voudrais que tu ailles verser ton réconfort dans le cœur de mes parents tourmentés !

«... Les pages que tu m'écris, mon cher Père, à l'heure de mes vingt-et-un ans, m'ont ému jusqu'aux larmes. Comme toi, je ressens bien tout cela, et comme il est cruel de travailler vingt-et-un ans, de toutes ses forces, de toute son intelligence, à former physiquement, moralement et intellectuelle-

1. Le 127^e quitte la Woëvre, et se dirige vers Sainte-Menehould, tout d'abord.

ment, un être, que *quelqu'un d'autre* vous prend tout d'un coup pour l'exposer aux pires dangers. Mais c'est là un genre de réflexions dont il faut se méfier à certains moments. Parce qu'elles affaiblissent le cœur, qu'elles paralysent l'activité du corps et de l'esprit, enfin et surtout parce qu'elles sont *inutiles*. J'en reviens à ce que je vous disais plus haut. Je ne vous conseille pas le jem'enfichisme du soldat (et qui est réel, même chez l'homme marié et père de plusieurs enfants) ; le soldat a tant à faire, il est si ballotté, qu'un pareil état d'âme est naturel chez lui. Non ; mais plus doucement, plus tendrement, je voudrais un peu d'indifférence pour le fait accompli. Je le répète, votre lettre m'a fait pleurer. Et pourquoi pleurer ? Ce n'est pas l'heure. Pour le moment, il faut être dur. Evitons l'attendrissement, si nous voulons pouvoir, plus tard, nous livrer à toutes nos effusions. Le petit soldat a besoin de tout son courage. De grâce, ne le lui enlevez pas. C'est par la dureté, par la fermeté, par la sauvagerie, que nous vaincrons les sauvages. Soyons donc fermes et durs ; plus pénible aura été l'effort, et plus douce sera la détente. Je ne cesserai de vous exhorter au calme et à la résignation. Il y a un très vieux philosophe qui divise les choses en deux : celles qui dépendent de nous, et celles qui ne dépendent pas de nous. Et il donne comme ligne de conduite : accepter passivement les unes, afin de pouvoir donner tout notre soin aux autres. C'est à peu près ce que je veux dire quand je parle d'indifférence et d'acceptation. La guerre est un fait, maintenant accompli, qui ne dépend plus de nous. N'en parlons pas, ne

gémissons pas inutilement. Faisons plutôt ce qui dépend de nous : menons-le à bien ; pour cela, patientons, souffrons, luttons. Je suis au front : c'est un fait accompli : je l'accepte. Je donne tout mon soin à ce qui dépend de moi : éviter le danger par mon calme et ma prudence, me conserver en bonne santé. Tel est le sens de mes conseils ; tel est l'esprit de ma petite morale de combattant. »

IV

Le 127^e dans l'Aisne. — Le canal de l'Aisne. — Les tranchées « dernier cri » du Godat. — En patrouille. — Fausse alerte. — La relève. — Le printemps.

*Mardi 27 avril*¹. — A 5 heures et demie, debout. Je vais relever, et en même temps reconnaître les lieux. Ces tranchées, situées entre Loivre et le Godat, sont très belles. La tranchée de tir de la section, qui fait face à un champ de betteraves, comprend huit pare-éclats et trente-neuf créneaux. Devant, s'enchevêtrent, sur une épaisseur que

1. Le régiment, par Sainte-Menehould, Blesmes, Château-Thierry, la Ferté-Milon, a été conduit à Jonchery-sur-Vesle, (ligne de Reims à Soissons). Débarqué, il s'installe à Cauroy-lès-Hermonville, à l'ouest de Loivre, au nord-ouest de Reims, sur la rive gauche de l'Aisne ; c'est dans cette région que Louis Mairet avait appris, en février 1915, à connaître la vie du « front ». De Cauroy, le régiment fournit aux tranchées du Godat, sur le canal, au nord-ouest de Loivre, qui est aux Allemands. Toute la partie du canal, du Godat à Berry-au-Bac, par La Neuville et Sapigneul, constitue la première ligne des nôtres.

j'évalue à 45 mètres, plusieurs réseaux de fils de fer : fils barbelés droits, fils barbelés en cerceaux reliés entre eux pour obstruer le boyau d'accès au poste d'écoute, fils simples en cerceaux convergents, ou formant tuyau. C'est ici le dernier mot du système défensif par réseaux de fils de fer ; une surprise est ainsi rendue à peu près impossible. Le parapet, fait de sacs de terre derrière lesquels l'herbe commence à grandir, les créneaux avec supports, les trous-abris en cas de marmitage, le grillage de fer pour arrêter l'éboulement de la terre, les branches de gros fil de fer pour accrocher les musettes ou servir de supports aux fusils, les sacs pour s'asseoir, les piquets à mettre en guise de dossier dans les coins, tout est là, prêt à être utilisé. Rien ne manque à ces tranchées dernier cri.

Devant nous, un repli de terrain assez trompeur ; et, de l'autre côté, sur la crête, la tranchée allemande, à angle obtus, doublée d'une petite tranchée plus en avant, le tout garni de deux ou trois réseaux de fils de fer.

Entre les deux réseaux de fils de fer il ne semble pas qu'il y ait de poste d'écoute ; une croix noire seulement, à 120 mètres en avant de nous, fraîchement posée, signale la tombe d'un lieutenant tué le 16 février. Si la croix est fraîche, le pauvre homme ne doit plus l'être beaucoup. Cette croix noire est très visible du poste d'écoute, auquel on accède par un boyau d'une trentaine de mètres. Ce poste, assis, très confortable, protégé par un grillage, peut, sans se déranger, en tirant sur deux fils de fer, faire éclater quatre grenades à la lisière extérieure de notre réseau. C'est le progrès joint à la

ruse. Ici, à ce poste avancé, le silence est troublé sans cesse par les gémissements du vent dans l'inextricable lacis des fils.

Revenons en arrière, à la tranchée de tir. De là part un boyau menant aux abris des escouades, du chef de section, et, plus loin, du capitaine. Long d'environ 45 mètres jusqu'au rond-point, sinueux, assez large et profond, ce boyau, type de tous les boyaux que l'on voit ici, constitue le modèle du genre. Creusé à 1 m. 50, avec 50 centimètres de talus, donc profond de 2 mètres, il abrite complètement. On n'y circule pas, on s'y promène, debout, tranquillement, la canne ou la cigarette à la main. Et de même partout. Comme le secteur est calme, et que l'artillerie allemande ne donne pas, on entretient le boyau dans un état de propreté qui laisse rêveur. Pas d'ordures, — il y a des W.C. — ; pas de paille, de papier, de mégots. La section de réserve possède des balais avec lesquels, chaque matin, elle nettoie le secteur de la compagnie : une vraie corvée de quartier. Cette terre, d'ailleurs, bien sèche, crayeuse et pierreuse, se laisse admirablement balayer et gratter.

Tous les jours un coup de rasoir, et Monsieur a fraîche mine : qui se douterait de cela ? Ces Français seront toujours des coquets. Au bord du talus, là où commence la terre rapportée, à fleur de sol, l'herbe pousse en touffes inégales ; et rien n'est plus joli que ce double ruban vert naturel qui vous frôle au passage. Du rond-point, on est à proximité des abris. Comme tout le reste, ces abris sont excellents. Profonds d'un mètre par rapport au boyau, plafonnés en voûte au moyen d'épaisses

plaques de tôle incurvées, que recouvrent des sacs de terre, et de la terre, ils sont chauds, confortables ; et les hommes y reposent en sécurité. Quant au gourbi du chef, — le nôtre, — il mérite attention et admiration. Outre le plafond de tôle, les parois sont tapissées de grillages protégeant des éclats d'obus et des éboulements, et, par-dessus, de toile goudronnée formant papier d'appartement. Au fond, sur de solides piquets de sapin, deux couchettes superposées, pour trois hommes. Aux murs, des clous, des attaches, une planchette pour les provisions. A gauche en entrant, une table, sur laquelle j'écris ceci, avec un siège fait de planches clouées. Comme mobilier : un seau, un porte-bougie, dix fusées : c'est un paradis.

Au bout de notre boyau enfin, des W. C., modèle supérieur, avec désinfectant. Ni eau, ni gaz à tous les étages : cela manque, l'eau surtout ! Mais le téléphone est à portée.

Cette nuit, ma garde de six heures passe comme un instant. Le temps est magnifique, les étoiles scintillent en beauté ; la Grande Ourse juste au-dessus de nous. Le ciel reste bleu, fixement ; de faibles souffles d'air entretiennent pour nous une douce fraîcheur. Adossé au parapet, je suis la fumée de ma cigarette nonchalamment, en songeant aux « amica silentia lunae », la silencieuse amitié de la lune. A peine, de loin en loin, un coup de feu, puis quelques 75, qui ont repéré sans doute un convoi ; enfin, dans la nuit qui croît, des coups sourds, comme des coups de maillet, trahissent l'affreuse réalité, la guerre incessante, de guet et d'embûches, que se font deux races ennemies, irréconciliables.

Mercredi 28. — Un soleil, déjà chaud pour avril, nous force à rentrer dans le gourbi plus frais. Les scarabées, or vivant, continuent à courir, à pulluler, dans les boyaux, dont ils essaient, mais en vain, pauvres prisonniers par imprudence, d'escalader le talus.

J'ai bien réussi avec le chef. Je m'entends admirablement avec ce brave homme, qui se conduit vis-à-vis de moi en camarade. Il est minuit maintenant ; je veille, tandis qu'il dort quelques courts instants. Au-dessus de moi, accrochée au mur, une banale photographie pour devanture de libraire veille aussi : c'est la traditionnelle bien-aimée, en couleurs, corsage de satin, bras nus, et diadème aux cheveux, qui présente à tout venant, le sourire sur les lèvres, un bouquet de roses printanières. Au pied de l'image, ces mots : « Bon courage, et à bientôt ! » Pour quelqu'un qui va partir en patrouille dans deux heures, ces six syllabes prennent une saveur toute particulière.

A SES PARENTS

Les Tranchées, dimanche 2 mai 1915.

« ... Les Boches ne tirent point, ils ne tentent point de surprise. Mais ils sont sur leurs gardes. Hier la compagnie fournit deux patrouilles. La première (adjudant) sort à 21 heures ; la seconde (deux hommes, moi et un sous-lieutenant qui vient de remplacer le chef à notre section) à 21 h. 30. L'adjudant, arrivant aux réseaux allemands, heurte un

signal d'alarme. Mes Boches sortent et le poursuivent. Nuit noire. Chasse terrible, en rampant. Il échappe, saute dans notre réseau, s'arrache tout : il est sauf. Pour nous, nous revenions, mission faite (le poste d'écoute boche à repérer), quand, à notre droite, voici des ombres. C'étaient les Boches de l'adjudant, qui, nous ayant entendus, essayaient de nous tourner. Nous n'avons pas été longs pour franchir les quelque cent mètres qui nous restaient. Morale : on ne prendra pas ici l'ennemi par surprise. Pour moi, j'y suis allé parce que le capitaine, sachant que j'avais déjà fait une patrouille et que je connaissais le terrain, m'avait demandé de servir de guide au sous-lieutenant. Mais une fois n'est pas coutume. Tout de même, quelques expériences de ce genre sont bien utiles. Ainsi j'ai acquis la conscience d'être, dans les ténèbres, aussi calme, aussi brave que dans le jour... »

Lundi 3 mai. — Deux lettres de chez moi : je réponds ¹. Ce soir, pour la première fois, c'est moi qui suis de repos jusqu'à minuit. Vers 9 heures, au milieu de mon sommeil, j'entends une voix : « Sergent, sergent ! C'est une attaque. » Sursaut : je me lance dehors. Oui ! Ce n'est pas le calme accoutumé. Le 75 donne ; des fusées rayent la nuit opaque ; une fusillade intense retentit vers l'Ecluse. Tout le monde est à son poste. On ne tire point ;

1. Ceci, entre autres : « Que de pertes, et, rien que dans notre Université, que de trous béants, que de vides ! Heureux, si cette leçon nous incite à les combler, nous pousse à nous rapprocher, nous enseigne l'*union* ! Je veux croire que cette guerre produira chez tous ceux qui en verront l'heureuse fin, beaucoup d'*amour*. »

les Boches non plus. On ne voit rien. C'est une fausse alerte : sans doute une patrouille sur laquelle on a tiré ; peut-être qu'en nous balladant sur le parapet nous avons été repérés. A 10 heures, le travail recommence. La pluie se met bientôt de la partie. Les hommes sont à plat ventre dans l'herbe. Je les envoie se sécher. Quant à nous deux, nous restons sur pied toute la nuit, enveloppés dans nos toiles de tente. Relativement peu de boue ici ; le terrain argileux fait flaque, mare, marécage. Au petit jour, encore un peu de bruit : aéros, mitrailleuses, pétarade. Puis, le soleil venant, tout reprend son calme habituel. Seuls les boyaux offrent un accès difficile, et les capotes se souillent déjà. Pendant que je veille et que les deux autres dorment, je commence l'*Emigré* de P. Bourget...

Mercredi 5 mai. — Ce matin, après avoir mis deux poilus à la carrière, je me couche : je n'en puis plus. Après le déjeuner, je prends le service. Vers 3 heures, il fait de l'orage ; les boyaux deviennent peu praticables. Je reçois une lettre de papa, qui me met un baume sur le cœur. Nous sommes relevés ce soir. On va pouvoir se nettoyer et changer de linge : quelle perspective ! Toutes instructions reçues, je m'installe pour la relève. Savez-vous ce que c'est qu'une relève ? On erre dans la nuit, on patauge dans la boue. Les fusées partent, les postes d'écoute tirent : on signale des patrouilles allemandes. Elles tombent bien ! Il pleut à torrents. Enfin la relève est commencée. Sac au dos ! On s'en va, dandinant, sous la cataracte. Demi-tour pour laisser passer une escouade. On repart. Arrivé au

rond-point, on attend la 1^{re} section, mais en vain. On part donc : rendez-vous est pris avec le capitaine, à la route. On attend longuement le capitaine, sac au dos toujours, et sous la pluie. Il arrive. On repart, boueux et trempés. Halte à Cauroy. A Hermonville, il est 2 heures du matin. Boue, fange. Pas un fil de sec. Fatigue. Harasement. On se jette sur la paille. Qui n'a jamais fait de relève ne sait pas.

Vendredi 7 mai. — Théorie sur les gaz asphyxiants. Et à ce propos ! Dans un communiqué du maréchal French : « Les Allemands ont renouvelé leurs attaques avec gaz asphyxiants ; les hommes se sont avancés, protégés par des appareils respiratoires spéciaux. » Et, chez nous : théorie sur les gaz asphyxiants : « Des récipients pleins d'eau seront déposés dans les tranchées ; en cas d'alerte, vous y tremperez vos mouchoirs et vos paquets de pansement ; vous pourrez vous servir aussi de vos toiles de tente pour aérer devant vous. » Deux méthodes.

Samedi 8. — Au soir, la compagnie va travailler au cimetière de Cauroy.

Nous partons au crépuscule, et de jour nous faisons cette route que nous n'avions jamais faite que de nuit. C'est un ravissement. A la sortie d'Hermonville, des bois à droite, feuillus et odorants. Puis, sur le plateau, de part et d'autre du chemin, des vignes et des pommiers en fleurs. Il vient de pleuvoir, et la terre exhale un parfum de fraîcheur et de jeunesse, signe de renouveau. Plus loin, un

bosquet, une maison épargnée, que je n'avais jamais remarqués au milieu de l'herbe drue et verdoyante de la prairie. De la verdure partout, spectacle inattendu et apaisant pour les yeux accoutumés depuis si longtemps au noir de la nuit et au gris de la tranchée et de la boue. Arrivés là-bas, c'est le calme des ténèbres et de la plaine mystérieuse. Calme à peine troublé par les fusées lointaines, le bruit des travailleurs, et le pétard d'un 75 tirant à quelques centaines de mètres à notre droite. Nous sommes rentrés à 3 heures du matin. Le jour pointait, et dans le château d'Hermonville, au milieu des frondaisons et des fleurs blanches, les oiseaux commençaient à chanter. O cette sensation de printemps ! ouatée, duvetée, parfumée, embaumée — entre deux relèves de tranchées !

Ce soir, départ pour Pévy ¹.

Dimanche 9. — Journée superbe. La campagne printanière embaume : tout est fleur, tout est verdure, tout est joie.

... La gaieté luit dans les bouches ouvertes :
Mai, couché dans la mousse au fond des grottes vertes,
Fait aux amoureux les yeux doux ².

Lundi 10. — Voilà deux jours de vrai repos. On lit le journal, l'*Annuaire* du Touring-Club. On écrit à ses parents, à tout ce monde d'amis et de connaissances, cœurs lointains qui pensent à vous et que l'on ne peut pas oublier.

1. C'est-à-dire à l'arrière, S. O. de Cauroy et d'Hermonville.

2. V. Hugo, *Contemplations*, Liv. III.

Mercredi 12. — Je viens de me coucher ; il est 9 heures, quand soudain le chef crie : « Au capitaine ! Montez vos sacs ; il va y avoir alerte ! » Le général d'Esperey a téléphoné : « Division de Fonclare, se tenir prête à toute éventualité. » Est-ce une suite de l'attaque allemande qui a à moitié réussi à Berry-au-Bac contre le ...^e de ligne ? Est-ce un contre-coup de notre succès d'Arras ? Je ne sais ; toujours est-il que nous nous préparons jusqu'à 11 heures ; que l'alerte, décommandée à minuit, n'a pas lieu ; qu'à 4 h. 1/2 nous sommes debout, et défaisons ce qui est fait, et qu'à 6 heures nous partons en marche d'entraînement. Nous passons par Bouvancourt et sa vallée, Bourgogne enfoui sous les arbres, Ventelay et ses blessés ; puis retour sur Montigny et ses autos, et les environs de Jonchery. Il fait chaud maintenant ; la nouvelle saison commence. On reverse les couvertures, on fait théorie pour s'entretenir, on passe les armes en revue, on s'ennuie et on ennueie les hommes.

V

Vers Pontavert. — Le muguet de mai. — Visite de reconnaissance. — Les loisirs du soldat. — Alertes ; corvées ; le « cafard ».

Vendredi 14. — Le bruit court que nous partons. La nouvelle est confirmée. Adieux touchants à la vieille. Nous ne laissons que de bons souve-

nirs derrière nous. Elle en a les larmes aux yeux. Grand'halte à Ventelay. Ce soir, nous devons gagner Pontavert ¹, et aller occuper des positions dans le bois des Buttes. A 7 heures, départ. On attend à Roucy ² la tombée de la nuit. Puis, dans les ténèbres, au milieu du plus grand silence, à la lueur clignotante de nombreuses fusées, on s'achemine sur Pontavert. Le bataillon traverse le canal sur un pont dont l'armature est en fer, mais dont le plancher est en bois. A quelques mètres à gauche, pendent, désespérés, les bras rompus de l'ancien pont. La rivière de l'Aisne est traversée sur un pont intact. Voici Pontavert, à demi détruit. L'église ne paraît pas touchée ; mais les maisons avoisinantes n'existent plus. A la sortie du village, nous recevons nos guides. On oblique à droite, on s'engage dans un chemin criblé de trous d'obus, on prend à gauche à travers champs, on atteint le bois de sapins. Dès lors on ne quitte plus les bois. Boyau sur boyau, dédale inextricable. On marche, on tourne, on contourne, environ une heure et demie de temps. J'estime que nous faisons 3 à 4 kilomètres ainsi sous bois, ce qui serait une délicieuse promenade, sans le sac ! Nous arrivons enfin à notre gourbi. Excellente réception des deux sous-officiers, et du sous-lieutenant de dix-neuf ans. Notre gourbi ne vaut pas, à beaucoup près, celui du Luxembourg ³, mais c'est

1. Aisne. Sur la rive droite de la rivière. A l'ouest de Berry-au-Bac ; au sud de Craonne et de la Ville-aux-Bois.

2. Aisne ; sud de Pontavert.

3. La ferme du Luxembourg, sur la route 44, à l'est et sur la latitude de Cauroy.

encore un des plus beaux du secteur. En entrant, j'y trouve, ô surprise ! une demi boule de pain, deux bougies, une boîte de pâté. Les consignes prises — peu de chose, puisque nous sommes en réserve —, tout mis en ordre, nous cassons la croûte ; et au lit !

Samedi 15. — Le matin, notre doux patron vient nous réveiller et nous faire nettoyer le secteur. Ceci fait, une visite de reconnaissance s'impose. Je m'en vais ainsi par le grand boyau jusqu'au poste du capitaine ; je reviens sur mes pas par la tranchée de tir ; je reconnais les emplacements de la 10^e et de la 9^e. Promenades délicieuses, au milieu des bois feuillus que percent de longs rayons de soleil doré. O cette verdure, cette fraîcheur qui vous entre par les yeux jusqu'au fond de l'âme ! Il y a quelque part un ancien boyau boche plein d'eau ; on en a fait un puisard, on y vient se laver. Au-dessus de la tranchée passe un pont de bois ; au pont de bois fait suite un sentier fleuri. Je m'y suis engagé ; à droite, à gauche, devant, derrière, c'est un tapis de muguet. O jolie fleur de mai, muguet du soldat, qui fleuris parmi les troncs, écorchés des balles, et les taillis bouleversés par les obus ; petite clochette blanche, symbole de la Nature éternelle, indifférente aux querelles des hommes, sois-nous pourtant propice, et que ton frêle calice, parfumé de printemps, soit le signe du succès, du retour et de la joie !

Plus loin j'ai rencontré deux culots de 150, lourdes masses de fonte, résumé grisâtre et triste de la civilisation et de ses progrès. Plus loin, une

tombe ; c'était un petit rectangle de sable, entouré d'arceaux de verne, avec une croix de bois blanc, et ces simples mots : « Ici reposent deux soldats du 18^e Inf. Pau. » Ayant atteint les tranchées de la 12^e compagnie, je revins sur mes pas, lentement, au milieu des aubépines. Devant moi, dans un noisetier, volète un hanneton, le dernier de la saison.

Après déjeuner, je m'en vais jusqu'aux cuisines et au bois de sapins. Des tombes un peu partout ; quelque part cinq shakos saxons noirs, ratatinés, voisinent avec deux képis du 18^e d'Infanterie : sept hommes sont là. Dans le bois de sapins, un petit cimetière dort à l'ombre. Voici maintenant le soir. La nuit tombe, fraîche et humide : tout à l'heure il fera froid. Les rayons obliques du soleil couchant dorent çà et là les branchages. On n'entend plus que le lent glissement du sable dans les boyaux, les coassements — antiquam querelam ! — des rainettes, et la chanson vibrante d'un rossignol perdu dans la cîme d'un arbre.

A 10 heures, exercice d'alerte, en cas d'attaque du côté de la Ville-aux-Bois. A minuit, pétarade, éclairs, grondement : cette fois, c'est mieux qu'un exercice d'alerte : c'est une alerte. Nous nous portons aux créneaux, les fusées partent de la 9^e et de la 10^e ; la 12^e fait des feux de salve. Dans les bois, ces claquements, ces sifflements, se répercutent, s'enflent : on se croirait dans un Enfer de bruit. Vers une heure du matin, le 75 donne un peu ; aussitôt tout rentre dans le silence. Cette fausse alerte est le résultat d'une bêtise : on a tiré sur des masses noires, et ces masses noires, c'étaient le 2^e et le

1^{er} bataillon, qui venaient relever. Coût : 2.500 cartouches pour rien.

Dimanche 16 mai. — Ce matin, après avoir fait une consciencieuse toilette au soleil, j'inspecte notre gourbi. Un piquet au milieu du rectangle, soutenant la toiture de branchages. A ce piquet, un bougeoir en fils de fer et une bougie. A droite, une planche à provisions. A gauche, un trou servant de foyer, avec une cheminée. Sur la planche, un *Annuaire* des Anciens Elèves des Arts et Métiers. Un peu de paille sur la terre, et nous voici fort heureux.

Je vais faire mon inspection. Les soldats tuent le temps avec une certaine ingéniosité.

Quelques-uns, les moins inventifs, dorment dans les gourbis, tout simplement. La majorité se distrait sous les rayons déjà brûlants d'un soleil splendide. Les uns jouent aux cartes, aux sous, aux anneaux. Les autres, fort sagement, sculptent des figures diverses dans des blocs ou des morceaux de craie blanche qu'ils ramassent sur les parapets. C'est, ici, un chien sanitaire ; là, un Kronprinz, monocle à l'œil, très réussi ; plus loin, une gare avec tous ses bâtiments, ou le Métro ; ailleurs, des têtes de Guillaume, des masques de porcs, de loups, des croix minuscules entourées d'un minuscule jardin, figurant un minuscule cimetière. Je rencontre l'adjudant M..., une baguette de bouleau à la main, avec du fil, submergé de muguet fraîchement cueilli, occupé à confectionner une couronne. « C'est pour le soldat qui dort là », me dit-il, en m'indiquant du doigt, sur

une tombe, un képi du 18^e d'Infanterie. Touchante pensée ! Puisse-t-elle aller au cœur des parents du pauvre soldat tombé ici, en pleins taillis, obscurément ! Héros ignorés d'une nuit furieuse, cadavres sans nom, perdus au milieu des bois ; tombes muettes que la verdure étouffera bientôt, et que personne n'entretiendra ; je vous aime, je vous plains et pourtant je vous admire dans votre silence, votre modestie, votre humilité, ô victimes anonymes, dévouement infini ! Car vous ne demandez rien, ô la plus pure de toutes nos gloires !

A côté de la mort, la vie. Cet après-midi, en coupant des branches, j'ai trouvé, bien joli, tapi au pied d'un arbuste, un nid avec trois petits œufs tachetés. Symbolique poussée de la vie, là où fut la mort ! Remplacement mystérieux des êtres, lampadophorie sublime !

Ce soir, à 9 heures et demie, quelques coups de feu, suivis d'autres, puis d'autres ; les bombes éclatent, le canon donne, les fusées partent. Alerte ! Nous allons occuper nos postes de combat à la 10^e. C'est une attaque, assurément, mais lointaine. Au bout d'une heure, quelques minutes de répit ; puis le charivari reprend. C'est la contre-attaque. A 11 heures, deuxième contre-attaque, avec mitrailleuses, très violente. A minuit pourtant, tout est rentré dans l'ordre, et nous dans nos gourbis.

*Vendredi 21 mai*¹. — Le temps lourd et plein d'orage invite, comme la fatigue, au sommeil. Je

1. Le régiment, relevé par le 33^e, est cantonné à Pévy (Marne), au nord de Jonchery-sur-Vesle.

m'en vais dans mon grenier. Je me lève pour déjeuner et je me recouche jusqu'à 4 heures. Sommeil de plomb sans connaissance, demi-mort, ô bienfaisant repos après les misères de ces derniers jours ! Somme toute, avec notre chance habituelle, sur six jours de tranchées, nous en avons passé trois fort orageux, ceux pendant lesquels nous étions en réserve, et qui ont été agités par trois alertes nocturnes ; et trois pénibles au delà de ce que je pourrais dire, ceux pendant lesquels nous étions en première ligne, à 50 mètres des Boches. Beaucoup de fatigue, pas de repos, vous devinez notre état. Avec cela, des tracasseries sans nombre, qui ont rendu D... malade au point qu'il va peut-être entrer à l'infirmerie. Une terrible comédie se joue en ce moment avec notre santé. Je vois malades des « costauds » qui font campagne depuis neuf mois : preuve que nous subissons actuellement un surmenage physique et moral au-dessus de toute expression. L... va entrer à l'infirmerie. N... a les yeux derrière la tête, B... tire la jambe, D... ne tient pas debout ; le chef se sent « faible » ; M... lui-même, le glorieux, n'est pas dans son assiette. Ce matin, après Bouvancourt, vient à moi un pauvre traînard, le sac en déroute, la figure ravagée, l'air idiot. Il me demande si je n'ai pas de pain. Le temps de fouiller ma musette ; je lui tends ce qui me reste. Une heure après, il vient me trouver, réconforté, et, les larmes aux yeux, me dit : « Merci, il y a encore des bons. » Pauvre gars ! Terrible spectacle. Bons, admirables soldats ! Je remercie, encore tout ému, ma demi-section du magnifique exemple d'entrain, de persévérance, et de bonne humeur, qu'elle a donné à la

compagnie entière, soldats et chefs. H... a plaisanté et chanté tout le chemin (20 km.) ; et, à l'arrivée, L... et toute la bande ont gaiement couru au cantonnement.

Samedi 22 mai. — Après une petite nuit de sommeil de plomb, notre repos se trouve écourté par un réveil à 4 heures du matin. Toujours, toujours victimes ! Le colonel remet, ce matin, deux décorations à Prouilly¹ : deux bataillons seulement, ceux qui sont au repos depuis trois jours, devaient y assister. En dernière heure, le 3^e bataillon, qui est, pour ainsi dire, encore tout en sueur, se trouve également commandé. De tous côtés ce sont des plaintes et des gémissements. Lui, bien entendu, gueule comme un putois pour le rassemblement. Moi, je suis repéré par le capitaine pour mes souliers. Là-bas, c'est la grande cérémonie : arrivée du colonel au galop, remise d'une croix et d'une médaille militaire, la musique, etc. Un de mes poilus prononce le mot de la fin : « Le bataillon est au repos. Les troupes sont fraîches. » Ironie sanglante ; car sous le soleil qui darde ses premiers rayons, les hommes tiennent à peine debout. C'est bien beau, cette remise solennelle de décorations. Mais, hélas ! une heure de bon repos aurait bien mieux fait notre affaire. Le retour s'effectue péniblement ; sur un kilomètre de chemin, il y a au moins trente traînards. Nous arrivons, trempés, pour recevoir la nouvelle : on part ce soir. Le départ est fixé à 6 heures, puis à 5 h. 45, puis à 5 h. 15. Ces contre-ordres,

1. Entre Pévy et Jonchery.

en même temps qu'ils nous empêchent de déguster un excellent déjeuner, achèvent de nous exaspérer. Avec cela, la marche rallongée — je ne sais pourquoi — de trois kilomètres, car nous passons par Prouilly, ne nous laisse pas un fil de sec. Le repas a été pris à la vapeur, beaucoup de digestions ne sont pas faites ; les hommes tombent dans le fossé comme des mouches. Il y en a de vieux ; il y en a aussi de jeunes, petites têtes blondes, aux regards convulsés, aux visages pleins d'ardeur, et qui maintenant, dégoûtés, lassés, disent obstinément : « Non ! Non ! » Spectacle pénible, que ces petits gars dont tout l'entrain, toute la vaillance, par la faute de certains chefs, gît, fauchée, flétrie, sur le bord de la route.

Nous arrivons à Hermonville. Cantonnement fantastique : les deux vieux, la ferme propre et tranquille ; une « étude » à la Van Ostade. La vieille nous mène à notre chambre, Un lit, grand Dieu ! Un lit ! Je crois rêver. Je me lève, le lendemain, à 9 heures et demie.

VI

Villers-Franqueux et la route 44. — Le mortier de 1848. — Historique du 127^e. — Les roses de la ferme. — Misères. — Bombardements. — Dessins d'Abel Faivre. — La volonté de vaincre. — Le faiseur de bagues. — Tenir ! — Une méprise tragique.

Mercredi 26 mai. — Nous partons ce soir. Touchants adieux. A 8 heures et demie, nous voici en

route pour Villers-Franqueux¹. Arrivés à la route 44² — nous sommes en réserve — la compagnie, la section, se dispersent. Moi, avec G... et son escouade, je suis dirigé sur l'*Enfer*. Aucun service : simple dépôt de munitions : un mortier, des bombes, des explosifs et de la poudre. L'escouade loge dans un énorme abri de bombardement, cave profonde de douze à quinze mètres, où l'on descend par une vingtaine de grandes marches. De la lumière toute la journée. Et du feu ne serait pas inutile, car il fait froid et humide. Mais on ne craint pas les marmites.

Jeudi 27 mai. — Bonne nuit, somme toute. Mon mortier fait belle figure. Je lis : *Liberté Egalité Fraternité*, — ô ironie ! — *République Française, Toulouse, 10 Nov. 1848*. O ancêtre vénérable, échappé des Invalides, quelle vétuste figure tu fais, dans cette tranchée dernier cri, sous un abri fait de rondins, à 1 m. 50 d'épaisseur près de l'ouverture béante de notre cave, particularité à laquelle la tranchée doit sans doute son nom d'*Enfer* ! Nous sommes dans un petit boqueteau, en avant de la ferme détruite, sur la route. Du boqueteau il ne reste que des troncs mutilés ; au ras du sol, l'herbe, et les pousses de chêne, de lilas, de noisetier et de verne, forment la génération de remplacement ; et leur teinte jaune vert tranche agréablement sur la cou-

1. Marne ; S.-E. d'Hermonville.

2. La route 44, route nationale, va, du S.-E. au N.-O., de Reims à Cambrai. Elle passe à l'Est de Cauroy, d'Hermonville, de Villers-Franqueux. Plus haut, par la Maison Bleue, à la hauteur de Cormicy qu'elle laisse à l'ouest, elle atteint et franchit l'Aisne sous Berry-au-Bac.

leur pain brûlé des sapins consumés. Les « huiles » viennent nous voir vers 4 heures. Au soir, D..., qui me relève, vient reconnaître, et je vais en faire autant. J'erre dans les boyaux, tant ils sont envahis par le blé ou le trèfle. Dans la ferme ruinée, la pompe marche encore. Sur la route, l'herbe pousse drue : étrange aspect, sous ses grands arbres, pour une route nationale ! Auprès de la route, un cimetière repose, que les soldats entretiennent pieusement. A 9 heures, nous arrivons à notre gourbi tout propre. Magnifique ! Nous quittons l'*Enfer* pour le Paradis !

Vendredi 28 mai. — Nuit très fraîche. Les poux. A 3 heures, les travailleurs rentrent. A 9 heures, concert jusqu'à 10 heures : voix, musique, flûte, mirlitons faits de bambous. Nouvelles : un croiseur anglais coulé dans les Dardanelles ; un raid d'avions français sur Ludwigshafen. Mes hommes musiquent avec rage. Quelle belle âme que celle du combattant ! A 8 heures, je retourne à l'*Enfer* avec la 14°.

A SES PARENTS

Samedi 29 mai 1915, 16 heures.

« ...Je veux, puisque je suis libre et que j'ai des loisirs, commencer tout au moins à vous parler un peu du milieu extrêmement intéressant où je vis depuis, hélas ! deux mois passés ! Le 127° Régiment d'infanterie appartient à la 1^{re} brigade de la 1^{re} division du 1^{er} Corps de France. Sa garnison

est Valenciennes. Le dépôt l'a quittée, le 27 août, pour venir échouer le 30 à Rouen. De là, après de multiples incidents, on l'a dirigé sur Le Havre, puis, par mer, à bord de la *Lorraine* et du *Tananarive*, sur La Palice. Dans la première quinzaine de septembre, le dépôt tout entier était transféré où il est encore, à Guéret. Pendant que le dépôt faisait ainsi ce qu'on a appelé la *Retraite de Valenciennes*, le 127^e active se battait glorieusement à Marienbourg, faisait la retraite de Belgique, à l'arrière-garde, prenait part, à l'avant-garde, à la bataille de Montmirail, enfonçait la Garde prussienne, et entraît le premier, par une nuit fameuse, dans la ville de Reims. Le premier colonel du régiment (il y en a eu quatre depuis), M. de Riols de Fonclare, récoltait les fruits d'une si belle campagne ; il devenait brigadier, puis bientôt, ce qu'il est encore, divisionnaire, commandant la 1^{re} division. Le 1^{er} Corps est un corps réputé ; mais ce général, vrai héros, voulut avoir une division modèle. L'ambition d'un homme fut le principe de tous nos malheurs ! Le général de Fonclare se réserva, comme une faveur, toutes les places dangereuses ; et c'est ainsi que le régiment fit Berry-au-Bac, où il réussit, après deux mois de souffrances, à enlever la cote 108 ; — Beauséjour et le fortin, effroyable charnier, trou maudit, où nous avons perdu un corps d'armée pour gagner quatre kilomètres ; — la Woëvre et le versant nord des Eparges, où nous avons tant souffert de la pluie et de la boue pour être arrêtés devant Combrès, c'est-à-dire au débouché de la plaine. Enfin, après tant de maux, le régiment fut ramené devant Reims, secteur devenu

tranquille. Une pointe hardie, ces derniers jours, à Ville-au-Bois, près de Berry, quelques fatigues supplémentaires, et nous voici enfin revenus devant ce paisible fort de Brimont, qui ne crache plus, qui ne tonne plus, depuis de longs jours. Le régiment se repose ; et sa manière, à lui, de se reposer, c'est de ne pas attaquer ; — et, ma foi ! j'en suis venu (tant il est vrai qu'on s'endurcit !) à partager sa façon de penser. Donc, régiment d'élite, bon à toutes les tâches, franc devant tous les dangers ; les citations, les médailles et les croix y sont, il est vrai, nombreuses ; mais qui pourrait dire aussi toutes les croix de bois qu'il a laissées derrière lui ! Le régiment a été reformé six fois, et les héros qui font campagne depuis le début y sont faciles à compter. Saluons-les : ce sont des braves. Ce que furent beaucoup de ces renforts, et ce qu'ils sont devenus, nul ne le saurait dire. Voici un exemple. Un jour maussade de février, un fourrier de la 11^e va chercher à Laval (près de Mesnil) un renfort de vingt-cinq hommes du 138^e. Deux marmites arrivent : mes hommes, tous frais émoulus du dépôt, prennent la fuite. Le fourrier rassemble tout ce qui reste, une quinzaine environ. Il les emmène. Il est 4 heures de l'après-midi. Le soir, à 7 heures, la compagnie attaque. Le renfort est blessé, tué, pulvérisé, éparpillé ; personne n'en réchappe. Tous sont perdus à jamais pour la France et pour leurs parents ; on n'avait même pas eu le temps de prendre leurs noms ! — A travers tant d'épreuves et dans une période si sombre, le régiment, ballotté, malmené, criblé de blessures, ensanglanté, torturé dans ses plus chères affections, n'a plus

figure humaine. C'est un régiment de brutes et de héros ! L'un va avec l'autre. Un dernier trait pour finir : ces renforts n'appartiennent pas tous au 127°. Beaucoup viennent du 165° et du 108°, du 138°, du 16° et du 39°. Le 39° est de Rouen, le 165° de Verdun (dépôt : Confolens), le 108° de Bergerac, le 138° de Bellac, et le 16° de Montluçon. Voilà bien des noms en *ac* : c'est dire qu'il y a, parmi mes gens du Nord, nombre de gens du Midi. Ils s'accordent à merveille, malgré, et peut-être à cause de leurs dissemblances. Ce pittoresque mélange de deux races — car ce sont deux races — vaut la peine d'être étudié. Nous y reviendrons dans le cadre plus restreint de la compagnie. »

A SES PARENTS

Lundi 31 mai 1915.

« ... Je suis allé ce matin me promener à la ferme du Luxembourg ; il n'en reste que deux ou trois murs chancelants, et une pompe dans une cave, qui fonctionne encore et qui alimente les cuisines du bataillon. Un ruisseau coule auprès, bordé de peupliers énormes. Huit de ces colosses, déchiquetés par les obus, gisent pêle-mêle, les uns sur les autres, en travers du ruisseau. Les abords de la ferme sont criblés de trous de marmites pleins d'une eau fétide. D'ailleurs, ici, comme souvent en première ligne, ça sent le mort. C'est la ruine aussi, la dévastation ; c'est la fin, peut-être, des riches

fermiers qui s'étaient installés ici au bord de la route, isolés parce qu'ils savaient pouvoir se suffire. Il m'a semblé voir la ruiue de leurs dernières espérances dans un rideau de persienne rouge piétiné et maculé qui agonisait dans un coin, au milieu des platras. S'ils voyaient leur maison, pensais-je, comme ils pleureraient leurs peines, tant d'efforts perdus ! Après la guerre, reconstruiront-ils le nid détruit ? Oui, s'ils sont jeunes ; mais s'ils sont vieux ?.. et je doutais, je doutais, — quand, sur la blancheur d'un minuscule pan de mur encore debout, dans la partie de la ferme regardant l'ennemi, c'est-à-dire l'Est, je vis se détacher une image qui me saisit. Oui ! Et dans les premiers rayons du soleil levant, elles brillaient gaiement, et leurs dernières gouttes de rosée scintillaient comme des diamants. C'étaient des roses.

« Par quel miracle de frêles roses avaient-elles échappé à la mitraille qui avait pulvérisé les murs, au feu qui avait calciné les poutres et tordu les machines agricoles ? Enfin elles étaient là, contentes de vivre et de s'épanouir. Leur rouge incarnat semblait rendre encore plus blafard l'amas de platras d'où elles émergeaient. Je croyais les entendre parler : « Nous sommes la Nature ; vous, les pierres éparses, les débris, vous êtes l'homme, être orgueilleux et vain qui défait ce qu'il a eu tant de peine à faire. La Nature, que vous dédaignez tant, prend ici sa revanche, et vous donne une leçon. La Nature est éternelle, et l'homme est passager. Prenez comme but l'éternité de la Nature, exercez-vous à l'atteindre, du moins à en approcher ; ne vous laissez pas abattre par un fléau qui,

si terrible qu'il soit, n'est qu'un minuscule événement dans l'Eternité de la Vie ; accolez l'une à l'autre vos existences passagères ; faites le pont, du père au fils, et passez-vous la consigne, afin de travailler tous dans le même sens ; que votre sort éphémère devienne continuité. »

« Je regardais alternativement les ruines et les roses, étranges fleurs qui prêchaient la Paix au milieu de la Guerre, et qui disaient : « Construis », au milieu de la Destruction. Et pourtant elles avaient raison. La Nature est bonne conseillère. S'il veut m'en croire, le fermier du Luxembourg suivra l'exemple de ses roses. Il reconstruira sa ferme. Peut-être le temps, le courage, l'argent, lui manqueront-ils ? Alors qu'il passe la consigne à son fils, ou à tel parent qui voudra. Que chaque fermier des régions envahies agisse de même, avec la même pensée de continuité ; et bientôt le Nord et l'Est renaîtront de leurs cendres. L'invasion de 1914 ne sera plus qu'un souvenir ; cette collection d'horreurs descendra au rang, qui lui appartient, de simple événement, ordinaire et humain comme la mort. La mort, pour l'ensemble, n'est rien quand la vie la remplace. La mort du père n'est rien quand il laisse derrière lui des fils prêts à continuer sa tâche. Ainsi une suite d'existences, passagères par elles-mêmes, si elles sont liées par une même pensée, et dirigées vers un même but, équivaut à une éternité. C'est bien ainsi que la France est éternelle. On pourra la ruiner, la démembrer ; d'eux-mêmes, les morceaux viendront se recoller ; d'eux-mêmes, les survivants, liés par l'idée d'une France éternelle, relèveront ses ruines.

Et ce sera, après le noir hiver, le printemps aux vives couleurs, le grand renouveau, la rouge floraison des roses au milieu des ruines.

« Voilà comment, ce matin, pour quelques roses, je me suis livré, mon cher Père, aux mêmes réflexions que toi au sujet de la naissance de mon petit cousin. »

Jeudi 3 juin. — Aujourd'hui¹ il arrive ce que j'avais prévu : nous n'avons pas à manger. On dit que nous allons embarquer à nouveau. Ce sont des bruits, puis des témoignages : « Du 127^e a passé à Boves » ; puis des indices : nous sommes ravitaillés par le 104^e. Ceci est encore une mauvaise nouvelle ; car où on nous enverra, il pourrait bien faire plus chaud qu'ici.

Vendredi 4 juin. — Aujourd'hui, même lassitude de cœur et d'esprit. Il fait une chaleur accablante. Je me sens sale, poussiéreux, pouilleux, pas débarbouillé depuis quatre jours ; je me trouve seul, sans ami près de moi, sans yeux où lire un peu d'affection, sans cœur où déverser un peu de mes souffrances, sans âme avec qui converser : un grand découragement m'accable. J'espère qu'il sera passager ; car cette situation est intolérable. Et puis, ici, les moindres choses irritent. Nous mangeons maintenant dans les escouades, et il en résulte, dans ces boyaux un peu étroits, sans gourbi où l'on puisse s'asseoir, une gêne excessive. Justement, ce soir, je renverse mon jus ; on me culbute ma

1. A la route 44.

soupe sur ma capote ; et une taupe vide ses déblais dans mon rata. Petites misères ! Grande misère. Là-dessus, les bruits de départ redoublent d'intensité ; sorte d'épée de Damoclès suspendue au-dessus de nos têtes. Je vois déjà nos sept jours de repos à Hermonville, gravement compromis. Triste régiment ! Et puis cette patrouille qu'on m'a fait faire sans que ce soit mon tour ; et puis d'innombrables détails : quel calvaire ! Ce soir, par ordre du colonel, nouveau tour de service : une escouade de surveillance, une de piquet, une de travail, une de repos. Les hommes, qui ne se reposaient déjà guère, vont supporter de terribles fatigues. M... fait travailler, dans le jour, à la tranchée de tir. Résultat : cinq ou six balles en pleins créneaux. Ce qui fait dire à H..., dont le rire ou la chanson s'élève divine et rafraîchissante dans les périodes de découragement : « Fritz, veux-tu un couvercle de bouteille ? »

Ce soir, je suis de ronde jusqu'à minuit ; et, comme D... se trouve en corvée, je prends toute la nuit jusqu'à 4 heures. Avec G..., cette nuit, j'ai admiré, tout ému, la voûte céleste constellée d'étoiles. La nuit était calme. Les Boches fendaient, sciaient, fauchaient. Les nôtres posaient des fils de fer, râclaient, bêchaient. Soudain, un arbre craque, le long de la rivière : ce sont les Boches qui déboisent. De notre secteur de gauche, alors, partent deux ou trois bombes avec grand fracas. Les Boches s'arrêtent : on ne les entend plus.

Samedi 5 juin. — A 8 heures, je prends le service, espérant que D... me relèvera de minuit à

4 heures. Voilà qu'il est commandé de patrouille. Et je suis encore tenu de passer la nuit à faire couper de l'herbe, poser des fils de fer, arranger les créneaux, gratter de la terre. C'est infernal. A minuit, la 13^e, qui est depuis 8 heures sur ses jambes, se met au travail. Pris de pitié, je la renvoie à 3 heures et demie. Et pourtant, dans quelques intervalles de raison, comme les choses sont belles en ce moment ! La nuit, courte et chaude, fait penser à un autre climat ; on se croirait, sous ce ciel plein d'étoiles, à la clarté jaunâtre de la lune que combat le jour qui pointe derrière le canal, dans un pays chaud, sous les tropiques. On rêve de beauté et d'amour. Comme il fait bon, sur une terrasse de Smyrne ou du Bosphore, pendant que le vent souffle doucement sur la mer, causer astronomie, s'imprégner de grandes idées ! Et au lieu de cela !...

Dimanche 6. — Quel dimanche ! Chaleur torride. Les hommes ne peuvent réellement pas travailler. On est à bout de forces. On dort aux créneaux. Pour moi, je jouis d'un bon état physique malgré ce formidable surmenage, et d'un meilleur état moral. Je dors un peu jusqu'à minuit. A cette heure, je me lève et j'assure le service de la tranchée. Vers minuit et demi, l'artillerie ennemie ouvre soudain le feu ; la nôtre répond. La canonnade, qui roule ainsi d'écho en écho, qui fait trembler la terre et empêche l'escouade de repos de dormir, dure jusqu'à 3 heures et demie, sans un instant d'accalmie. Qu'est-ce que cette pluie de fer ? Un duel d'artillerie ? Ou une nouvelle canonnade

de Reims ? Comme dit un poilu : « Est-ce que les Boches, maintenant qu'ils ont détruit Reims, le canonneraient pour le rebâtir ? » Je crois plutôt à un duel d'artillerie. Vers 3 heures et demie, quelques coups de fusil et une mitrailleuse. Y aurait-il eu attaque ? La nuit a donc été assez orageuse ; et, au petit jour, quand, comme des pétards mal éteints, partent les derniers coups, chacun ressent un secret et instinctif soulagement. A 6 heures, cinq ou six départs formidables ébranlent les airs. C'est Brimont qui donne avec un 210 ou un 270, peut-être même un 305. Au loin, un bruissement sourd, puissant et prolongé, comme celui d'un train en marche : c'est l'obus, le monstre qui passe et qui va loin, très loin, car on ne l'entend pas éclater. Un aéro boche a volé ce matin vers 3 heures sur nos lignes. Je ne serais pas étonné qu'il y ait entre cet aéro et le marmitage un étroit rapport. Le reste de la matinée, le canon ne cesse de gronder aux confins de l'horizon.

Jeudi 10 juin. — A 3 heures, une nouvelle : nous allons aux tranchées. Cet événement excite la curiosité, et jette un froid. Et pourtant rien de plus naturel. Le 104^e doit être relevé par le 75^e territorial, qui n'est pas encore arrivé. En attendant, et pour vingt-quatre heures seulement, nous allons relever le 104^e. Rien de plus simple et de plus clair. Mais voilà ! Des bruits courent d'une attaque pour le 9 juin, et nous sommes le 10. La relève des territoriaux est un indice en ce sens : chacun en est persuadé, je ne sais comment. On vient se serrer la main, pour se donner des adresses ; les parents et

les frères s'embrassent. Les indices contraires ne manquent pas : les cuisines restent à Hermonville, ainsi que le chef. Mais ce qui court, ce que nous respirons avec l'air même, ce bruit insaisissable, empoisonne tous les esprits. A 7 heures et demie, à l'heure même du rassemblement, un événement que je persiste à croire fortuit donne à ce bruit une certaine apparence de réalité et de vraisemblance. Les faisceaux sont formés dans la rue, quand soudain un 77 passe très près de nous, sans éclater. Un second éclate, celui-là, dans les communs de la maison d'où nous sortons. Un troisième, enfin, dans la vigne située au-dessus de nous, à une dizaine de mètres. Nous sommes couverts de terre et d'éclats. L'un d'eux, gros comme un domino, gît à mes côtés. Cette fois, on fait rentrer tout le monde dans les cantonnements. Il est temps. Un quatrième, puis un cinquième, éclatent, mais plus courts. Chacun crie à la trahison, à l'espionnage. Le départ est retardé d'une heure ; et les esprits sont graves. Justement il fait un temps d'orage ; la chaleur électrique accable les hommes. Des éclairs, fréquemment, nous aveuglent. Une angoisse secrète étreint les cœurs. On arrive à la route 44. On s'installe dans ses anciens gourbis. A 10 heures, alors qu'on est tout humide encore, viennent les ordres au sujet des corvées à fournir.

Vendredi 11 juin. — Nous comptons être relevés ce soir, puisque nous ne venions ici que pour vingt-quatre heures. A 9 heures : « Nous ne sommes relevés que demain soir. » A 9 heures et demie : « Nous sommes relevés ce soir à une heure » ; et à

10 heures : « Nous ne sommes relevés que demain soir. » Les corvées vont donc recommencer.

Samedi 12. — Pour moi, je suis si fatigué que je dors jusqu'à 9 heures. Le chef est venu ce matin. C..., plaintivement, dit : « Si on pouvait s'endormir pour ne plus se réveiller ! » On manque d'ordres, comme hier. Le lieutenant a les siens, et le capitaine les siens. Les hommes sont à bout de forces et de patience ¹.

A SES PARENTS ²

Dimanche, 20 juin 1915.

« ... A propos d'Abel Faivre... Depuis votre lettre, un autre dessin a paru. Le voici : sur un banc, un jeune couple lit avec joie, dans le communiqué : « Nous avons fait 500 prisonniers, pris 17 canons, des milliers de fusils, des cartouches, des mitrailleuses. » Et à côté, sur le même banc, un quinquagénaire en melon fait, à la lecture du même communiqué, une grimace affreuse. Audessous, comme explication : « M. Tant-Pis : « Et « l'on dit qu'ils manquent de munitions ! » J'ajouterai ce dessin aux deux autres, parce que, dans leur dissemblance de forme, ils ont une ressemblance

1. Le surlendemain, en réserve à Villers-Franqueux.

2. Une période d'inaction, vide d'incidents quelconques, se prolonge pendant plusieurs semaines. Le carnet de notes est peu chargé, et de peu de chose.

d'esprit. Ils sont tous trois une glorification du soldat au détriment du civil. Analysons-les. Le premier dessin dit : C'est le soldat qui a tout le mal, tout le danger : et, chose curieuse, c'est le civil qui se plaint et qui s'impatiente : « A quand cette grande offensive ? » Le soldat, goguenard, répond : « Grande offensive ? N'avons pas cet article-là. Pourtant, on fait ce qu'on peut. Excusez-nous ! » (sous-entendu : « Viens-y donc un peu, gros pansu ! »). — Deuxième dessin : le soldat, en-
gaillard par la vie créatrice qu'il mène, ennobli par sa tâche, grandi par ses misères, durci et trempé, prend pitié du civil qui s'ennuie loin des siens, qui se dessèche dans l'inaction forcée, qui languit dans le marasme. Il se sent assez fort pour deux ; il veut faire pour le civil ce que la lutte fait pour lui : le soutenir, l'étayer, le remonter, le mettre à la hauteur des événements. Il le prend sous sa tutelle, il lui verse dans de bonnes lettres un subtil réconfort : il lui donne du fer. — Le troisième dessin est une satire contre les pessimistes. Donc, satire contre le gros monsieur, tranquille loin du front, à qui il ne manque rien, et qui trouve que les affaires ne vont pas vite, c'est-à-dire qu'on ne fait pas couler assez du sang des autres ; — satire, plus douce, contre le non-mobilisé qui s'ennuie à ne rien faire pour le pays ; — satire contre le pessimiste : tels sont ces trois dessins. Ils tendent bien, tous trois, à relever le militaire et à ridiculiser le civil. Or, si mon interprétation est juste, je ne vois rien à reprocher à Abel Faivre. Tout cela est vrai. C'est un des phénomènes les plus curieux de cette guerre, que l'entrain du soldat ; et il est certain

qu'il est venu, du front vers l'arrière, un grand souffle « de mâle courage et de franche gaîté ».

A SES PARENTS

Mercredi, le 7 juillet 1915.

« ... Je me résume : une campagne d'hiver est nécessaire, parce qu'arrivés au milieu de l'été ou presque, les Allemands ne sont pas vaincus, et que nous ne sommes pas vainqueurs. Non seulement ils ne sont pas vaincus, mais, comme le remarquait Cruppi dans le *Journal*, ils paraissent être vainqueurs. L'offensive galicienne, toute politique, permet à nos ennemis de dire, un de ces quatre matins, — et je crois qu'ils le diront — : « Je vous offre généreusement la paix. Au bout d'un an de guerre, pas un pouce de notre territoire n'est envahi, et nous occupons Lodz et sa province, la Livonie, la Belgique, et des districts français. Vous voyez bien que vous ne pouvez rien contre moi. Eh ! bien, je suis généreux. Laissez-moi tout cela... Et fumons le calumet de paix. » Ce serait un désastre pour nous. Voilà pourquoi nous ne voulons pas de la paix, à l'heure actuelle. La paix d'été serait la paix allemande. Or nous voulons une paix française. Pour l'avoir, il faut refaire une campagne d'hiver. Contre la campagne d'hiver, je ne vois que deux arguments : la finance, et les Etats-Unis. Mais tranquillisez-vous : les ressources monétaires ne manqueront pas, du moins chez nous. Nous emploierons tous les expédients germains, nous fouil-

lerons les entrailles de la terre, plutôt que de ne pas aboutir. Tant de sacrifices ne doivent pas rester inutiles. Tout est subordonné à ce but, désormais : une paix française. »

A SA MÈRE, POUR SA FÊTE

30 juillet 1915.

« Veux-tu savoir l'histoire du faiseur de bagues ?

« Nous sommes dans la tranchée. Il est trois heures de l'après-midi. Temps calme et ensoleillé. Soudain, brutalement, quatre détonations dans le silence. C'est monsieur Pète-Sec qui envoie le bonjour à nos amis boches. Cinq minutes ne sont pas écoulées que ces amis boches répondent à notre 75. Et lourdement, avec un gros souffle, une demi-douzaine de 105 s'abattent sur nous. Balai ! La tranchée n'est pas atteinte. Il y en a deux à une dizaine de mètres derrière nous, deux dans les fils de fer, et deux autres, plus loin, qui n'ont pas éclaté. Au fait, avez-vous remarqué comment quelques-uns, abandonnant même toute prudence, cherchaient à repérer les points de chute ou d'éclatement ? Vous dites : « C'est pure curiosité. Le soldat est un peu enfant ». Mais voyez aussi comme les yeux brillent de satisfaction. Les hommes se joignent, semblent se concerter par petits groupes, et font, dans la direction des cigares boches, des gestes de général un jour de bataille. Ne dirait-on pas qu'ils sont contents d'être marmités ? Tout cela est bien mystérieux !

« Attendons quelques heures. Les artilleurs ont cessé leur démonstration quotidienne. Le silence est revenu sur la plaine, ramenant avec lui les premières ombres du soir. Les tranchées adverses s'estompent dans la brume, les formes blanches du village ne sont plus que des formes grises, le boqueteau de Loivre tache l'étendue d'une masse noire. La redoutable nuit, la nuit pleine d'embûches, nous enveloppe de son suaire. Dans la tranchée, les ordres vont et viennent, les cœurs s'apprêtent à affronter les périls de la nuit. Mais que font ces ombres sur le parapet ? Les voyez-vous, penchées, qui semblent gratter le sol avec frénésie ? Quel est le trésor étrange que les soldats vont ravir à la terre, dès que la nuit tombe ? « — Que
« cherchez-vous ? — Tiens ! les têtes ! — Les
« têtes ? Quelles têtes ? — Les têtes des obus tom-
« bés cet après-midi ; les fusées, quoi ! » Comme s'il était permis de douter de ce qu'ils font là, comme si tout le monde devait savoir qu'une marmite boche — un obus sur la tranchée, oh ! quelle aubaine ! — apporte, non pas la mort, mais l'aluminium, le précieux aluminium, dont on fait des bagues ; et que le merveilleux métal appartiendra — et avec lui, combien de bagues en espérance ! — au flair le plus exercé et aux mains les plus avides !

« Les ombres du parapet sont celles des faiseurs de bagues.

« Enfin plusieurs fusées ont été déterrées. Les voici, pareilles à de grosses têtes de serpents qui ont jeté tout leur venin, enveloppées d'une gaine de terre noire à travers laquelle percent, de ci de là, quelques éclats métalliques, scintillent quelques

paillettes de cuivre. Mais de ce minerai brut à la bague jolie, que de travail encore ! La ceinture d'aluminium qui sertit la fusée doit d'abord en être séparée. Rude besogne pour des mains mal outillées. Des vis à faire sauter, un capuchon de cuivre à démantibuler, un corps d'acier à aplatir. Mais rien n'arrête le poilu ; et au bout de deux ou trois jours, la bague d'aluminium, coupée en deux, saute, à sa grande joie, sur sa capote, finalement libérée. Maintenant il faut fondre cet aluminium, et, pour cela, attendre qu'on soit au repos ; car on ne fait pas de feu en première ligne.

« La compagnie vient au village vers minuit. Le lendemain matin, les foyers luisent déjà comme des forges. L'aluminium fondu est coulé dans des moules de fortune : corps de fusées éclairantes, corps d'accumulateurs de piles électriques. Il en sort des cylindres creux, longs au plus comme le petit doigt. On les scie en autant de morceaux qu'on veut faire de bagues ; puis chaque morceau est pris à part, et travaillé. Lime, ciseau, burin, vont et viennent, usent le bloc informe, lui impriment le tour du doigt. Ce n'est pas tout. Il faut maintenant lui donner l'allure du bijou, le rendre égal, doux au toucher, le polir et l'orner. On cisèle des jons simples, des trèfles, des cœurs, des chaînes, dont les anneaux s'entrelacent, des chatons biseautés qui n'attendent plus que le graveur. L'écrivain sur métaux s'abandonne alors à toute sa fantaisie, entremêle à loisir les initiales, grave malicieusement les petits noms les plus étranges. L'ouvrier artiste place alors sa bague sur son doigt, à bout de bras, la retourne, la fait glisser, la montre à tout

venant pour recevoir des compliments, et, rassuré par tant de regards admirateurs, contemple son œuvre une dernière fois, et, d'un geste brusque, l'enveloppe dans un papier de soie venu on ne sait d'où, mais juste à point pour la circonstance. La bague est finie, la bague est faite.

« Voilà, ma chère maman, l'histoire du chercheur de bagues. Je te l'ai voulu conter pour ta fête. Mais l'histoire n'allait pas sans la bague. Et voici la bague. Je l'ai choisie très simple, avec le prénom de ton fils chéri, et la date : *2 août*, qui te rappellera son enfance, et *1915*, année célèbre qui t'attachera plus fort que jamais au présent. A ce modeste souvenir laisse-moi ajouter tous mes vœux de vie et de bonheur. Si, comme c'est mon plus ferme espoir, je reviens un jour parmi vous, que ce soit d'une façon durable, et que longtemps encore, ignorés, honnêtes et paisibles, nous reprenions notre existence d'autrefois en nous racontant des histoires de la guerre, des souvenirs de l'Année de la Bague.

« Je t'envoie un million de baisers. Ton fils.

« L. MAIRET. »

A SON PÈRE

Samedi, 31 juillet 1915.

« Mon cher Père,

« Sais-tu que, quand tu recevras cette lettre adressée à toi seul afin de rétablir l'équilibre, nous tou-

cherons au terme de la première année de guerre ?

« ... Je me sens enclin à oublier les efforts passés pour n'envisager que l'offensive future. Car enfin — le colonel nous le disait hier, au cours d'une conférence sur les gaz asphyxiants — il faudra bien que ça finisse ! Il faudra bien les repousser baïonnette dans les reins, car nous voulons tous rentrer chez nous. J'ai toujours eu confiance, vous le savez, même aux heures les plus tristes. J'ai le plus ferme espoir, je le répète obstinément, que nous vaincrons, finalement. Déjà se produisent quelques dissidences criminelles dans le Peuple français ; déjà le bloc de l'Union Sacrée se lézarde. Fermons nos oreilles et nos portes à ces mauvais Français, à ces Boches déguisés, à ces pessimistes empoisonneurs. Ayons toujours à l'esprit ce mot tant cité d'un général japonais : « La victoire est à celui des deux adversaires qui sait souffrir un quart d'heure de plus que l'autre. » C'est long, je le conçois ; mais plus encore, permettez-moi de vous le dire, pour nous que pour vous. Et pourtant, pour rien au monde nous ne voudrions abandonner en cours de route, « caler », comme le mauvais soldat, avant la fin de l'étape. Songez-vous à ce que représenterait une défaite pour nous, une deuxième défaite ? Si, comme on en parle, ou plutôt comme on en murmure, nous acceptions la paix allemande, hélas ! germaniste, que nous offriront les Boches après la prise de Varsovie, ce serait la perte de notre bande minière et industrielle, celle du foyer ouvrier russo-polonais, l'abandon de la magnifique Belgique, notre ruine matérielle et notre déshonneur moral. C'est impossible, n'est-ce pas ? D'ailleurs, les grandes

énergies qui nous dirigent sont fermement résolues ; et je suis persuadé qu'on en viendra plutôt à un Comité de Salut public — comme tu me l'écrivais — que de lâcher prise. Donc n'hésitons pas : il vaut mieux faire la guerre une bonne fois, et ne pas recommencer dans dix ans. »

Mardi 17 août. — Nous partons ce soir pour l'avant ; et demain, nous retournons aux tranchées. Il faut noter qu'il y a un mois que nous n'y serons pas allés, dans ces bienheureuses tranchées. Nous atteignons Pouillon vers 11 heures. C'est l'arrivée dans un cantonnement connu. Point de fatigue, mais une joie débordante, et que seul connaît le pèlerin errant qui, après bien des jours de vagabondage, revient, — ne serait-ce que vingt-quatre heures, comme c'est notre cas, — auprès d'un foyer familial et qui lui fut hospitalier. A peine déséquippés, nous voilà attablés devant une appétissante omelette, et des bouteilles à l'avenant. On en voit traverser des jardins odorants sans une hésitation ; d'autres ouvrent des portes dissimulées, mais connues d'eux seuls ; d'autres se fauillent diaboliquement dans des caves dont les moindres coins leur sont présents à la mémoire. En pleine nuit, chacun se dirige, se retrouve, se case. Les plus ambitieux, ou les plus chanceux, regagnent avec célérité leurs anciens lits. Le vin, le chant, le jeu de cartes, tiennent le village en haleine jusqu'au petit jour. Chacun sait que cela ne durera qu'un jour, qu'après, c'est la boueuse tranchée ; et chacun en profite. Façon de comprendre la vie !

Mercredi 25 août. — Les nuits sont splendides. Pas un brin de froid ; une lune pleine inonde le terrain d'une pâle clarté ; un vrai séjour des bienheureux. Qui n'a vu que cela ne connaît pas la tranchée. Enfin, aujourd'hui est ma fête ; et j'adresse, de mon gourbi, frais asile, une pensée affectueuse à tous.

Dimanche 29 août. — Je commence paisiblement une nuit qui devait s'achever tragiquement. A 8 h. 35, l'adjudant-chef sort en patrouille. Au moment de partir avec eux, le capitaine me fait appeler pour affaire de service. Je vais dans mon gourbi enlever mon casque et mettre mon képi. En me dirigeant vers le poste d'écoute, je rencontre à nouveau le capitaine, qui me demande de le conduire à l'arbre en boule. Nous voici en plein terrain. Au bout de quelques hésitations, je reconnais l'emplacement de la patrouille, et je prends mon poste. D... emmène le capitaine à l'arbre en boule ; il se défile ensuite avec la rapidité du zèbre. Nous sommes déployés face à l'arbre. Vers 9 h. 30, des coups de feu vers H...¹, vers la gauche. Nous faisons face à gauche, les tirailleurs à dix pas le long de la desserte. D... fait alors, selon l'ordre du capitaine, transporter les branches par R... et De... Je vais rechercher De... qui ne revient pas. Alors commence le drame. Quand je reviens, les camarades sont en ligne, face à l'arbre, et les premiers coups de feu partent. Trois bonds de dix mètres, suivis de feux de salve. Soudain — ô l'horrible moment ! —

1. Cette lettre désigne une des tranchées.

B... surgit devant nous : « Halte ! vous tirez sur nous ! » X... est là, étendu sur le ventre, le nez dans l'herbe, frappé au bas de la tête, le cervelet traversé. Les brancardiers, d'urgence ! Triste retour au bureau, au capitaine. Déclarations et rapport jusqu'à 4 heures du matin. Il pleut depuis 9 heures, je suis gelé, et quand je me couche, boueux affreusement, je tremble comme une feuille...

VII

Apprêts d'offensive ? — Travaux d'attaque. — L'hommage aux morts. — Prêt ! — Nouvelles des offensives d'Artois et de Champagne. — La veillée des Armes. — On n'attaquera pas : mesures de défensive. — L'ennui. — Nouvelles méthodes. — Espoir d'avancement.

Vendredi 3 septembre. — Aujourd'hui, au travail. On est réveillé à 4 heures ; on part à 5 heures. On va, dans la plaine de Villers, poser du fil de fer toute la sainte journée, et l'on rentre harassé vers 6 heures du soir, pour s'entendre crier : « Au rapport ! » ; et à 6 heures et demie, échange d'effets. Plutôt le bain ! Et pourtant, à 8 heures, au-dessus de nous, où loge ma demi-section, une « musique » à deux sous égrène ses notes naïves. Et aux sons du musicien de fortune, les danseurs tournent dans le grenier, où les chandelles laissent de grands espaces d'ombre sur le plancher où traînent encore le plat et le bouteillon de la soupe du

soir. L... me fait de longues confidences tristes. On parle de plus en plus de la prochaine attaque. Le régiment est relevé du 6 au 8. Nous quittons le village, repéré, pour habiter les bois de Marzilly¹ et nous y dissimuler. Les permissions sont momentanément suspendues. Toutes les infirmeries, tous les dépôts d'éclopés de la zone, sont évacués sur l'intérieur. On accumule l'artillerie sur la route de Villers à Hermonville ; les 75 se touchent. A Chalons-le-Vergeur², vingt-quatre pièces de 164 ; ici, douze de 155, et des 380 ; bref, tous les calibres. Enfin on accumule aussi les troupes. Les noirs sont derrière nous ; le III^e et le VI^e Corps également. L..., alors, dit l'horreur de mourir quand on n'a encore rien fait. Avoir un fils ! Bêtise glaciale de la guerre. Ses conditions actuelles. Perspective hideuse.

Mardi 7 septembre. — Nous allons travailler à Châlons-le-Vergeur. Journée délicieuse dans les bois. Est-ce notre dernière joie ? J'achève, dans une dernière jouissance, *Pâques d'Islande*, d'Anatole Le Braz. La « Nuit des morts » en Basse-Bretagne évoque en moi de noirs pressentiments. L'air funèbre que dégage ce dernier conte, les légendes sombres où se complaît une race demeurée naïve, « gravi relligione oppressa », accumulent en moi les raisons de croire en de mauvais jours, de deviner, et à regret, des malheurs prochains, de me prédire, pour la semaine qui vient, une dure traversée, où

1. Ouest de Villers-Franqueux.

2. Nord-Ouest d'Hermonville.

je serai ballotté sur de rudes lames. Le soir même, sitôt les claies rapportées, à dos d'homme, de Châlons, nous quittons le cantonnement, après les bouteilles et les adieux d'usage. Notre arrivée dans les abris ajourés qui sèment le vallon que domine la route de Fismes, au milieu des bois dont les branches vous fouettent le visage et les racines vous accrochent traîtreusement les jambes, notre fruste toilette de nuit sur le sol nu et froid, ne tardent pas à refroidir notre gaieté d'occasion.

Mercredi 8 septembre. — Au soir, la compagnie va travailler le long du canal de l'Aisne, entre la Maison Bleue ¹ et l'Ecluse de Sapigneul... Ici, le canon et la mitrailleuse donnent sans presque reprendre haleine. Une marmite casse le long du canal un arbre, qui s'écroule avec un fracas épouvantable, comme le chêne de Virgile. On dirait la chute d'un héros d'Homère.

Jeudi 9 septembre. — Ce soir, tout le monde marche, capitaine en tête, sous-lieutenants affairés et glorieux derrière, brancardiers en queue. Ceux-ci seront plus utiles que ceux-là. Mais au moins ceux-là vont un peu se rendre compte de l'effort imposé aux hommes. Au canal, c'est la guerre. Dix fois par heure, alerte ! Le 43^e a onze tués ; le 1^{er}, qui fait des boyaux avancés, neuf tués depuis ce soir. Fusils et canons donnent sans arrêt... Quand je me réveille à 4 heures et demie, la compagnie est

1. Sur la route 44, à l'est de Cormicy, à l'ouest du canal, très voisin de la route à cette latitude.

partie depuis vingt minutes. Mais il fait trop jour. On est obligé de prendre le boyau et de passer par Cauroy. A 7 heures, nous sommes encore debout. C'est vouloir nous enlever le goût de vivre.

Vendredi 10 septembre. — Ce soir, nous travaillons, entre deux lignes, à creuser un boyau (*Sauret* ou *de Fonclare*). La mitrailleuse donne bien sur nous. Mémorable panique : deux hommes se déchirent dans les fils de fer. Les plus lâches sont les plus gueulards. Il y a eu à la 7^e compagnie un sergent tué et un caporal blessé. Vers 2 heures, au matin, un canon-revolver blesse un sergent et un caporal, très courageux tous les deux.

A SES PARENTS

Vendredi, 10 septembre 1915.

« Chers parents,

« Comme j'aime — vous savez que j'ai toujours eu un peu la maniaquerie de l'ordre — les situations nettes, je vous renvoie mes lettres, ainsi que toutes celles que j'ai reçues depuis mon dernier petit paquet. Vous y trouverez de quoi penser abondamment à moi, à mes amis et professeurs, à nos parents ; de quoi revivre un peu avec moi ces dernières semaines. Outre vos missives toujours si pleines d'amour, vous verrez que par ailleurs je n'ai jamais manqué de marques d'estime et d'affection. Ces chiffons de papier ont été et seront toujours pour moi d'un puissant réconfort.

« Ci-contre également un mandat de 60 francs. Il m'en reste autant. 120 francs, c'était beaucoup trop pour aller voir les Boches. Mettez donc, je vous prie, cette somme avec le restant de l'autre, et préparez-vous à en faire le même usage.

« Je joins enfin à cette courte lettre une photographie de moi, que vous ne connaissez pas. Elle a été prise à la porte d'un gourbi, à la route 44, il y a plusieurs mois...

« Excusez la brièveté de ma causerie. J'aurais beaucoup à vous dire, mais notre régime de vie n'est pas pour favoriser la correspondance. Le Corps tout entier — les ordres viennent de haut — exécute de jour et de nuit des travaux considérables dans le secteur d'attaque (Berry). Nous, nous travaillons de nuit, le long du canal... Il y a des compagnies qui travaillent, en avant des premières lignes, à établir une tranchée de départ. Ce travail coûte — oh ! les mitrailleuses ! — chaque nuit, des demi-sections entières. Brutale entrée en matière.

« Vous voyez que je tiens ma promesse et que je ne vous cache pas la vérité. Par contre, j'espère que vous ne vous mettez pas hors de vous-mêmes ; sinon, plus un mot. Je compte sur votre fermeté, et j'espère en votre protection divine.

« Votre bien-aimé fils,

« L. MAIRET. »

Dimanche 12. — Rudes fatigues. A midi, on va travailler à la ferme de la Neuville ¹. On prépare l'offensive et la défensive en même temps. Le Mou-

1. Nord-est de la Maison Bleue, est du canal.

lin : son jardin, crevé de trous énormes, pleins d'une eau verdâtre où s'agite un monde mystérieux. Les arbres à fruits ont été soigneusement visités : le soldat français ne perd nulle part ses droits. Dévastation. Le ruisseau coule sur un fond parsemé de menus objets de guerre et de ruine. La plaine s'étend au delà, sinistre.

Lundi 13 septembre. — J'écris à Louis Mairet une lettre testamentaire. Le soir (j'écris ceci le 19, dans les abris d'Hermonville ; le soleil luit gaîment, mais on vient de distribuer au bataillon les poignards-coutelas, les pistolets automatiques, et je me sens intimement triste), branle-bas, et en grande hâte. Tenue de combat. On va travailler à la parallèle. Toute la compagnie sur pied. Je suis sous les ordres du lieutenant de F... Le commandant, le colonel et le général sont là. On défile, le sac de terre sur le dos, dans un silence qui prend à la gorge. Nous voici en plein terrain, dans du trèfle, sous les fusées et les mitrailleuses. Après bien du mal, les hommes sont placés. Fébrilement, ils creusent leurs trous. Au matin, ce malheureux D... se tue stupidement avec des grenades. On erre lamentablement dans les boyaux. Chacun se couche où il trouve.

Mardi 14 septembre. — Après-midi, canonnade. Départ à 6 heures. Je découvre un mort. L'encombrement effarant des boyaux, leur insuffisance, font du secteur un vrai petit Beauséjour. On se met au travail un peu plus à gauche qu'hier. Les balles, cette fois, rasant la terre. Les mitrailleuses fauchent

le terrain. Il y en a au moins cinq devant nous. La tranchée est mal faite : il faudra recommencer. Deux morts à la 4^e compagnie : le canon-revolver les a décapités. On rentre à 4 heures. Bombardement d'une des tranchées avancées. Sombres fossoyeurs de la nuit, nous creusons nos propres tombes. Dans l'après-midi, le général d'Armée passe. Nul n'en a cure. Quel état d'épuisement ! Sans sacs, sans conserves, sans couvertures. Inventaire de ma musette : assiette, quart, ceinture de flanelle, un morceau de pain. Le petit D..., en se réveillant, les yeux hagards, dit, avec un accent de tristesse infinie : « Complètement esquinté. » L... dit : « Qu'on nous tue, mais qu'on nous laisse dormir. » Tout le monde crie : « Plutôt mourir tout de suite. » Signes de déséquilibre. Voilà bien ce dégoût de la vie auquel il fallait nous amener. Nous sommes mûrs pour l'attaque.

Nuit du mercredi 15 au jeudi 16 septembre.
— J'installe la demi-section dans la parallèle, à gauche de son intersection avec le boyau Sauret, l'autre demi-section à droite. Nous sommes bien tranquilles pendant trois heures. Vers 11 heures arrive la catastrophe. Trois rafales de 105. Je suis tout roussi : je ne vois que flammes. C'est l'enfer. Les gros noirs. La mort passe. A 1.500 mètres à la ronde, tout le monde a courbé l'échine. La mort a passé. Je me relève, tremblant comme Virgile aux portes de l'inférieur séjour. Elles ont éclaté près de nous, bien près, ô ma mère, à mes côtés. M... m'envoie prévenir le capitaine qui, lui, tout désorienté, m'envoie chercher les brancardiers. Quand

je reviens, il y a deux morts et quatre blessés. Il faut débarrasser le boyau de tout ce qui l'encombre, et emporter les morts : rude besogne. Au petit jour, en arrivant à la ferme, je tombe épuisé, ébranlé dans tous mes nerfs, hébété. La fade odeur de la mort me poursuit. Un des morts est là, les jambes liées, à côté de nous.

Jeudi 16 septembre. — Je dors sur la dure, et je n'ai pas de goût à me réveiller. La nuit descend rapidement sur la ferme de la Neuville. Nous sommes relevés, et, avant de partir, nous voulons enterrer nos morts. Une demi-section rend les honneurs. Un « garde à vous ! » chuchoté, que suit un vague frémissement de pieds. « Présentez armes ! » à mi-voix. Et sans bruit, comme sans vie feraient des spectres, dans la pénombre qui les enveloppe, les hommes présentent, aux camarades qui s'en vont, sous une toile de tente, à leur dernière demeure, à la Maison Bleue, l'hommage de la compagnie. Le cercle s'est formé autour de cette muette cérémonie. Chacun se sent ému par sa simplicité, et envahi par le monde confus d'idées qu'évoque en lui un silence auquel il n'est guère accoutumé. L... lui-même pleure « cet homme avec qui, dit-il, j'ai si longtemps vécu. » « Jamais, ajoute-t-il, je n'ai eu tant envie de mourir. » Le ciel est sombre et chargé de nuages, la chaleur étouffante. Nous voici partis, muets fantômes, errants comme des âmes en peine, chargés lourdement d'une besace de misères, de fatigues, de privations, accablés de tristesse, heureux seulement de partir, partir bien loin, de quitter ce séjour de deuil.

Dans le boyau 7 on meurt de chaleur, on sue de faiblesse. Nous devons cantonner à Toussicourt ¹. Arrivés à 1.500 mètres de Villers, halte ! On ne cantonne pas à Toussicourt, qui a reçu vingt marmites. Décidément on nous persécute. Nous voici partis pour les abris ouest d'Hermonville. On se perd dans les bois et les ténèbres. On arrive à minuit. Encore une soirée qui restera dans toutes les mémoires. A des gens trempés de sueur, comme couchettes : les branches et les souches. Mauvaise nuit, après tant d'autres...

Mardi 21. — L'attaque est proche, on ne le cache plus ; et les notes officielles des grands chefs parlent d'offensive générale. Le carnage se fera en grand. Et pourtant ! Si on était victorieux ! Quelle vision ! Cette pensée, les mots pleins de promesses du haut commandement, suffisent à ranimer le Poilu, si froid il y a une heure, et qui se disait fatigué, parce qu'il l'était, vraiment. Quel abîme de vaillance et de résignation !

Mercredi 22. — Réveil à 3 heures. Nous voici dans la parallèle, entre Foch et Sauret. L'air nous gèle ; le ciel, qui s'éclaircit, offre une variété de tons inimitable. Puis tout s'efface, et devient bleu uniformément : c'est le grand jour. A 7 heures du soir, nous venons travailler au creusement de boyaux de peloton, et de gourbis de demi-section. La nuit est relativement calme. Pourtant nombre d'aéros sillonnent la nue : présage d'un prochain repérage

1. Au sud de Villers-Franqueux.

d'artillerie. Vers minuit, du côté de Soissons, le ciel paraît tout moucheté de feux. Ce n'est ni le scintillement des étoiles, ni la lueur phosphorescente des fusées. On dirait des obus. Un doux ronflement se fait entendre ; puis une forme allongée, couleur d'opale : un dirigeable. Un zeppelin ? Non ; un français ; car ce sont les batteries boches qui tirent. Il passe au-dessus de nous, s'incline vers Brimont, puis disparaît. Décidément, cela devient sérieux ¹.

A SES PARENTS

Mercredi, 22 septembre 1915.

« *** m'envoie une carte qu'il aurait pu ne pas signer : je l'aurais reconnu. Pourquoi se plaindre, puisqu' « il le faut » ? Or il le faut, je le reconnais de toute mon intelligence, et le vois de toute ma lucidité, et je l'affirme de toute ma conscience, en ce jour même qui est peut-être pour moi la veille d'un grand jour. Malheur à ceux qui, malgré tout, se refusent à toucher du doigt la nécessité de crever le Boche, plaie béante à notre côté ! Malheur à ceux qui ont préféré leur vie à celle de la Nation, et qui ont professé et pratiqué, loin du front, un répugnant égoïsme ! Malheur aux embusqués ! Ils doivent avoir l'haleine fétide, car ils boivent tous les jours une coupe du sang de leurs frères. Pour

1. C'est le 22 que commence la préparation d'artillerie qui, pendant trois jours, précède l'attaque de Champagne.

ceux qui ont fait leur *devoir*, uniment et simplement — eux seuls le savent — ils ont bien mérité des combattants et d'eux-mêmes. Suis-je naïf ? Peut-être. Je crois aux satisfactions morales. Eh ! bien, ceux-là les connaîtront. Ils auront le Paradis dans leur for intérieur. Soyons fort au-dedans de nous-même, et, protégé par la divine bienveillance de ceux qui nous aiment, de vous qui ne pensez qu'à moi comme je ne pense qu'à vous, envisageons l'avenir d'un cœur assuré...

« Votre fils combattant,

« L. MAIRET. »

Jeudi 23. — Longue journée triste. Vie qui équivaut à une demi-mort. Dormir et manger, et c'est tout. L... dit : « On saura mourir, mais on ne saura pas vaincre. » Le lieutenant de F... est blessé. La nuit est moins calme. Rafales de 105, — les maudits — de canons-revolvers et de 77.

Vendredi 24. — A midi, le bombardement commence. On ne s'entend plus. M... est tué d'une bombe.

Samedi 25. — Ce matin, en se rendant à la visite, dans la ferme de la Neuville, trois tués, quatre blessés. Voilà la compagnie bien éprouvée. Je suis, pour le reste de la journée, observateur. Au soir, nous sommes relevés. La pluie tombe à flots.

Dimanche 26. — Dès le matin, rassemblement du bataillon. Le commandant lit l'ordre du jour de

Joffre. Puis ce sont les grands préparatifs : sacs d'un côté, ballots de l'autre. On liquide et on s'en va. Spectacle inoubliable. L'ordre du jour de Joffre a fait beaucoup de bien. On sent qu'il faut en finir. Des bruits courent : Lens est repris, et on a gagné quatre kilomètres en Champagne. Distribution sur distribution. Pour finir, les couteaux. Revue interminable du capitaine.

A SES PARENTS

Dimanche 26 septembre 1915.

« Bien chers Parents,

« Je n'ai rien à ajouter à ma dernière lettre en ce qui concerne les opérations. A ce sujet, d'ailleurs, l'ordre du jour du général Joffre, en date du 23, vous en apprendra plus que je ne pourrais vous en dire. Le moment décisif est venu.

« Mes affaires — ce que je n'ai pas voulu jeter — sont déposées chez M^{me} R... Je les reprendrai si nous revenons à H... Dans le cas contraire, ou bien elle me les expédiera, ou bien elles vous seront envoyées en port dû. Des ordres lui seront donnés en temps utile.

« Je garde sur moi :

« 1° Ma bourse, contenant 70 francs. En cas de malheur, cette somme reviendra à ma demi-section ou à ce qui en restera. J'espère que vous ne m'en voudrez pas de cette décision.

« 2° Mon portefeuille.

« 3^e Mon carnet de route.

« Ces deux objets, dont j'ai indiqué la place à des amis sûrs, vous seraient renvoyés si c'était nécessaire.

« Et maintenant, qu'il me soit permis de vous dire toute ma confiance et mon espoir. Nous avançons devant Lens et à Beauséjour. Le généralissime affirme que nous sommes prêts, et que l'ennemi a beaucoup perdu de ses forces. Sera-ce une nouvelle Marne, un an après la première ? J'en ai la conviction.

« L'aumônier a dit la messe, ce matin, dans les bois. A moi maintenant de dire la mienne. Je vous adjure de ne pas avoir trop d'inquiétudes, car votre divin amour me protège. Quand j'appartenais au 39^e, et que nous étions à Rosnay — il y a sept mois de cela — j'allais quelquefois le soir, chez une femme du village, avec quelques collègues. Cette femme dont le mari était au front, et qui restait avec trois enfants dans sa misérable chaumière, trahissait par sa physionomie intelligente, ses manières gracieuses, une femme d'un autre monde et d'un autre milieu. Et de fait, je crois qu'elle était née dans une ville, et que son mariage avec un paysan était une mésalliance. Sa conversation alerte et adroite m'étonnait dans ce simple décor. Elle avait deviné tout de suite que je n'étais pas un sergent ordinaire. Un soir, elle m'avait dit : « Vous êtes bien jeune pour être sergent ! Au moins vous sortez d'une grande école ? N'est-ce pas que vous étudiez ? » Et, un autre soir, elle me déclara, avec non moins d'assurance : « Je vois cela à votre main : vous ne mourrez pas très vieux, mais vous

ne serez pas tué à la guerre. » Cette prédiction, qui s'est vérifiée jusqu'ici, je suis tout prêt à croire qu'elle ne mentira pas non plus cette fois. Il y a des moments où on se sent un peu superstitieux. Et vous l'êtes assurément aussi un peu, n'est-ce pas ? mes chers parents. Je vous conjure de ne pas vous martyriser l'esprit, si vous restez quelque peu sans nouvelles de moi. Vous comprenez combien il me sera difficile de vous tenir au courant. Jusqu'au dernier souffle, je pense à vous, et je suis auprès de vous. Ne me voyez-vous pas à votre petite table, entre vous deux ?

« Allons, courage et confiance ! Je vous embrasse ardemment.

« Votre bien-aimé fils,

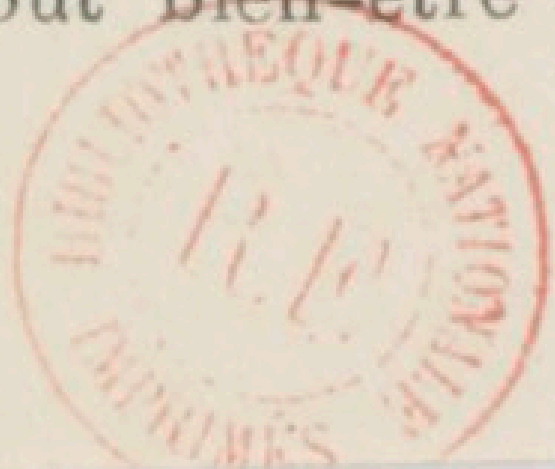
« L. MAIRET. »

Lundi 27. — Nous couchons avec nos capotes. A 2 heures, je suis réveillé par la pluie qui crépite sur les planches du gourbi. Boue dessous, pluie au-dessus. Vie effroyablement bestiale. On mange dehors, debout, sous la pluie. Les cochons sont mieux ! Le contre-ordre de cette nuit est confirmé. On ne part pas cette nuit, ni aujourd'hui. Motif ? Ou le temps, ou l'avance en Champagne. Le succès d'hier à Beauséjour et Maison-de-Champagne est confirmé. Sur un front de vingt kilomètres, on a avancé de quatre et fait 2.000 prisonniers. Le capitaine en fait faire lecture au rapport, dans un silence plein d'approbations et d'espérances de revanche.

Mardi 28. — La nuit a été bonne, et le ciel nous a épargnés. Dans la matinée, le commandant nous

a fait faire un exercice de vagues d'assaut. L'après-midi, une revue en tenue de départ — la deuxième du nom. Enfin le moment tant attendu est venu. Les journaux arrivent. Les nouvelles sont bonnes, mais ne valent pas celles d'hier : nous sommes arrêtés devant la seconde ligne allemande ; il faut un nouveau bombardement.

Mercredi 29. — A 11 heures, le ciel ouvre ses écluses, et en voilà jusqu'à demain à 6 heures. Rien n'y fait : l'eau passe. J'en ai dessus et dessous. Je me suis fait des bottes de deux sacs à terre, et une couverture de deux autres. A 9 heures, revue en tenue de départ — troisième du nom — par le commandant. Ces fumiers de Boches ont le temps qu'il leur faut. Le Bon Vieux Dieu serait-il réellement avec eux ? Les nouvelles sont insignifiantes, et personne aujourd'hui ne s'enquiert des journaux. Il paraît que nous avons cependant fait 800 prisonniers nouveaux à Massiges. Le fait est que nous nous trouvons arrêtés devant la seconde ligne allemande, ce qui ne doit pas nous décourager. L'étape était prévue. Depuis vingt-quatre heures, et surtout depuis l'averse de cette nuit, le froid a fait son apparition. Les mains dans les poches, le nez enluminé, nous errons dans la boue glaciale, comme des animaux des pays chauds transportés soudain au Groënland. Un drôle me dit dans son patois picard : « On a des gueules comme si on avait pas quié d'pus six mos. » Et à vrai dire, notre situation est vraiment étrange. Comme l'oiseau sur la branche, prêts à partir à l'assaut, et sans ordre de départ, dépourvus de tout bien-être et de tous les



bibelots qui le créent, sans sacs, sans linge, sans couverture, pas au repos cependant et pas au combat non plus, l'arme au pied, nous prolongeons notre veillée des armes.

Samedi 2 octobre. — Décidément, on n'attaque pas ici. Les crapouillots ont été démontés cette nuit. Tout le XX^e Corps va en Champagne. Froid. Tristes prémices de l'hiver. La clarté de la lune vous tire des larmes.

Lundi 4 octobre. — Ainsi la chose est maintenant assurée : on n'attaque pas. Et pourtant je me sens très triste. Triste parce que je crois le coup à recommencer ; parce que, pour une fois, Joffre nous manque de parole ; parce qu'à nouveau le problème des destinées de la France se pose devant nos yeux pleins d'angoisse. Triste, aussi, parce que je pense aux camarades morts en creusant des parallèles qu'il va falloir reboucher. Triste, parce que j'aperçois, dans une monotone perspective, une longue suite de jours, et surtout de nuits, à passer dans la veille et dans la souffrance. En sortirons-nous ? Sommes-nous tous condamnés à mort ? Reverrai-je jamais mes parents, mon foyer, ma table, mes bibelots, époussetés par la main pieuse de ma mère, qui m'attend ? Le jour est gris, et un vent froid chasse des flocons de neige. Reprendrai-je jamais ma serviette d'étudiant et mes vieilles habitudes auprès de ma lampe studieuse ? Retournerai-je un jour à Paris « la grand'ville » ? Poserai-je encore mes pas sur l'asphalte des boulevards, sur les pavés des ruelles ? Poserai-je encore mes yeux sur

les belles choses du monde extérieur ? Ou bien dois-je abandonner tout espoir de jouir du Beau et du Bon ? Userai-je mes yeux à regarder les redoutables réseaux ennemis, mes oreilles à épier le froissement des herbes dans la plaine couverte d'embûches, ma jeunesse et mes forces à veiller, comme un chien, dix ans peut-être, ainsi que le gardien sur le palais d'Agamemnon, par le froid et la pluie, du coucher au lever du soleil ?

Mardi 5 octobre. — Derrière la ferme de la Neuville, à côté du poste du commandant, on aménage un petit cimetière. Quelques morts récents y reposent déjà. L'endroit est malheureusement mal choisi, parce que les 77 y tombent dru comme grêle. Et justement, autour de la dernière tombe, deux trous de terre fraîchement remuée attristent la vue : deux obus sont tombés là, encadrant exactement le petit ados planté d'une croix sous lequel dort un camarade, un sergent du 127^e. Un mètre de plus et un mètre de moins, et le cadavre était déterré deux fois. En voilà encore un pour qui les paroles du prêtre ne sont pas près de se réaliser : *Da ei, Domine, requiem æternam*. Donnez-lui, Seigneur, le repos éternel.

Mercredi 6 octobre. — Vers 4 heures de l'après-midi, commence un bombardement des cotes 91 et 100¹. Les Boches répondent, puis une action d'infanterie a lieu du côté de Sapigneul. On fait alerte. Est-ce que l'artillerie tire pour retenir l'artillerie

1. La cote 91, en face et à l'est de Sapigneul ; la cote 100 en face et à l'est de la Neuville.

boche? On le dit. A 8 heures, nouvelle canonnade, nouvelle fusillade, nouvelle alerte. Le bombardement, du côté de Beauséjour, continue à se faire entendre. Voilà six jours et six nuits que cela dure. Peut-on, humainement, résister? Un bombardement lointain produit un singulier effet. On dirait, au roulement sourd qui se fait entendre, le choc de masses énormes de bois ou de fer; on croirait parfois, quand la nuit a jeté son voile obscur sur les choses, que la mer est là, à quelques kilomètres, qui gronde, et qui lance ses vagues incessantes à l'assaut des rochers. On a l'impression, sous le coup de ce ronflement gigantesque, de la puissance énorme, indéfinie. On a le sentiment du chaos.

Jeudi 7 octobre. — A 10 heures, message téléphonique : « Tahure est pris, avec 1.000 prisonniers. » Voilà le bombardement et son résultat : la montagne qui enfante une souris. Est-ce que l'offensive va reprendre ? Au fait, je n'avais pas ici l'impression du définitif. On met peu d'empressement à creuser les sapes, encore moins à renforcer le réseau de fils de fer.

Nous sommes relevés ce soir, et d'une façon bien fantaisiste. On se bouscule, on parle, on grogne, on crie ; et résultat : les Boches nous expédient un obus de canon-revolver et deux 77. Il y a deux blessés à la 9^e. Bref, nous filons. Très vite nous arrivons ; à 8 heures nous sommes à Hermonville.

Vendredi 8 octobre. — Toute la journée se passe en nettoyage. Il y a si longtemps que je n'ai joué

d'un pareil bien-être ! Un mois que je ne me suis débarbouillé convenablement ! Un mois que je ne me suis déshabillé, déchaussé ! Pour enlever ses chaussettes, il faut les arracher ! Et maintenant le bien-être me procure, certes, du plaisir ; mais, par sa soudaineté et sa brièveté, il ne me profite pas.

Jeudi 14 octobre ¹. — Je m'en vais conduire les malades à la visite. Il fait frais et humide. La promenade est délicieuse. On sort du boyau central. On débouche en plein bois. Deux gros poteaux, à droite et à gauche du chemin, encore peints en blanc : tout ce qui reste d'une antique splendeur de parc. De tous côtés maintenant, comme une vaste floraison de métal dans les herbes et dans les jeunes pousses, courent traîtreusement les réseaux de fils de fer. Le terrain est marécageux. On a dû faire une passerelle pour arriver au canal. Les claies crissent sous les pieds, les rondins roulent ; tout se meut avec élasticité. Sous la voûte de feuilles qui surplombe la passerelle du Marais, c'est un défilé ininterrompu : corvées de rondins, de piquets, de madriers, de claies, de gabions ; hommes rougeauds, suants et soufflants, qui viennent de l'écluse d'Alger, malades au teint bilieux qui vont au pont du Godat ; hommes au repos ou en deuxième ligne, qui lavent dans le canal les glorieux débris d'une chemise, ou qui poursuivent obstinément le poisson dans la rivière de Loivre. Voici le canal : c'est un saisissement. Trois chalands sont là, échoués, dans l'eau moirée. Les arbres, aux feuilles

1. De retour aux tranchées depuis le 11.

jaunies, prolongent leur perspective jusqu'à l'horizon. Et les feuilles d'or, sans cesse, tombent à la surface de l'eau qui reflète un paysage attristé. Cette dentelle, couleur d'opale, voltigeant mollement dans l'air, est le dernier éclat d'une vie qui s'en va. Jamais automne ne m'aura semblé plus douloureusement mélancolique.

Dimanche 17 octobre. — Il n'y a plus de parallèle. La transformation en tranchée de tir est à peu près terminée. Le creusement de notre sape se poursuit : ce sera une belle salle de cinq mètres de long. Celle du chef de section est confortable, et celles des escouades prennent forme. Nous avons fièrement travaillé : les créneaux, les banquettes, les fils de fer, nous permettent d'attendre l'ennemi. On dit que la V^e armée restera, cet hiver, sur une complète défensive. On organisera quatre lignes successives de défense. La première, dans la parallèle, ne comportera que quelques guetteurs. La seconde, dans la vieille tranchée de tir, quelques guetteurs en liaison avec les premiers, des sections de repos avec leurs cadres. La troisième, au canal. La quatrième, à la route 44, avec des compagnies de réserve. Le tout protégé par de multiples réseaux de fils de fer. Les mitrailleuses ne seront plus en première ligne. Elles occuperont les crêtes, et constitueront l'âme de la défense.

*Jeudi 21 octobre*¹. — « La tristesse me pinct. » J'aurais du plaisir à lire les *Tristes* d'Ovide. Encore, à ma vie dépareillée, je préfère son exil dans une

1. Après la relève (17 octobre) : à Hermonville.

nature dont l'inhospitalité même a des charmes. Ovide ne goûte pas le pittoresque ; moi, je l'aime, et je ne suis pas un homme de cour. A quoi se rattacher en ce moment ? Le présent est triste et banal. L'exercice, des théories stupides, point de livres, point de distractions pour l'esprit. L'avenir est triste et misérable : l'hiver, et de longs mois d'ennui. Si on pouvait s'endormir maintenant, pour se réveiller au printemps !

Dimanche 24 octobre. — On se prépare pour l'hiver. Suivant des instructions très précises, on n'occupera plus qu'une partie des tranchées. Toute la partie inoccupée sera rendue inutilisable pour l'ennemi, dans le cas où une attaque heureuse l'amènerait jusqu'à nos premières lignes. Voici comment. Le boyau qui forme la tranchée, les boyaux qui en dérivent pour aller vers l'arrière ou vers les abris, et enfin les abris eux-mêmes, sont bouchés avec du fil de fer. On dispose face à face, environ tous les mètres, des piquets métalliques, et on les joint avec du fil de fer barbelé, en commençant par le haut. On a ainsi une plate-forme, impénétrable à un ennemi venant du parapet, mais sous laquelle on peut se glisser. Pour fermer ce couloir, on se sert de réseaux Brun mêlés de ronces. Voilà donc la parallèle abandonnée, mais rendue théoriquement inutilisable à l'ennemi. Chaque jour, nous nous clôturons ; l'espace va se resserrant ; nous sommes les emmurés vivants. Ceci nous conduira à nous restreindre dans un mince terrain de cent vingt pas de long environ, et qui reçoit le nom de poste n° 5, mais qui bientôt méritera celui de

fortin. Ce poste, à effectif prévu d'une demi-section, disposera de créneaux en hémicycle, entourés de réseaux concentriques très denses. Ces réseaux, raccordés avec ceux de la parallèle, donneront à ces postes l'aspect, et peut-être la résistance, d'un bastion inexpugnable. Les demi-sections qui les occuperont sont sacrifiées. Il est à noter que ces bastions ne seront pas en liaison directe les uns avec les autres. Ils doivent se suffire, et offrir un front inabordable à l'ennemi. Aussi travaille-t-on toutes les nuits à doubler et tripler les réseaux. Ces dispositions sont destinées à diminuer les effectifs de première ligne et, par suite, à atténuer, pour le poilu, les fatigues de l'hiver. Au lieu d'un cordon dilué de sentinelles, on n'aura que des petits postes, centres de résistance, encerclés de fils de fer et pourvus d'abris profonds. Ces bastions, qui paraissent devoir être distants de quatre à cinq cents mètres, seront comme autant d'araignées guettant l'ennemi au milieu de leur toile.

Lundi 25 octobre. — Cédant enfin aux objurgations paternelles, je m'en vais en cachette trouver le colonel à l'écluse d'Alger. Je l'aborde avec la question prévue. Immédiatement je suis cloué. Précisément, on forme un peloton en ce moment ; et il me montre un papier comme quoi il m'y envoie ¹.

Mercredi 27. — Ce soir, en allant aux lettres, j'hésite encore lâchement devant le gourbi du colonel. Il sort, je fuis, et, pour me donner une con-

1. Il s'agit d'être promu à un grade supérieur, sous-officier ou officier.

tenance, je me mets à genoux et fais semblant de reficeler mes lettres. Il me regarde alors avec un imperceptible sourire. Sa physionomie veut dire : « Je vois clair dans votre jeu. Ne soyez donc pas si timide. » Me voilà parti, raide comme un piquet, honteux comme un renard pris au piège. A peine arrivé dans mon pauvre gourbi, le remords commence à me saisir. Cette pensée empoisonne mon existence. Je ne sais plus ce que c'est que la paix du cœur. Lâche envers moi-même, ma lâcheté est l'unique cause de mon propre malheur. Ce supplice, jusqu'alors inconnu, ne pourra durer longtemps. Je suis malade moralement et physiquement. La contrariété ressort en grippe et en névralgies. Je ne puis être guéri que par une grande joie.

Vendredi 29. — Eh ! bien, voilà. Hier, après avoir fait monter mon sac, R... apparaît à la porte de mon gourbi : « Sergent, au commandant B..., du 2^e bataillon, immédiatement. Il vous demande par téléphone. » En route, D... me donne une lettre, et cette lettre me fait sourire : « Le 127^e a un 2^e bataillon, et ce 2^e bataillon a un commandant... » Me voilà parti allégrement. Je trouve en ce commandant un homme de cœur disposé à m'être utile. Quand je rentre pour la relève, ma visite est déjà la fable de la compagnie. Pour tout le monde, je me fais pistonner : la chose est avérée.

Ce soir-là, à la popote, on parle Beauséjour¹. L'un parle des pionniers qui ne voulaient plus aller creuser des tranchées nouvelles : pourquoi ? « Parce qu'on tape dans les morts. »

1. Souvenirs de février 1915.

VIII

A l'ambulance. — La Toussaint. — Silhouettes de faux malades. — Retour au 127^e. — Conversation avec le capitaine. — Accidents de la vie militaire. — La bouteille... à l'ennemi. — Les camarades disparus. — La nouvelle année 1916. — Regards sur l'année écoulée. — Départ pour Saint-Cyr. — Paris : les parents !

A SES PARENTS

Toussaint, 1915¹.

« Mon Père bien-aimé,

« La pluie crépite sur les carreaux de ma fenêtre, car j'ai une jolie petite chambre. Le ciel noir verse sur la terre un jour parcimonieux, un jour de Toussaint. Accoudé à ma table, je songe à toi, mon bon Père, et à toi seul : j'ai écarté de mon esprit toute autre préoccupation pour revoir tes traits et revivre ta tranquille et peut-être un peu monotone existence.

« Dans trois jours c'est à la fois la Saint-Charles et ton cinquantième anniversaire. Ce nombre sur-

1. Ce jour-là, Louis Mairet est évacué, malade, vers Fismes. Il restera un mois dans l'ambulance de Chézelles (sans doute ainsi appelée du nom des propriétaires du château transformé en hôpital).

tout m'émeut. Ces chiffres ronds sont comme des pierres milliaires. Ce sont les grandes étapes de la vie. Ils font songer à la dizaine qui s'en va et à celle qui s'ouvre : troublantes pensées. Pour moi, mon bien-aimé Père, je compte fermement et avec l'aide du Destin qu'il me sera permis plusieurs fois encore de te souhaiter cet anniversaire décennal. Je ne m'imagine pas que cela puisse cesser un jour. Et à mon secours j'invoque les multiples souvenirs de notre vie, passée en commun, autour du foyer. Je crois que nous avons donné un bel exemple de vie sociale correctement comprise et honnêtement menée. Je dis « nous », bien que ce soit « vous », parce que je m'associe pleinement à toute votre vie de labeur, d'économie, de vertu et de droiture : il m'a été ainsi prouvé que le cœur a des satisfactions qui valent bien celles de l'intérêt.

« En ce moment où je me trouve indisposé, je me plais à me remémorer ma maladie de petit garçon. Et parmi beaucoup de souvenirs, il en est un plus vivace : c'est celui du chemin de fer mécanique. J'en avais souhaité un sans doute, et par caprice. Je crois bien, mon cher Papa, que tu m'avais apporté un autre jouet et qui coûtait moins cher. Mais la malice des enfants, et des enfants malades, ne se laisse pas aisément mettre en défaut : il avait fallu acheter le chemin de fer ; il y avait une clef et il tournait longtemps, longtemps. Depuis, que de chemins de fer et que de tendresse pour faire de moi un homme !

« Vous dirai-je, comme je vous disais, étant petit : « Je vous le rendrai ! » Non, ce serait mentir. Mais au moins sachez que j'ai compris la grandeur de

votre tâche, que je n'ignore pas le peu que je serais sans vous, que je sais enfin, ô mes vieux parents, que je vous dois tout. Si Dieu me prête vie, je veux faire comme vous, me donner dans la grande cité sociale un remplaçant, un continuateur, un survivant. N'est-ce pas encore la meilleure manière de vous rendre ce que vous avez fait pour moi?

« Voilà, papa, les réflexions que m'a suggérées ton anniversaire. Je pense à toi, plein de respect, je te remercie pour les admirables lettres que tu m'as dernièrement écrites et qui étaient si débordantes d'amour.

« Je t'embrasse sur tes cheveux gris.

« Ton fils aimant,

« L. MAIRET. »

JOURNAL FICTIF

1^{er} novembre ¹. — La Toussaint. Mais on ne laisse guère aux poilus le temps de penser aux morts. J'entends, dans les prés, retentir des : « Garde à vous! — Baïonnette au canon! — En tirailleurs! » qui en témoignent. L'exercice, le jour de la Toussaint! Quelle pitié! Et pourtant, je me méfie de mes jugements d'intellectuel. Je prends souvent soin de les contrôler. Eh! bien, cette fois encore, au point de vue militaire, j'ai tort. Qu'est-

1. A l'ambulance de Chézelles. Louis Mairet y passe un mois. Il l'emploie en lectures; et il s'exerce à des « feuilletons dramatiques », des analyses de lettré et de moraliste. Rien n'y marque l'influence ou n'y transmet les échos de la guerre.

ce que l'armée? La cité de l'action. Que faut-il obtenir d'elle en ce moment? Qu'elle demeure en haleine, insensible aux deuils passés, prête aux chocs futurs, résignée à une longue attente, à d'interminables misères. L'armée n'a pas de cœur, elle ne fait pas de sentiment. Alors pourquoi, je vous prie, penserait-elle à ses morts? Nous, nous faisons l'exercice; ceux qui nous ont relevés montent la garde dans les tranchées; certains de nos camarades, à la minute où je parle, se battent peut-être, sans penser le moins du monde à la Toussaint. C'est un jour comme un autre : on y naît, on y meurt; pourquoi n'y tuerait-on pas, pourquoi n'y ferait-on pas l'école de section? J'ai tort. Je le savais bien.

Vendredi 12 novembre. — Toute la nuit n'a été qu'un orage. Le vent secouait les volets, la pluie tambourinait sur les vitres. Je pensais, avant de m'endormir, bien chaud dans mes couvertures, à la tranchée et à ses veilleurs, hommes de pierre, au sifflement des herbes, aux cliquetis des fils de fer, et à toute cette vie de cow-boy par force que nous menons depuis un an. Et par une association fréquente, je pensais aussi à mes joies passées; ce vent me conduisait d'un trait au bord de la mer. Je revivais cette nuit de tempête du 13 au 14 août 1912, qui jeta tant de navires sur la côte bretonne, et qui enfonça notre fenêtre à l'Arcouest. Quand ce beau temps reviendra-t-il?

Mercredi 24. — Après bien des ordres et des contre-ordres, D... et G... sont enfin partis. A

peine ont-ils tourné le dos, A... nous dit : « Les pauvres garçons ! Ils croient, comme ils disent, avoir roulé le major. Mais le major n'a pas été roulé du tout. Il a fourni une fiche : « Ictères provoqués par l'acide picrique. » Ils comptent, en rentrant au corps, sur une permission ; gare plutôt à la punition ! » Voilà donc le triste mystère expliqué ! A 10 heures, R... vient m'offrir une permission, une vraie, pour samedi. Je ne lui cache pas mon intention de retourner au corps. Cette étrange décision me fait passer pour un imbécile.

A SES PARENTS ¹

Jeudi, 2 décembre 1915.

« ... J'ai trouvé mes camarades en assez piteux état. La vie manque de joie, je ne dis pas de gaieté, mais de joie profonde et intime. Sur tous les visages, une résignation morne. A ce point de vue, la glaciale réception qui m'a été faite — bien que je sois très aimé — est caractéristique. Je vous la raconterai. Jamais je n'ai mieux senti la grandeur des sacrifices accomplis par les poilus. A moi, homme de l'arrière pendant un mois, à moi qui me suis dorloté pendant trente jours seulement, ces héroïques souffre-douleurs ont fait, par leur spectacle, un peu honte dans mon for intérieur. De quels yeux ils me regardaient, frais, re-

1. De retour au régiment, à Hermonville, 1^{er} décembre au soir.

posé, gaillard ! Ce n'était qu'envie chez eux, et, chez moi, que pitié. Ils disaient : « Quelle mine il a ! Ces couleurs, ces joues, ce teint rosé ! » Mais sans jalousie : car le poilu est tout amour.

« ... Ce soir, j'ai toqué à la porte du capitaine. « Je viens, lui dis-je, me mettre à sa disposition, « et le remercier de sa réponse à ma lettre. — « Justement, me dit-il, vous êtes arrivé à temps. « Le colonel m'a fait part de votre demande. On « institue à Saint-Cyr un cours d'aspirants, et vous « êtes candidat. » D'où je conclus qu'il a fourni sur mon compte des renseignements favorables. Il me regarde, d'ailleurs, avec un air que je ne connais pas à cet homme rigide et froid. Il ne sourit pas, il rit, montrant toutes ses dents, en me disant ce qui suit : « Votre père vous a probablement fait savoir mes griefs ? » Signe affirmatif. « Vous savez, je suis un très vieux militaire. » J'explique alors mon état d'esprit. « Moi, je suis « un jeune militaire ; et cet esprit que vous avez, « on ne l'acquiert qu'à la longue. Les fautes que « j'ai commises, il ne faut pas s'y attarder. Ma « bonne volonté est entière. — Oui, oui ; d'ailleurs, « les derniers temps, ça allait beaucoup mieux. De « la bonne volonté dans tout ce que vous faites, et « vous arriverez à ce que vous désirez (ici, large « sourire.) De la volonté, de la volonté, toujours. « Enfin, vous êtes maintenant en bonne voie. Ne « vous perdez pas (encore un vaste sourire). » Là-dessus, il me congédie. Impression plutôt favorable. Qu'est-ce que cette histoire de Saint-Cyr ? Trop beau, inespéré ! N'y songeons pas. Tout cela, non pour le mieux, mais pour le moins mal.

Samedi 4 décembre. — A 5 heures, nous partons relever. A 7 heures, par une pluie battante, enduits de boue jusqu'aux genoux, nous arrivons à Sébastopol. Ce bastion, enclavé entre canal et rivière, s'affaisse sur lui-même. La terre, ravinée par les eaux et bouleversée par les crapouillots, croule et s'effondre. On a l'illusion que la terre vous abrite ; mais au premier choc, elle nous ensevelira. Notre vie de taupes recommence, à part cela, identique : si ce n'est que pour la circonstance, et vu l'inondation, nous adaptons à nos pattes quelques nageoires de fortune. Et, comme des tanches, nous errons lamentablement dans notre lit de vase. Puisse-t-il ne pas se transformer en cercueil ! Pour obvier à l'écroulement, et à l'envahissement de la boue, on a formé des équipes, chargées de cimenter les parapets. Malheureusement, c'est là un travail dont l'idée vient trop tard. Et, en plein mois de décembre, il n'y a pas encore mille mètres de tranchées cimentées.

Dimanche 5 décembre. — Le secteur une fois reconnu, je m'en vais à la visite. Puis, le soir en patrouille. Sinistre, ce pré entre canal et marécage, bardé de fils de fer, avec ses boyaux, son poste E comblé, ses saules grimaçants, et ses deux postes d'écoute (P. E.), français et boche, le long de la berge du canal, qui se regardent à soixante-dix mètres de distance. Pendant ce temps, l'équipe de travailleurs s'occupe à établir un réseau de fils de fer barrant le canal. La difficulté, c'est d'entrer en liaison avec le 35^e territorial ; car on ne dispose ni de canot ni de radeau. Hier, à quatre re-

prises, on a lancé un fil de lisse, sans réussir à atteindre la berge opposée. Après le deuxième essai, L... demanda au territorial : « Tu l'as ? » L'on entendit une voix qui répondait avec sang-froid : « Oui, je p... » ; et tout aussitôt, un bruit de glouglou dans l'eau noire. Les Boches ont dû nous entendre rire.

Mardi 7 décembre. — Cet après-midi, M..., qui rafraîchit sa tranchée, avec des sacs neufs, et qui est visiblement content de son travail, me dit, avec un de ses sourires à lèvres pincées, que je lui connais bien : « Voyez-vous, voilà ce que vous ferez, quand vous serez officier. »

Jeudi 9 décembre. — Quelqu'un dit : « J'ai été à la soupe, ce soir : j'ai assez mangé. » Un autre : « A Meaux, à l'hôpital, on lisait sur les murs : Soyez propres, et le manger vous paraîtra meilleur. »

Dimanche 12 décembre. — Quel dimanche, Dieux bons ! Au matin, rien de bien saillant. Mais vers 10 heures, en allant faire une petite ronde à ma demi-section, je remarque une certaine animation à la 13^e escouade. G... m'offre du vin en titubant. L... lui-même a les petits yeux. Habitué à de pareils spectacles, je n'y attache pas grande importance. Quand je retourne à une heure pour les préparer à la revue de cantonnement du capitaine à 2 heures, je trouve une demi-section copieusement et solidement ivre. L... en a, malheureusement, aussi. J'ai le pressentiment qu'il va arriver une gaufre. Pendant

une heure, je lutte contre les effets de cette déplorable vinasse, mais en vain. L'un, couché, me dit, d'un vagissement : « Sergent, je suis malade. » Un autre, l'écume aux lèvres, et inconscient, harangue une foule absente. X... et Y..., plaisantent gravement et font les esprits forts. Tel se lève, et crie par instants : « Ecoutez, vous tous, je vais chanter *Quatre-vingt treize* à Paris. » Tel autre paraît très gêné de ce qu'il vient d'ingurgiter, mais qu'il n'arrive pas à assimiler. Celui-ci veut assommer tout le monde. Celui-là est je ne sais où, excepté au poste où il est planton de service. Un autre, les joues enfiévrées, essaie, comme moi, sans y réussir, de rétablir l'ordre et de sauver les apparences. Il n'y faut plus compter. Voici le capitaine, et les hommes hurlent et chantent à tue-tête. Le trois-galons s'arrête, comme médusé, devant la bacchanale. Un « Fixe ! » tardif retentit. Mollement, les hommes s'arrêtent. Le capitaine foudroie L... : « Une sentinelle à la porte, avec mission de ne laisser sortir personne ! » L.... fait, malgré ses joues rouges, bonne contenance. Il répond, d'un ton assuré : « Ce sera fait. » Malheureusement, il a les joues rouges. C'est la gaffe. Il est avéré qu'une unité constituée s'est enivrée avec son chef, — chef dont le renom était excellent. Un quart d'heure après, X... et moi nous sommes commandés de service : planton aux extrémités du cantonnement, nous devons empêcher de sortir quiconque n'a pas de service à assurer. Voilà comment les premières victimes sont, comme toujours, les sous-officiers. Voilà comment moi, pauvre innocent, je supporte les conséquences d'une faute que je n'ai pas commise. C'est là une

responsabilité que je me refuse à endosser. Je prends vis-à-vis de moi la responsabilité entière de mes actes ; quant aux actes d'autrui, je m'en déclare purement et simplement irresponsable. C'est là une des faiblesses du régime militaire, qu'il lui faille à tout prix un responsable, même et surtout dans les cas comme celui-ci, où il n'y en a pas. Et en effet, il n'y en a pas, mais il faut au moins des coupables et des punis. C'est pour en avoir, obéissant à un secret instinct de vieux militaire, que le capitaine revient à 4 heures voir mes consignés. Les deux plus ivres font des bêtises, invectivent leur chef qui, comme un soudard, — ah ! le vernis ! — leur saute à la gorge. Qu'importe, ils sont topés. Voilà les deux victimes. A l'heure actuelle, ils sont nantis de quinze jours de prison.

Une heure plus tard, nous partons comme section de réserve au canal. L'air vif, la route, le sac, dégrisent les hommes. Là-bas, c'est la corvée de matériel, dans des boyaux, d'un mètre d'eau. Ces hommes, encore dans les vapeurs de l'ivresse, qui, d'un pas chancelant, au milieu d'un océan de boue, chargés de sacs de ciment de cent livres, traversent les lacs fangeux qu'éclaire la lune, et où ils projettent des ombres monstrueuses de je ne sais quels portefaix étranges, cela vous a un air lugubrement épique. On croit revivre une scène démoniaque de Dante. On pense à la roue d'Ixion, au rocher de Sisyphe, à tous ces débardeurs héroïques de misère et de persévérance. Parlez, oui, parlez, journalistes, des beautés de la guerre, vous qui n'en avez jamais vu les tristesses !

Au retour, le long du canal, L... vomit. Il vomit,

avec son vin, son amère peine et sa douleur : « Je n'ai plus de père, me dit-il ; ma mère, qui vivait avec moi, depuis que je suis parti au service, est allée loger chez un oncle. Là, je savais au moins que ma pauvre vieille ne serait pas inquiétée par le proprio, et qu'elle pourrait, sans travailler — que faire à cinquante ans ? — soigner ses rhumatismes, et ses yeux qui s'éteignent. Or, aujourd'hui même, le coup le plus pénible qui pût m'être porté, je l'ai reçu. Des personnes qui se sont crues charitables m'ont écrit que ma mère souffrait chez ses hôtes, qu'on lui faisait durement sentir sa fausse situation ; bref, qu'elle n'était pas heureuse. Cela m'a retourné, et en ce moment, ma foi, j'ai bien envie de pleurer. Comprends-tu maintenant pourquoi j'ai un peu bu aujourd'hui ? » Il disait cela très vite, comme pour se décharger d'un poids. Sa voix, brisée, et volontairement indifférente, courait dans la bise. Et le susurrement lent des balles traversait ses confidences sans les interrompre. Nous prîmes la passerelle pour passer le canal. Arrivé dans mon gourbi effondré, je m'assis tristement à côté du feu. Quelle affreuse condition ! Le non-coupable supporte les fautes du coupable. Le petit gradé pâtit des erreurs des haut-gradés et des hommes. Mais un officier a des exemptions divines auxquelles un simple mortel n'a pas droit. Et, pour finir, ce collègue qui se perd dans les boyaux, s'en va coucher je ne sais où, et me laisse seul disputer avec les poilus pour avoir une place ! Partout le vice, la faiblesse humaine. Je me vois entouré de galériens dont je suis l'inconsolable garde-chiourme.

Lundi 13 décembre. — Au réveil, je me sens les pieds coupés par le froid. Je sors pour les réchauffer. Que vois-je ! Poudré de neige, un paysage mandchourien de la guerre russo-japonaise. Spectacle désolé. Sur la terre des boyaux, les flocons blancs font de longs bourrelets sinueux. A l'arrière-plan, la Maison-Blanche¹, aux deux tiers abattue, semble demander qu'on l'achève. Le canon claque à deux ou trois reprises ; un chien aboie. Les sons, dans l'air limpide, arrivent très secs ; ils déchirent les oreilles. On ne se rend plus bien compte de la distance. Enfin nous voilà partis, dans le froid vif, sur les mares incomplètement gelées. On piétine dans les glaçons, on arrive. Et toute la journée, nous manœuvrons la pompe pour vider les boyaux. La fumée grossière des cuisines roulantes nous envoie pourtant quelques odeurs pleines de promesses, qu'hélas ! elles ne tiendront pas. Au retour, le soir, je trouve une délicieuse surprise à ma table : le *Manuel* d'Epictète, texte grec, avec dédicace de l'excellent M. C...². Ah ! les braves gens ! Ce rayon de lumière dans mes ténèbres m'éblouit, comme un avare la vue d'un trésor. Et comme cette marque d'affection exprimée si conformément à mes goûts me transporte, après

1. Entre la ferme du Luxembourg et la Maison-Bleue, sur la route 44.

2. Le père de son camarade et ami, Adrien Cart, élève de l'Ecole Normale Supérieure (1914), engagé volontaire au 11^e Chasseurs alpins dès la déclaration de guerre, et fait prisonnier à son premier combat, avec toute sa compagnie, à Dompierre (Somme), à la fin de septembre 1915 ; interné en Suisse à la fin de 1917, après trois ans de captivité, et une tentative audacieuse d'évasion.

les spectacles avilissants qui m'ont été infligés hier !

Jeudi 16 décembre. — C'est la relève. Et naturellement, je suis de patrouille. Mission de confiance : « Choisir dans le réseau allemand, ou à proximité, un emplacement pour déposer une bouteille contenant des documents ; emplacement tel que la bouteille puisse être facilement prise par l'ennemi. »

Vendredi 17 décembre. — Le ciel est extrêmement chargé d'humidité. Le sol fangeux des boyaux se transforme en marécage. Le ciment de la paroi du parapet suinte abondamment ; les gourbis également. En fines gouttelettes, l'eau filtre de partout et s'infiltre partout. Il pleut une pluie si menue qu'on ne la sent pas tomber, mais si régulière et si continue qu'elle perce jusqu'aux os, mouille les membres, embrume le cerveau, inonde le cœur. On se sent mal à l'aise dans cette atmosphère imprégnée d'eau. Etrangement, les coups de fusil claquent comme des coups de fouet. Les obus éclatent timidement : on les dirait très lointains. Tout s'estompe et s'efface. J'aperçois à peine les tranchées adverses de mon abri de guet pour les gaz asphyxiants. Assis dans l'ombre, sous mes rondins énormes, entre mes consignes, mon appareil Vermorel et mon brasero, recroquevillé dans ce petit espace entre mon clairon et mon téléphoniste, je sens l'eau ruisseler de toutes parts sur mon visage, sur ma capote, sur les braises du feu, qui crissent comme de la graisse chaude. Cette nuit, je suis

prié d'aller déposer une bouteille à l'endroit des réseaux allemands que j'ai si bien reconnu hier. Je rentre à 3 heures, passablement boueux et trempé de sueur.

Dimanche 19 décembre. — Je lis S. Reinach, qui alterne maintenant avec Epictète. A la fin de cette journée assez fournie en échanges d'artillerie, je suis occupé à écrire dans mon gourbi, quand arrivent quelques 88 très rapprochés. Je soupçonne un malheur. Je sors : la lune frappe les boyaux et les parapets de sa clarté qui donne à la craie une certaine phosphorescence. Les travailleurs, pendant qu'ils débouchaient les créneaux, ont été repérés sur cette blancheur. Mes soupçons ne sont que trop fondés. Trois blessés. Quant à P..., il ne vit plus : mon petit *tampon*, si minuscule et si vaillant, toujours riant, courageux et alerte ! Il a derrière la tête un trou gros à peine comme un trou de balle, et devant, à la tempe, une fissure par où s'échappe le cerveau. Maintenant son crâne est vide : mystérieux sentier de la mort. Et voici St... ; le type du poilu héroïque. Lui n'est que blessé, mais de combien de blessures ! Farci d'éclats à l'épaule, aux cuisses, au visage, et surtout, le pauvre ! dans le ventre. On lui fait cinq ou six pansements : son sang coule à flots. Il ne profère pas une plainte. Je lui dis : « Ça ira, St... ! » Il tourne vers moi des yeux révulsés, et me dit tranquillement : « Comment veux-tu que ça aille ? » Cette loque humaine s'installe elle-même sur le brancard, demande une couverture, sa capote ; et quand on l'emporte par les boyaux, nous envoie de cette

même voix blanche et calme un : « Au revoir, les copains », qui fait battre les cœurs à l'unisson. Fugitifs moments, où surgit du sang le besoin de s'aider et de se serrer les uns contre les autres, sans arrière-pensée.

Lundi 20 décembre. — Après la soupe, nous faisons, en souvenir d'hier, exécuter un tir de représailles sur les travailleurs boches. Une rafale de 75 s'abat sur eux, bien dispersée. Cinq minutes après, par retour du courrier, la réponse, en 77, 88 et 105. Pas de blessés. Ils auraient pu économiser leurs obus, d'ailleurs, car ils doivent bien penser que nous n'avons personne sur le parapet. Une demi-heure plus tard, quelques autres 88 viennent s'égarer dans les boyaux ; puis, à gauche et à droite, les crapouillots ; puis, sur le matin, la mitrailleuse ; dans la matinée (21), des coups de fusil, toutes les dix ou quinze secondes. Décidément, le 75 a fait effet : quelle bonne purge !

A SES PARENTS

Bastion Malakoff.

Du 20 pour le 21-12-15.

« Aujourd'hui encore, que m'apprend la lettre de maman ? La disparition de F..., la blessure de D..., la mort de B...¹. Je présume, hélas ! que si je vais faire une petite tournée sur la montagne Sainte-Geneviève, je n'aurai guère à me féliciter

1. Camarades de lycée ou de préparation à l'Ecole Normale.

des nouvelles que j'y entendrai. La fin prématurée de ces futurs champions de la culture, tués par la force, me touche, j'ose le dire, plus que celle des gens quelconques que je vois, sur un brancard, partir boueux et sanglants. Hier encore, un bon petit gars de ma demi-section, frappé d'un éclat de 88, a fait ainsi le dernier voyage. C'était mon *tampon* ; je l'avais près de moi depuis dix mois, j'ai assisté à sa dernière toilette ; et pourtant sa mort m'émeut moins que celle de F..., que je n'ai pas vu depuis deux ans. A ce signe, et à beaucoup d'autres, je reconnais combien je suis attaché à la culture, et à la politesse spéciale qu'elle donne. Je ne méprise pas ces hommes avec qui je vis, et même je les affectionne. Mais, par un sentiment d'orgueil peut-être coupable, qui sait ? si près qu'ils soient de moi, je me sens plus loin d'eux que de mes anciens camarades d'études, épars sur toute la longueur de tous les fronts. »

Samedi 1^{er} janvier 1916. — Vers 4 heures, la porte de notre gourbi s'ouvre. Du bruit et de la lumière : c'est C..., qui nous apporte ses souhaits, et du chocolat brûlant. A 6 heures, D... vient se faire embrasser. Je me lève alors. Grande toilette. Un petit colis. F... l'étrenne, toujours gai. G... se résigne ; son bon sens, reprenant le dessus, avoue : « Les liens de famille existeront toujours, quand même. » V... dit : « Des jours comme celui-ci, on revoit tous les siens. » A... se lamente ; M... m'offre un coup de *criq*, et cite la Bible : « Quand on a peu, on offre peu. » L'après-midi se passe à deviser. Puis le soir vient, très vite, noir et venteux, sur

cette première journée de notre deuxième année de guerre : journée qui a ravivé chez nous, chez les envahis surtout, bien des douleurs refoulées au fond du cœur. M... m'a dit : « Espérer, c'est un devoir. »

A SON PÈRE

Aux tranchées, du 2 pour le 3 janvier 1916.

« Mon très cher Père,

« Ta lettre de Nouvel An, si belle et si sereine, fait un peu honte à la mienne. Nous sommes, par un grand bonheur, d'accord sur beaucoup de points de sentiment et de morale ; mais il y a entre nous la différence de celui qui entend dire et de celui qui voit. Le premier ne ressent que le contre-coup ; le choc, c'est le second qui le reçoit. Par là s'expliquent sa vivacité de ton, ses écarts de langage, l'égoïsme qui le conduit. Il ne faut pas m'en tenir rigueur. L'esprit du front n'est et ne sera jamais celui de l'arrière. La preuve en est qu'on n'y parle pas la même langue. Ainsi, tout en étant d'accord avec toi pour désirer la fin de la guerre, je n'hésite pas à te dire : « Nous en parlerons au Nouvel An prochain » ; tout en étant d'accord avec toi pour laisser couler le flot des injustices, quelque chose au fond de moi me crie que cela me serait beaucoup plus facile si j'étais de l'autre côté de la barricade ; tout en étant d'accord avec toi pour ne pas douter de moi, je ne puis m'empêcher de douter des autres. Oh ! quelles belles paroles je tiendrais aux

poilus, si j'avais les pieds sur les chenêts ! Oh ! quelle assurance je montrerais, si, de ces injustices, j'étais l'auteur, et non la victime ! Oh ! de quelle grandeur d'âme je ferais preuve, si les autres étaient à ma merci, et non moi à la leur ! Mais rien de tout cela ne m'appartient, et ceux dont je dépends ne connaissent guère la grandeur d'âme et, en général, tous les grands sentiments. Je n'ai plus rien que moi-même, et encore ce peu de chose peut m'être ravi tous les jours. Voilà comment, ramassé sur moi-même, je ne vis plus que de moi, je ne compte plus que sur moi. Situation qui me pèse, car je suis jeune, mais où je trouve de vraies satisfactions, amères seulement, comme tout ce qui est pur. »

Lundi 3 janvier 1916. — Ce soir, la relève. Visite à la Maison de l'Eclusier. Ce coin de terre devait être, avant le canon et avant les Boches, un riant décor champenois, quand le soleil allumait mille et mille paillettes à la surface de l'eau, ou dans les fines branches des arbres. Aujourd'hui, de tout cela, il ne reste que le soleil, et un soleil triste et blanc d'hiver. Les arbres ne sont plus que des souches déchiquetées ; les troncs énormes gisent sur la berge, la tête en bas, dans le fossé. Les rameaux tapissent en couche épaisse le fond du canal, et, par endroits, font par-dessus comme une passerelle. Notre gourbi, adossé à la berge du côté de Cauroy, fait face à la Maison de l'Eclusier. A la tombée du soir, j'ai franchi la massive écluse où se jouent les balles. Je n'ai plus devant moi qu'une mesure pantelante, sans toit ni fenêtres ni portes. Une plaque bleue à lettres blanches, où on lit : *Gaudart*, et,

au-dessous : *Alger 1, 6, Loivre 3, 2*. Celle-là, et *Alger*, sont à nous ; mais *Loivre* est aux Boches. La sombre perspective des rives s'enchevêtre de fils de fer ; et, plus loin, c'est un chaos de choses blanches, les boyaux et les tranchées, et un grouillement de formes noires, sur lesquelles de rapides fusées jettent des reflets magiques. Cette pacifique retraite se prépare à passer une nuit de la guerre.

Jeudi 6 janvier. — S... me présente ses compliments ; on vient de lire au rapport que je partais le 16 pour Saint-Cyr. Il me dit, ce brave homme, peu farouche, que, pour passer trois mois à l'intérieur, il redeviendrait bien ce que je suis : « Nous vivons ici très heureux, je ne le nie pas, m'avouet-il ; mais quelle responsabilité ! Quel labeur ! Et quel tambourinement dans le cerveau ! »

Mercredi 12 janvier. — Impressions d'exercice. L'atmosphère diaphane donne l'illusion du printemps. La côte de la route de Fismes étale au ciel ses grisailles tendres. A une lieue de distance, on distingue les branches des sapins les unes des autres, et, au sommet de la crête, la fine dentelle des ormes effeuillés se profile sur le lavis du ciel. Plus loin, sur Luthernay, infiniment légère, une saucisse plane, pareille à un nuage. Au-dessus de nos têtes, un immense avion vire et volte avec une souplesse de rêve ; quand il nous présente son avant, on dirait, de ses ailes, deux grands bras ouverts, symbole de jeunesse et d'espoir.

Vendredi 14 janvier. — Je prends le service à 3 heures. Il tombe de la neige fondue, il souffle un

vent plein de frissons, il gèle, je grelotte. La liaison avec la 12^e est assurée par un long boyau couvert. Dans l'enchevêtrement des réseaux Brun et des barbelés, la bise pousse sa plainte lugubre. Le ciel, chichement parsemé d'étoiles, paraît si bas, dans l'air gris et venteux, qu'on a envie de le toucher avec les mains. Pas un coup de fusil; comme nous, les Boches dorment. Au petit jour, on découvre dans une clarté indécise et charmante, comme aux tableaux de Watteau, Cauroy tout blanc, Hermonville à demi caché dans la verdure persistante des sapins. La plaine, devant nous, s'étend, labourée de boyaux. Déjà les hommes travaillent; les uns se frottent encore les yeux, mais les autres réparent les couchettes, fendent du bois, ou, montés sur le parapet, cherchent l'orifice d'une cheminée obstruée. Cette nuit les a pris dans l'ignorance et l'impuissance; ils ont rudement souffert du froid. Mais la nuit prochaine les trouvera parés, et aussi bien installés qu'ils peuvent. Quels lutteurs que ces hommes des tranchées! Un trou, une cheminée; les genoux pour écrire: tout le confort moderne! A 8 heures, la curiosité me prend d'aller reconnaître notre ancienne tranchée, la tranchée de la Croix-Noire. Je me perds dix fois; mais enfin un gourbi reconnu en passant me met sur la voie. Je retrouve la Place d'Armes, les gourbis, la tranchée transformée, le poste enfin, où nous vînmes relever le 5^e d'infanterie, le 26 avril. Depuis, neuf mois ont passé, mais tout est encore présent à ma mémoire: notre changement de secteur après les Eparges, notre arrivée à Gueux, notre venue, à la nuit, à Cauroy, notre admiration devant la propreté des

boyaux de la Carrière, devant la profondeur des gourbis, notre installation, la brusque arrivée d'un nouveau chef de section récemment nommé officier ; et désormais, de longs mois tourmentés, mais vides. Funeste existence où je n'ai rien acquis, que la possibilité de souffrir indéfiniment. Un an dans la nuit, sans éclaircie, sans lueur. Plongé dans les ténèbres de la souffrance, sans une clarté de beauté et de bonté, vais-je enfin revoir la lumière et les rayons colorés que jette le soleil sur les choses ?

Samedi 15 janvier. — Les travailleurs, comme à l'ordinaire, posent du fil de fer en avant des lignes. La lune éclaire le terrain, si bien qu'un guetteur boche fait un carton sur silhouettes debout. Et voilà D..., tout gambillant, qui regagne la tranchée. Il est blessé. Je le panse : rien ! La balle, entrée dans le mollet, est arrêtée au tibia. Cet extraordinaire bambin n'a pas une plainte, ni un tressaillement. Seulement, et cela pour la seconde fois (la première fois, ce fut à la Neuville), ce sourd presque muet parle : « Ça le pique un peu. Il craint de ne pas être évacué. Il est content. » Les brancardiers viennent prendre ses affaires, et, sans l'aide de personne, ce rachitique souffreteux et héroïque, tout sautillant, les suit dans le boyau.

Au petit jour, retentit par delà les lignes, du côté de Bertricourt, en « pays boche », le chant lointain d'un coq : salut sonore d'une France envahie à ses futurs libérateurs. Je fais mes visites d'adieu.

Dimanche 16 Janvier. — A Hermonville. Je revois en pensée la gaîté familiale des séjours ici ; et,

par un brusque retour, toutes les misères endurées depuis que j'ai quitté ce Paris dont je m'imagine difficilement l'aspect après dix-huit mois d'absence. Certes, j'ai beaucoup souffert, et j'ai peine à croire qu'il ne m'en sera pas tenu compte. J'ai eu beaucoup de peine et peu d'honneurs ; mais l'honneur, simplement, j'ai la ferme certitude qu'il est sauf. Je ne pense pas m'abuser en m'arrogeant le droit de regarder quiconque, la tête haute, sans faux orgueil. J'estime avoir, dès aujourd'hui, pris largement ma part des maux communs. Mon instruction ni mes goûts ne m'appelaient à remplir mon devoir d'une façon aussi obscure, aussi vulgaire, aussi brutale. Puisse l'avenir me réserver la meilleure fortune de mettre au service de mon pays mes connaissances particulières et mes aptitudes ! Mon cœur, pour autant de blessures qu'il ait reçues, pour autant d'illusions qu'il ait perdues, lui reste entièrement dévoué, ainsi qu'à cet idéal de beauté et de culture auquel je tends de tout mon être.

Lundi 17 janvier 1916. — Enfin Paris apparaît à mes yeux. Contre mon attente, cette revoyance ne m'émeut pas. Les sens sont émoussés. Je me sens seulement un peu désorienté et gêné. Ne rencontrant personne dans la gare, je me dirige vers la sortie, scrutant l'horizon, au cas où m'apparaîtrait, sous un chapeau noir dont je devine la forme modeste et l'ornement effacé, la figure bienveillante de ma mère. Mais soudain, quelqu'un, que je ne vois pas tout d'abord, me tire par ma manche. C'est un monsieur tout petit, maigre et voûté. C'est mon père. Les larmes me montent aux yeux, d'une pous-

sée soudaine. Comme il a vieilli ! Le visage est amaigri, apâli, le dos courbé, la voix — ô tristesse de la vie ! — cassée et chevrotante. Involontairement, je lui demande s'il est enrhumé. Hélas ! Il me répond : « Non », et rien n'est plus vrai. Il n'est pas enrhumé, mon cher père, il n'est pas malade. Il n'a que la maladie des gens qui ont terriblement souffert. Les peines du cœur sont celles qui se voient le mieux sur le visage. Ces traces de souffrance, ces sillons de la douleur, qui jamais les comblera, les effacera ? Enfin nous arrivons chez ce qui fut jadis « chez nous ». Maman, qui, avec ce sûr instinct des mères, m'a senti venir plutôt qu'elle ne m'a vu ou entendu, m'attend déjà au pied de l'escalier. Ma mère me fait meilleure impression. Si ses rides se sont creusées encore plus profondément, dans l'ensemble sa physionomie est restée sensiblement la même. Cette compensation me met à l'aise ; et nous commençons, en nous embrassant, à bavarder. Bavardage qui durera tous les dimanches que je viendrai en permission de Saint-Cyr, tous les jours que je passerai de ci de là chez moi, et plus tard — si j'en reviens ! — toutes les semaines que je vivrai avec eux, les vieux, à qui je conterai quelques-uns des épisodes vécus de la grande guerre.

J'arrête ici ce carnet qui ne doit être qu'un recueil de notes sur la vie du front. Si je dois le reprendre, qu'il me soit permis de souhaiter : le plus tard possible.

IX

A Saint-Cyr (janvier-mai 1916). — Pensées de guerre. — Vie végétative. — Cauchemars. — L'embusqué moral : l'indifférence de Paris.

PENSÉES DE GUERRE

— Un mal ravage la génération présente : la fausse ironie. Le pis, c'est qu'elle entraîne la sécheresse de cœur, ou plutôt ses apparences, ce qui est encore plus horrible.

— Le métier qu'on choisit est toujours beau comme la femme qu'on se donne ou la maîtresse qu'on prend.

— A chaque âge son défaut. La jeunesse vante ce qu'elle n'a pas, et la vieillesse dénigre ce qu'elle n'a plus.

— La vie est un grand mensonge avec autrui et souvent avec soi-même.

— Deux sortes de gens : ceux qui font la guerre et ceux qui ne la font pas.

— Réponse à Abel Faivre : « Pourvu que les civils tiennent ! » — Les civils tiendront. Pauvres poilus !

— Le front, c'est les tranchées.

— Une nouvelle *Tristesse d'Olympio*.

— Le paysan tué et les épis fauchés : voilà la guerre.

— La vie est un grand calcul des probabilités : elle appartient au mathématicien le plus habile.

— Le but de l'existence n'est pas de faire fortune, mais d'user largement de son libre arbitre.

Mercredi 2 février. — Les gelées sont tardives cette année. Les grands froids commencent seulement à s'abattre sur la campagne. Depuis trois jours ils pèsent sur nous. Le vent glacial mord les chairs, brûle la peau, sèche les yeux, assomme l'esprit. Je vis dans une sorte d'engourdissement à la fois moral et physique. Je vis ? Non, je végète, je dépéris dans cette atmosphère où l'existence se mécanise, court dans le cercle des heures comme le piston dans son cylindre, avec une régularité sans mérite puisqu'elle n'a pas conscience d'elle-même. Pas une minute de pensée. Je souffre de ne pouvoir pratiquer ce minutieux examen de conscience que recommande Sénèque. Force m'est de me satisfaire avec ces courtes réflexions auxquelles je sacrifie sans regret une heure d'étude. Le dimanche, je goûte une félicité parfaite. Je ne m'imagine pas alors qu'hier samedi j'ai pu maudire l'existence ; mais le lundi, je rougis de l'avoir bénie la veille.

14. Lundi matin. — Nuit nerveuse et traversée de cauchemars. Les Boches avaient percé nos lignes ; on les signalait à Cauroy. Quelques instants plus tard, je les voyais se glisser, terribles, le long des murs du château d'Hermonville. Alors, la panique

chez les civils. Puis nous voici déployés en tirailleurs et ouvrant le feu. Mais l'ennemi l'emporte, et, la mort dans l'âme, j'abandonne le village... et je me réveille en sueur. Une fois rendormi, Hermonville est aux mains de l'adversaire. Il monte sur les tables, couche dans les lits que nous venons de quitter, et mène joyeuse vie... Le matin, je ne suis guère à ce qu'on fait. L'allure calme de la marche me berce d'une douce rêverie. On se déploie sous bois, à la lisière, face à la batterie du Bois d'Arcy. De ma place de tirailleur, je contemple, comme un spectacle sublime, un chêne rugueux qu'embrassent affectueusement les petits rameaux tordus et velus d'un lierre.

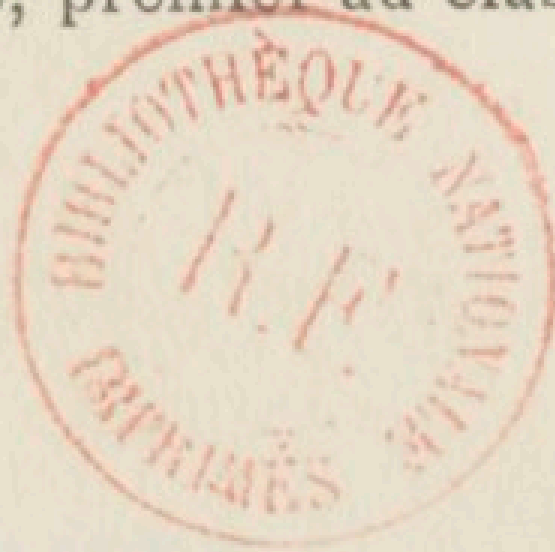
5 et 12 mars. — On n'entend parler que d'embusqués. Mais où au juste s'arrête, où commence l'embusquage ? Et, je pense, n'y en a-t-il pas un autre que celui qui tombe sous le coup de la loi Dalbiez ; un embusquage, non de corps, mais d'esprit ? Puisque la guerre, telle que l'ennemi nous contraint à la faire, regarde et touche toute la nation, je voudrais que toute la nation s'y intéressât. Quand j'étais là-bas, en pleine action, la pensée qu'un Français pût vivre comme si de rien n'était ne me serait pas venue, tant je risquais naturellement mon existence. Paris, hélas ! m'a dessillé les yeux. Mais, sans exiger de chacun qu'il fît de même, car il rentre dans l'ordre naturel que les mâles se battent pour les femelles, pour les petits et pour les vieux, car il rentre dans l'ordre social que les habiles, les flatteurs, les fripons et les gens à l'aise aient l'épiderme plus délicat que le commun des

hommes, — je voudrais, par pitié, que personne ne montrât, que personne surtout n'affectât cette ignorance attristante du drame où se joue la vie d'innombrables hommes et l'avenir du pays. Vous rencontrez des ménages sans enfants, des sexagénaires honorables, des fonctionnaires à rosette, dont les fils (je les en félicite !) ne courent aucun danger, et qui en prennent égoïstement prétexte pour passer, froids et indifférents, au milieu des souffrances de la multitude. Parlez-leur de tranchées, de bombardement, de misères endurées : ils vous répondent que leur gendre est adjudant à l'Etat-major de X..., et qu'il compte venir bientôt en permission pour la troisième fois. Dites-leur la ténacité de l'ennemi, la puissance de son outillage, la peine qu'on aura à forcer la bête : ils répliquent que le veau coûte trois francs la livre, que le cinéma donne un beau *film*, ou que les jours rallongent. Expliquez-leur le mécanisme de la lutte : ils tombent des nues. Dépeignez-leur la vie rude du front : ils béent, distraits et ennuyés. Ils sont sourds, et de la pire sorte : ceux qui ne veulent pas entendre. Tapis dans une douce quiétude, la pensée d'un enfer de peines, de misères et d'humiliations ne les effleure même pas. Et brutalement vous leur révélez cet enfer, et vous voulez qu'ils vous entendent ! Vous les débusquez de leur paradis, et vous voulez qu'ils vous sourient ! Ils vous souhaitent mille morts ! Vous n'avez point de délicatesse ! Laissez donc ces paisibles citoyens somnoler dans leur béate naïveté.

Mercredi (de Pâques), *au matin*. — Première pensée au réveil : « Aurai-je jamais la force d'âme

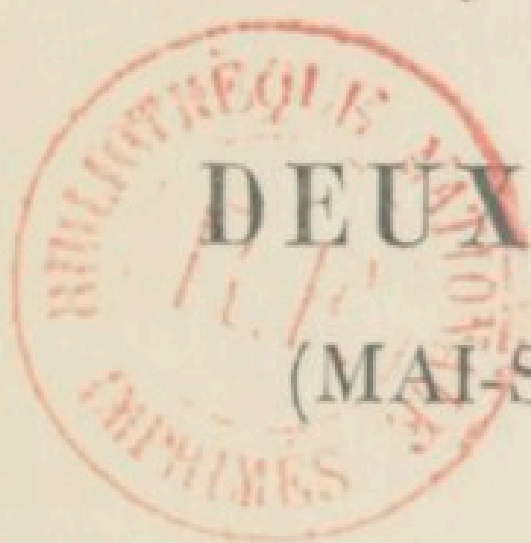
de reprendre mes études, de repasser des examens, de me refaire une situation ? » Jamais cette idée, qui me poursuit, ne m'a tant torturé ¹.

1. En mai, Louis Mairet sort de l'Ecole, premier au classement, et est nommé aspirant.



It is a common error to suppose that the constitution of a country is a fixed and unchangeable thing. In fact, it is a living organism, which grows and changes with the needs and circumstances of the people. The constitution is the framework of the government, and it is the duty of the people to see that it is kept in good order and adapted to the requirements of the time. The constitution is not a mere set of rules and regulations, but a system of principles and ideas which guide the action of the government. It is the foundation of the state, and it is the responsibility of the people to maintain and improve it. The constitution is the expression of the will of the people, and it is the duty of the government to carry out that will. The constitution is the source of the power of the government, and it is the duty of the people to exercise that power wisely and justly. The constitution is the guarantee of the rights of the people, and it is the duty of the government to protect those rights. The constitution is the basis of the unity of the state, and it is the duty of the people to uphold that unity. The constitution is the symbol of the nation's identity, and it is the duty of the people to preserve that identity. The constitution is the heart of the state, and it is the duty of the people to keep it beating. The constitution is the lifeblood of the state, and it is the duty of the people to keep it flowing. The constitution is the soul of the state, and it is the duty of the people to keep it alive. The constitution is the spirit of the state, and it is the duty of the people to keep it strong. The constitution is the voice of the state, and it is the duty of the people to keep it clear. The constitution is the face of the state, and it is the duty of the people to keep it beautiful. The constitution is the heart of the state, and it is the duty of the people to keep it beating. The constitution is the lifeblood of the state, and it is the duty of the people to keep it flowing. The constitution is the soul of the state, and it is the duty of the people to keep it alive. The constitution is the spirit of the state, and it is the duty of the people to keep it strong. The constitution is the voice of the state, and it is the duty of the people to keep it clear. The constitution is the face of the state, and it is the duty of the people to keep it beautiful.

THE CONSTITUTION OF THE UNITED STATES OF AMERICA.



DEUXIÈME PARTIE

(MAI-SEPTEMBRE 1916)

Les tranchées de l'Aisne.

La bataille de la Somme.

Convalescence à Paris.

REVUE PASTORALE
1895

Les églises de l'Alsace
La paroisse de la Vierge
Consécration d'un cimetière

I

*Les dernières heures*¹.



Vulnerant omnes, ultima necat.

Chacune fait sa blessure
Et la dernière achève.

Le 17 mai. — Paris. Neuf jours de permission, radieux comme le soleil qui poudroie ce soir sur l'horloge de la gare de Lyon. Maintenant il faut partir. Dans le taxi qui m'emmène avec mes parents, muets, un vertige me saisit. Quoi, ces rues animées, ces boutiques qui me sont chères par l'habitude, cette agitation qui a bercé ma jeunesse, cette vie des rues que j'adore en vrai Parisien, et aussi cette vie familiale où j'ai puisé le meilleur de moi-même, ces êtres chers qui me regardent partir avec hébètement, quoi, tout cela, je vais le quitter ! les choses me semblent ivres. *Per Bacco*, du courage ! Adieu² !

Le 21 mai. — Paris. Le soir, délicieuse promenade à trois dans l'obscurité, bienveillamment

1. En tête : « Carnet d'un soldat, 25 mai 1916 ; Mairet ».

2. Louis Mairet part pour le Dépôt du 127^e, à Guéret. Le 21, il traverse Paris, retournant au front.

faite par les employés du gaz, qui éteignent les réverbères en prévision des zeppelins. Quelles senteurs ! La chaude haleine de la nuit invite aux embrassements. La forte odeur des marronniers nous enveloppe. Le moindre bruit paraît un baiser. Tout n'est qu'amour.

Le 22 mai. Noisy-le-Sec. — Mes parents m'ont quitté, bien affectés. Ici, cinq heures à attendre. Cinq heures suspendu entre le monde où l'on vit et celui où l'on meurt, irrévocablement séparé du premier, trop loin encore du second pour en subir l'emprise. Dans la gare de Noisy, purgatoire fumeux et noirâtre, avant que le grondement du canon, réveillant d'anciens échos, n'asservisse à nouveau mon âme à ce sentiment d'incertitude qui caractérise la vie du front, je veux me laisser aller au recueillement. Ainsi, c'est fini ! Me voilà, quatre mois plus tard, faisant le même chemin en sens inverse. Quatre mois seulement, et pourtant je ne me reconnais pas. Il vient de passer un train de banlieue. Deux cocottes nous ont envoyé des baisers. Le long du chemin de fer, en venant, dans les champs, les petites paysannes agitaient des mains et des mouchoirs qui signifiaient : « Bonne chance ! » Tout cela m'a réjoui, parce que j'y crois. Et je me souviens qu'il y a quatre mois on nous souhaitait la même bienvenue. Et je me souviens que j'en riais, parce qu'alors je n'y croyais pas. Gonflé d'amertume, las de corps et d'âme, outré des vilenies humaines, sevré d'illusions, qui m'aurait dit alors que je reprendrais ma gaîté native, que je me remettrais à bâtir ces châteaux en Es-

pagne qui sont tout l'attrait de l'existence, que je renaîtrais à l'expansion et à l'abandon juvéniles, que je survivrais à cette crise de désespoir de la vingtième année ? Béni soit ce séjour à l'arrière, malgré son peu d'agrément, puisqu'il m'a, pour quatre mois, rendu à moi-même. Bénie soit cette splendide tombée de lumière dans un ciel bas et noir. Tout n'aura pas été perdu. Ainsi je puis vivre encore. Le mal ne s'effacera pas, mais je retourne, moralement apaisé. Surtout moins seul. J'ai revu parents, amis, connaissances. Je m'entoure de leur souvenir comme d'un précieux bouclier. Mon cœur endurci s'est amolli délicieusement aux douceurs de l'affection, de l'amitié et de l'amour. Je l'ai senti fondre avec félicité comme neige au soleil. Coulez, clairs ruisseaux : qu'il sera dur, l'hiver qui glacera vos eaux ! Fort de ma force, des appuis que je me suis acquis, et d'un illustre intérêt, je dépouille tout effroi. Seule subsiste cette inquiétude de revoir ce qu'on a une fois si bien connu. En quel état va-t-on retrouver les êtres et les choses ? Et puis, ces quatre mois n'ont-ils pas ravivé l'espoir et la volonté du retour ? Maintenant retrempé, je sais qu'on pense à moi. J'ai touché du doigt. Je suis deux, trois, dix. Je connais une âme à qui épancher la mienne. Elle me dit : *Loving and hoping* ! O ce mot magique : « La bien-aimée qui m'attend ! »

II

Dans l'Aisne (mai-juillet 1916). — L'arrivée au front.

Le 22 mai. — Quel drôle de voyage ! Une température de Sénégal, et un train qui n'avance pas. Le fournement est tout de suite posé dans les filets. Bon débarras ! Bientôt les vareuses vont le retrouver. On dirait qu'il fait de plus en plus chaud. Les manches se retroussent. On ouvre les portières et on les ficelle. Tiens ! Le train s'arrête. En pleins champs. On descend faire la pause dans l'herbe, d'où s'élève une buée de vapeur. On repart. La sueur perle sur les bras, ruisselle aux tempes. Décidément, les chemises sont de trop ; et nous voilà nus. Dans les haltes, les gens regardent avec effroi. Un adjudant descend dans cette tenue chercher de l'eau. Et comme la grosse boule de feu, là-haut, darde des rayons de plus en plus féroces, on se promène sur le marche-pied, le long du train, en riant de s'entrecroiser. Quand on rentre dans les compartiments, on étouffe. Dehors, au moins, la vitesse du train vous fouettait un peu d'air au visage. Alors, vaincu, chacun s'endort. A Fismes, je laisse M... continuer jusqu'à Jonchery, oui, M..., que j'ai retrouvé à Noisy, avec son cou de héron, M..., « exempt de cuisses », avec sa face simiesque, son nez écrasé et ses pommettes lie de vin. Pour nous, en deux bonds, nous voilà dans une chambre, dans

un dodo, le dernier sans doute. La patronne nous refuse à manger parce qu'il est trop tard, et je l'entends gaudrioler jusqu'à 10 heures avec deux sergents infirmiers.

*Le 23 mai. Fismes-Glennes-Maizy*¹. — Nous déjeunons somptueusement en compagnie d'un lieutenant d'artillerie, d'un major et d'un vétérinaire. La même faveur nous était déjà échue à Noisy, mais cette fois-ci, nous n'eûmes pas à nous en repentir. A Noisy, voilà deux aides-majors de 2^e classe qui, avec un cynisme révoltant d'embusqués repus et béats, nous traitent de « menu fretin de tranchées », de « chair à crapouillots », comme s'il était permis à qui n'a jamais été sur le front de plaisanter ceux qui y meurent ! J'entends encore l'un deux, trapu, visage aux lignes courtes, regard de paysan madré, faire parade de son égoïsme jemenfichiste : « Une vraie sinécure, clamait-il. A Clermont, rien à faire. On m'envoie à Cabourg : trois blessés ! Je viens ici : un malade ! Je fais la navette entre Noisy, Romainville et Paris. »

Cette fois, à Fismes, ils y mettent moins d'ostentation. Ils nous offrent le bordeaux et les cigares, en gens qui savent user de leurs rentes. Il est vrai que, sortis de table à 2 heures, ils reviennent à 3 heures, puis à 5 heures pour l'apéritif, afin de patienter jusqu'au dîner. Mais la discrétion et la gaîté enjouée dans les propos font passer sur le reste.

1. De Fismes (Marne) à Glennes (Aisne, arrt. Soissons) et Maizy (Aisne, arrt. de Laon), route N. E.

A peine sortions-nous de Fismes que le bruit d'une auto nous fait tourner la tête. Une belle occasion ! Nous ne la ratons pas. Un signe : elle s'arrête. Nous grimpons. C'est une voiture sanitaire. Il y a là un capitaine, un sous-lieutenant, un adjudant et un sergent. Le dernier, bel homme rasé de frais, à grandes moustaches conquérantes, nous met à l'aise en quelques mots. C'est évidemment un personnage distingué, un avocat, je pense. A Merval, on descend. A notre stupéfaction, le sergent nous invite à prendre un verre de bière : ça ne se refuse pas. Nous entrons à la popote des sous-officiers de la Section automobile des brancardiers du ...^e Corps. En un mot, encore un repaire d'embusqués. Ils ne s'en cachent pas, d'ailleurs. Rien à faire ! Alors ils vont à Fismes s'approvisionner, et, sur la route, ils prennent dans leur voiture tous les gens fatigués de marcher. Distraction de blasés. Que faire quand on s'ennuie ? L'un dit : « Jules, un bon mouvement ! » (Jules, c'est l'adjudant). Ils complotent de nous emmener à Maizy en auto. Ce serait mirifique ! Mais l'arrivée d'officiers E. M. met fin à ce projet. En maîtres de maison experts, ils nous font alors un bout de conduite à pied jusqu'à la sortie du village.

Décidément jusqu'ici nous avons eu de la chance. A Guéret, à Paris, à Noisy, à Fismes, la rencontre de gens polis a rendu nos dernières heures douces et légères. Ce qu'il y a de triste dans notre voyage a passé inaperçu. O les délicieux embusqués du service sanitaire ! Embusqués, vous l'êtes. Mais je vous rends grâce de votre distinction à en porter le titre. Et nous, nous serons peut-être ce soir

dans les tranchées. Quel sort nous attend ? Un je ne sais quoi me dit que maintenant c'en est fait, et des gens civilisés, et des manières polies, et de l'aisance d'une vie confortable.

III

Glennes. — Le permissionnaire. —

Les marraines de Verdun.

Le 24 mai. — Aurais-je pensé, il y a dix-huit mois, quand je fis l'emplette de ce gros carnet de route auquel se rattachent, pour moi, tant de souvenirs, qu'un jour ses feuillets seraient remplis ? Aurais-je pensé, quand je le fermai, que j'en rouvrirais un second quatre mois plus tard ? J'en suis là pourtant, et la vie inoubliable a recommencé. Je m'étais bien promis cependant... mais c'est un coup manqué. Tant d'embusqués à Paris, au dépôt, ici au front, gens peu intéressants bien souvent ; tant de vies improductives à jamais épargnées par une stupide faveur ; et moi, je repars, j'y cours, m'y voilà. Pauvre chair à crapouillots, comme disait l'autre. O rage ! et ne rien pouvoir !

J'ai la chance de rencontrer P... On s'embrasse. Mais le plaisir de revivre ensemble tant de souvenirs communs ne parvient pas à dissoudre mon humeur noire. Ma pensée est ailleurs. Elle voyage avec le pauvre hère magnifique qui descendait ce

soir la route de Beaurieux ¹. Le permissionnaire ; tableau. Ah ! si j'étais peintre !... C'était dans une descente horriblement boueuse, encaissée dans la verdure impénétrable. Personne ; pas un bruit. L'homme, un vieux briscard de territorial, portait encore les petites guêtres aujourd'hui démodées. Sa faible taille disparaissait sous le « barda ». On eût dit un gros paquet informe et sale, qui se mouvait imperceptiblement. Dérapant à chaque pas, glissant de droite et de gauche, patiemment il s'aidait de son gourdin pour revenir à la ligne droite. Il n'était pas ivre, non, mais la route le fatiguait. Tout en lui, pourtant, trahissait la certitude d'arriver. Je comprends maintenant pourquoi mes regards ne pouvaient se détacher de cette pauvre chose chancelante, titubante, et qui allait, où ? je ne sais, mais qui allait, quelque part, bien loin, là-bas, sans doute...

Le 26 mai. — Il pleut. C'est complet. Tristesse dehors comme dedans. Le tambourinement morose de l'eau sur les planches résonne en moi et m'accable. C'est à peine si j'entends ce qui se dit. On raconte sur Verdun. J'avais déjà remarqué que beaucoup de sous-officiers, et même des hommes, portaient des complets bleu ciel en beau drap à côtes imitant le velours. Tant de splendeur m'est expliquée : « Ça vient de Verdun. » Les cannes en jonc et à pommes d'argent, aussi. Les caoutchoucs noirs d'officiers, aussi. La soldatesque, là-bas, sous le bombardement, a déchaîné ses appétits. Et puis

1. Rive droite de l'Aisne, au nord de Maizy et Glennes.

ne valait-il pas mieux ? Le feu prenait de toutes parts. Et encore que de richesses ont été perdues par incurie ! Les hommes s'échappaient des cantonnements, sous les obus, pour piller. Les patrouilles, les corvées d'incendie et de déblaiement, étaient des prétextes d'orgie. Au milieu des platras on découvrait un soupirail : vite dans la cave ! Et on ne partait qu'après avoir tout vidé. Quelquefois on ne revenait pas : la compagnie eut sept disparus. Quelquefois on rencontrait les gendarmes : et mes poilus de monter à la citadelle, puis de mettre leur tête au mur. Ou bien les gendarmes avaient le dessous, et ils ne s'en tiraient pas sans fracas : en trois semaines on en trouva quinze pendus. Voilà de quoi il est fait, ce sourire avec lequel ils vous disent, en vous montrant leurs acquisitions : « Qui m'a donné ça ? Ma marraine de Verdun. »

A SES PARENTS

Dimanche soir 28 mai 1916.

« Votre tristesse à mon départ ne m'a pas échappé, et j'en devine aussi les motifs secrets. Ceci s'adresse surtout à ma mère. Je ne voudrais pas qu'elle me juge mal sur mon apparente gaieté. Je suis, je crois vous l'avoir déjà écrit, à un âge où il est dur d'aliéner sa liberté, impossible de renoncer à la gaieté. Et après la crise de désillusions que j'ai traversée l'année dernière, après la rude épreuve qui m'a été imposée par le régime pén-

tencier de Saint-Cyr, quoi d'étonnant à ce que je me sois échappé comme un jeune cheval, avide d'espace et de plaisir ? La guerre déséquilibre les vies les mieux équilibrées. Jadis, assurément, je n'aurais pas souhaité d'être libre : je l'étais ! Maintenant que j'ai connu l'esclavage le plus obscur, le seul mot de liberté me fait tressaillir au plus profond de moi-même. »

IV

*Villa Angelo Dania. — Le gourbi. —
Nouvelles de guerre.*

Le 29 mai. — Pénible marche de 12 kilomètres. Je perds quatre hommes dans la côte de Beaurieux, et dans le bois. Les premiers coups de canon après quatre mois. Je ressens un certain ébranlement nerveux ; l'éclair du départ m'éblouit. On entre en pleins bois. L'obscurité opaque vous fait trébucher contre les souches. Peu à peu je retrouve mes yeux de chat, et je recouvre ma dextérité de veilleur de nuit. Le premier, j'installe ma section. Un rien me guide : la lueur d'un bouteillon, le bruit d'un fourreau de baïonnette. Le premier, je repère un gourbi, splendide, où le chef et l'adjudant viennent s'installer ensuite.

Le 30 mai. — Il pleut, on n'y voit pas. On se croirait en décembre. Nous faisons du feu. Au jour, mon gourbi révèle encore plus de splendeur que la

nuît. A l'entrée, une sorte de berceau champêtre avec bancs et tables. Un escalier de bois, une solide porte en tôle. Dedans, plafond, plancher, en bois. Murailles en tôles jointives. Bonne cheminée. Lits soigneusement faits. Appliqués aux murs, rayons, étagères. Et du travail fini. Deux fenêtres, ou plutôt deux soupiraux. A la place d'honneur, dans un cadre en bois blanc, un dessin de Léonnec, affriolant, et dont je rêve. Sur la table, dans un culot de 150, un énorme bouquet de muguet. Au-dessus de la porte, en gothique, ces trois mots : Villa Angelo Dania !

Le 31 mai. — La pauvreté de l'ordinaire me frappe. On ne touche plus rien. Des pommes de terre, qu'on paye, et trente francs ! Du singe, du riz. Très rarement de la viande fraîche, et par demi-rations de 220 grammes. De la morue en remplacement, et jusqu'à du lait concentré ! Avec un franc par jour, nous n'arrivons pas à nous nourrir. Pensons aux hommes !

En attendant, les Bulgares pénètrent en Grèce. Trois mois après les premiers assauts sur Verdun, l'Autriche secoue de ses montagnes les Italiens qui s'y accrochaient, et quinze jours plus tard les Bulgares marchent sur Sérès. Le plan d'offensive générale crève les yeux. Dans quel but un aussi vaste effort ? Pour enrayer la nôtre, et faire traîner la guerre un an encore ? Peut-être ; mais ce n'est là qu'un but négatif. Croyons plutôt que l'ennemi, comme toujours il a fait, lutte pour vaincre, attaque pour enfoncer, ici Verdun, là Milan, là-bas Salonique. Que cet effort diaboliquement coûteux, ait l'air d'un der-

nier sursaut d'énergie, avant une agonie déjà proche : cela je le crois, j'en ai même un obscur pressentiment.

Le 1^{er} juin. — La journée n'est qu'un long crapouillotage. Vers 9 heures, fusillade ; c'est le 110^e qui a tenté, sans succès, de s'emparer d'une maison dans la vallée Foulon¹. Ce grondement, qui fait tout trembler, me donne des névralgies : le métier rentre. A 9 heures du soir, les derniers crapouillots s'aplatissent sur la crête avec leurs villaouf ! baoum ! crrrac ! déchirants. Je pense à ces monstres du pays des Rhunes, qui s'étendent à plat ventre sur la mer pour la gonfler et la rendre mauvaise, dont parle Heine dans la *Nordsee*.

Le 2 juin. — Le temps s'est rhabillé de neuf. Le soleil rit dans le feuillage. Par terre, les branches entrecroisées des arbres dessinent sur un fond orangé des treillages violets. Les canons, chanteurs de mort, se taisent. Les oiseaux chantent la vie. On se croirait à cent lieues du front, dans un coin odorant d'Auvergne.

Encore des histoires de Verdun. Deux hommes s'en vont piller la cave du général Gouverneur. Ils tombent sur le général en personne. « Nous avons reçu l'ordre de monter la garde ici. » Les officiers donnèrent, paraît-il, l'exemple du pillage, revenant avec des voitures à bras pleines de chemises, des caisses de parfums, des piles de camemberts, des kilogrammes de sauce tomate. On surprit un jour

1. Sous le Chemin des Dames, au N.-O. d'Oulches.

le vaguemestre d'un bataillon complètement nu dans un magasin de vêtements : il se remettait tranquillement à neuf !

Le 3 juin. — La bataille, à Verdun, redouble. L'ennemi dépense sans compter. C'est une sanglante orgie. La *Hochseeflotte*, sortant de son repaire de Kiel, et tentant une attaque sur les côtes d'Angleterre, rencontre une escadre anglaise. Les pertes sont lourdes des deux côtés, plus encore du côté anglais, plus faible en tonnage. Mais la *Hochseeflotte* est contrainte de rentrer au port. Événement grave, et qui me confirme dans mon pressentiment d'une usure ultra-rapide de l'ennemi, et, partant, d'une fin déjà moins lointaine des hostilités.

V

En première ligne. — Bruits d'offensive. — Le cimetière. — Visite aux camarades. — Le pangermanisme.

Le 5 juin. — 12 h. 30 : je ne suis de ronde qu'à 2 heures. D'ici là, que faire ? Je m'étends sur une couchette dans le gourbi des hommes. Je commence à lire paisiblement ; mais mon esprit, bientôt inattentif à ma lecture, est ramené, par l'éclatement soudain de quelques grenades, à la situation présente. L'air de cette tanière est irrespirable. Il y règne une forte odeur de plâtre frais, de souris, de pain moisi, où se mêle aussi un vague relent de

feuillées. Ténèbres absolues. Ni air, ni place, ni lumière. La voilà bien, la vie inoubliable ! De ronde, je m'étonne de l'audace de nos positions. Une tranchée de première ligne sur un plateau de 200 mètres de longueur environ. De la tranchée partent, comme des tentacules, des boyaux, appelés ici sapes, terminés par des P. E. qui traversent tout le plateau, atteignent un talus nommé Talus des Paillottes, le gravissent par des escaliers, et en atteignent le rebord, où ils s'accrochent comme des « m..... à uner..... » selon le mot du vieux, et d'où on lorgne intrépidement un ennemi ahuri de vous trouver là. On se regarde à 40 mètres. Les défenses accessoires sont faibles de part et d'autre. Si l'ennemi attaquait, quelle dégringolade échevelée ! Sur ce plateau, l'air vif de la nuit fouette et giffle.

Le 6 juin. — Je me lève pour la soupe : il pleut et il fait froid. Je vais de surprise en surprise. Cette compagnie a un cachet d'originalité que personne ne saurait lui refuser. Même à 50 mètres de l'ennemi, il ne se donne aucun ordre. Rien ne se prépare. Tout s'exécute par arrangements de petits gradés. Le capitaine dédaignant ces détails de service, ses chefs de section ralentissent immédiatement un zèle intempestif, et s'en remettent à leurs sous-ordres : « Sergent, vous ferez la relève. » Le sergent s'arrange alors avec les caporaux, taille, rogne sur le service, économise des sentinelles au P. E. (à 50 mètres de l'ennemi). Le poste le plus dangereux est donné à un adjudant, le moins dangereux à un sous-lieutenant. Les hommes se promènent sans capote, sans équipement, voire en che-

mise. Tous les lieux où l'on stationne sont d'une saleté repoussante. Je m'enquiers d'un abri, et j'ai la chance de tomber, au 1^{er} d'Infanterie, sur un petit sous-lieutenant de la classe 16 qui me prête bien volontiers un de ses gourbis. Le soir, un peu de singe au riz dans un bouteillon de jus. O la physionomie souriante de C..., en m'apportant cette mixture ! Se plaindre ? Non. Le Français rit de ses misères, vous savez bien ! En France, on l'a dit et chanté, tout finit par des chansons. Alors, avec cette douceur résignée du pauvre, timidement, comme pour s'excuser de me donner ça à manger, il me dit : « Poulet Joffre, mon aspirant ! » A côté, un famélique dévore déjà. Il mange couché. La gamelle est à terre, dix centimètres au-dessous de lui. Tordu et penché, sans autre souci que de calmer les tiraillements d'un estomac avide, il mange sans arrêt, sans prendre le temps de souffler ; et quand, ayant déjà fini, plein de stupeur, il se redresse pour se recoucher, il ne peut retenir un cri de douleur : il s'est luxé les reins.

Le 7 juin. — Du soleil à rares intervalles. Pluie fine entre deux rayons. Aux tranchées on a un état particulier de l'estomac : une heure avant la soupe, la fringale ; et quand on mange un morceau, on est rassasié ; — un état particulier de la bouche : pâteuse, et boisée par le tabac ; — du visage : qui ne se débarbouille pas ; — des mains, toujours rêches.

Je fais ma ronde à une heure. La nuit est noire, sans étoiles. Il pleuvine. Quelle grande tristesse sur la terre !

Le 8 juin. — Patient repérage de deux créneaux boches. Les travailleurs de la nuit. Toujours la pluie. Je descends au P. C.¹, d'où on a un si beau coup d'œil sur la plaine. Dans un silence émouvant, sous la pluie très fine, des tire-bouchons de fumée montent des ruines d'Oulches et de Vassognes², à mille mètres de l'ennemi, vers le ciel ; dans le ravin d'Oulches, sur l'herbe étonnamment verte, des capotes bleues se détachent avec force ; et très loin, mélancoliquement grêle, un joueur de flûte chasse la tristesse de la nuit qui descend.

Le 11 juin. — Les langues vont bon train au régiment. On attaque ! Les premiers ont parlé d'un coup de main destiné à nous mettre en possession de l'ouvrage triangulaire. Ce coup de main aurait été suivi d'un semblable du 1^{er} d'Infanterie, dans le but de supprimer le saillant de la cote 186, avec l'intention générale de rectifier un front très anguleux et d'assurer plus solidement des positions trop audacieuses et trop précaires. Deux compagnies seulement, dans chaque unité, pour cette petite aventure. — Bientôt l'aventure grandit, grossit, enfla. D'une attaque par surprise, on fit une attaque après bombardement. Le but n'était plus de rectifier notre front, mais d'occuper les troupes allemandes du secteur, de les inquiéter, d'empêcher l'ennemi de les distraire de cette région pour les porter sur le front anglais, à l'heure prochaine où se déclenchera l'offensive britannique. Aujourd'hui

1. Poste central du Commandement.

2. S.-O. de Craonnelle et de Craonne.

on fait rentrer tous les détachés ; dans quelques jours, on supprime les permissions. Ce n'est plus deux compagnies, mais deux bataillons, qui attaquent. On dit qu'un C. A. de réserve se tient en arrière. Un groupe de 155 vient d'arriver. Il ne s'agit pas de prendre l'ouvrage triangulaire, mais bel et bien de prendre trois lignes de tranchées. C'est mieux qu'un coup de main, c'est presque une diversion. Encore une belle omelette en perspective. Il était temps qu'on vienne au secours de Verdun. En supportant à elle seule, et pour la seconde fois, la pesée formidable du Boche, la France s'est créé des mérites inoubliables auprès des alliés. Mais il était temps, je crois, que les Russes fissent leur offensive et que les Anglais déclarassent la leur prête à se déclencher. Sera-ce, cette fois, l'estocade définitive ? Les Italiens, déchargés, vont-ils refaire l'escalade du Trentin ? Les Russes, dont le mouvement en Galicie n'est qu'une feinte, vont-ils foncer en Prusse orientale, comme ils le projettent ? Les Anglais pourront-ils crever un adversaire sur ses gardes ? Verrons-nous enfin, cette fois, le sanglier aux abois ?

Le 12 juin. — « Mon aspirant ! Mon aspirant ! » C'est la sentinelle qui vient me réveiller pour ma ronde. Il est 3 heures. La plaine de Jumigny ¹ déroule à mes pieds un océan de brouillard, d'où émerge, de place en place, comme un monstre chevelu, le dos hérissé d'un bois. A main gauche la croupe sombre de la forêt de Beaurieux, énorme

1. N.-O. de Beaurieux, S.-O. d'Oulches.

et menaçante, se barre de rubans blanchâtres, se brode de festons vaporeux, se couronne d'une mouvante auréole de nuées : n'est-ce pas le roi des Aulnes qui, surpris par l'aube obscure, enroule en hâte les mille replis de sa traîne, et s'enfuit ? Là-haut, en première ligne, l'horizon déjà s'éclaircit. Le versant sud de l'Aisne découvre, dans un tendre lointain bleu, son profil uni et paisible. L'ennemi troue le silence de coups de fusil que la fraîcheur du matin rend joyeux. Je redescends, alerte et affamé, quand, en passant, pour la centième fois peut-être, à côté du petit cimetière qui dort à notre porte, l'idée me vient, au milieu du grand silence, de saluer ceux qui sont là. Je m'accoude alors sur la frêle barrière qui les enclot. Pas de noms ; des piquets avec des chiffres : quinze en tout. On a dessiné sur leurs tombes des croix avec des petits cailloux. A leur chevet, une bouteille renfermant des papiers, le goulot planté en terre. Un, plus favorisé, possède deux couronnes d'immortelles. A côté, un tumulus affaissé ramène brusquement la pensée quinze mois en arrière. C'était encore du temps des képis. Le sien gît là, aplati, crevé, sans visière, délavé, couleur lie de vin, piqueté de taches de boue, mangé aux vers, débris informe et sans nom. Ni croix ni bouteille. Ce petit mont de terre et ce képi : tout ce qui reste d'un homme. Les derniers datent de cet hiver. Tous trois touchés à la tête : leurs casques en font foi. Le premier n'a qu'un petit trou étoilé — une balle — les deux autres une brèche béante, par où la mort entra.

Maintenant les vivants se lèvent. Les yeux gonflés, toussant, grognant, ils descendent aux cuisines

en s'ébrouant sous la morsure du froid matinal. Petit à petit, le camp s'éveille : la journée commence. Les nuées se dissipent vers les hauteurs. Oulches se dévoile dans sa molle verdure. L'herbe diaprée balance des gouttelettes d'une rosée cristalline. La plaine et les bois dépouillent tout mystère. Un coup de canon part de Moulin-Rouge¹ ; l'homme a repris son œuvre.

Trop éveillé ce matin pour me recoucher, une humeur vagabonde, sitôt après le jus, me pousse dehors. Ma canne ! Et me voilà dégringolant dans le vallon qui sépare les premières des deuxièmes lignes. Les herbes et les taillis fouettent mes guêtres dans un jaillissement de rosée. Il monte de la terre une fraîcheur qui libère le jeu des muscles engourdis par la nuit, épanouit l'âme comme une rose qu'on voit, aux premiers rayons du soleil, se déclore, assouplit le cerveau qui, dans une minute paradisiaque, distingue toutes choses et les comprend. Merci, ô morts d'alentour, vous qui parfois ajoutez encore du prix à la vie ! Au milieu de ce ravissement j'ai passé la rivière, et me voici à la villa Angelo Dania, empestée maintenant par le major du 3^e bataillon. Et je force les enjambées pour grimper à mon ancienne compagnie avant 7 heures ; et j'arrive au carrefour de la Mort en soufflant comme une forge. Sans avoir le temps de réfléchir à ce que je vais éprouver en retrouvant, après quatre mois, des hommes avec qui j'ai vécu un an, je tombe sur les brancardiers, et encore d'autres, et encore. De tous côtés ils accourent,

1. Au sud de l'Aisne, entre Maizy et Concevreux.

cœurs simples, serrer la main à l'ancien. Les uns m'appellent « sergent » tout comme jadis, les autres « mon aspirant » avec un accent de fierté ; d'autres enfin, gênés, hésitants à me reconnaître sous cette élégance, me font un salut gauche qui m'attendrit. Les officiers sont charmants. En m'en retournant, je songe que cette absence de quatre mois m'aura fait du bien dans l'esprit de mes anciens camarades, et que je reviens toujours aimé des petits, mais plus considéré des grands.

Le 13 juin. — Je trouve dans le *Billet de Junius* du 11, cette phrase saisissante : « Les Germains ont conquis Rome, mais, éblouis par l'autorité de cette Rome, ils ont adopté la religion des vaincus. Il faut réparer cette erreur. Il faut que l'Allemagne qui va créer un nouvel Empire mondial, prépare aussi pour le monde une nouvelle religion (*Cramb, Germany and England, 1912.*) »

Ce passage d'un livre prophétique renouvelle très heureusement la question du pangermanisme. La comparaison entre le bouleversement actuel de l'Europe et les invasions barbares s'impose. Or, de ces invasions des premiers siècles, il advint ce qu'il était advenu de la conquête de la Grèce par les Romains : *Græcia capta ferum victorem cepit*¹. Les vainqueurs, subjugués par la civilisation supérieure des vaincus, perdirent, en l'adoptant, les bénéfices matériels de leur conquête qui devint ainsi lettre morte. Les hordes germaniques qui

1. Horace, Epître II, 1.... « La Grèce conquise conquiert son vainqueur sauvage. »

avaient pris Rome, en abandonnant la conception arienne du christianisme, furent à leur tour prises par elle. Ces hordes fusionnèrent alors avec les Francs, les Romans, les Slaves, dans la soumission à l'Évangile. Soumission qui signifiait : égale humilité devant Jésus. Car le christianisme, par essence, nie toute supériorité individuelle ou collective. Nous sommes frères. Comment deux êtres, pénétrés de la même morale parfaite et des mêmes principes, seraient-ils si différents que l'un pût exiger l'obéissance de l'autre, usurpant ainsi ce qu'on ne doit qu'à Dieu ? C'est pourquoi le christianisme ébranla dès l'abord, puis finit par supprimer l'esclavage. De même, pour deux groupes d'individus, comment la stricte discipline chrétienne eût-elle autorisé l'oppression de l'un par l'autre, ou, pour user d'un néologisme, l'impérialisme ? C'est pourquoi l'avènement du christianisme a marqué la fin de l'Empire romain. Or les Germains constituaient une puissance formidable qui avait besoin de faire sentir sa force. La prise de Rome fut une bonne fortune qu'ils ne surent pas saisir, parce qu'ils manquaient de l'assise morale que donne un long passé et d'une pensée dirigeante. Il en résulta un individualisme et un particularisme que la tentative du Saint-Empire romain germanique ne réussit pas à fondre dans une volonté Une et Indivise. Tentative heureuse d'intention, qui eût peut-être abouti au moment des invasions, mais qui, cinq siècles plus tard, échoua devant le séparatisme insensé qui morcelait les Allemagnes. La politique des rois de France, en entretenant cet état des choses et des esprits, en s'attachant l'Empire ottoman afin d'em-

pêcher — vue prophétique ! — une alliance des Germains et des Turcs, en créant enfin l'idée d'un équilibre européen nécessaire, éteignit si bien les velléités dominatrices du peuple german qu'on put, de longs siècles, les croire mortes. Mais le péril n'était que différé. Napoléon aidant, l'unité allemande se fit. La force admirable de ce peuple avait dès lors un chef, une direction, un but. Elle allait enfin pouvoir se donner libre cours, et s'approprier l'Europe. Instruite par l'expérience des invasions et par celles des siècles suivants, elle savait qu'une domination ne s'impose pas sans l'apport d'une civilisation moralement supérieure. Elle travailla donc, dans un patient silence, à se donner, avant de l'offrir, fusil en main, à l'Europe, une constitution politique ferme, un régime économique bien échafaudé, un essor commercial large et hardi, une vie scientifique active et savamment dirigée vers les réalisations techniques, une littérature et un art délivrés, depuis Lessing, de l'autorité française et anglaise, enfin une religion, sinon nouvelle, du moins personnelle : une forme du culte d'Odin modernisé sous l'influence de Kant, Schelling, Hegel, et modelée sur la théorie nietzschéenne du Surhomme. Une fois le catholicisme répudié, les pangermanistes peuvent alors, sans scrupules, mettre à exécution leur projet d'entente avec cette autre grande force, inemployée, chaque jour refoulée dans de plus étroites frontières, et assoiffée de vengeance, que constitue l'Islam. La République, moins avisée que la Monarchie, laissa naître, puis grandir, la coalition germano-turque. C'est ainsi que l'Europe de 1914 voit se reproduire

sur le monde latin la tentative des Barbares, manquée quinze siècles auparavant. Les flots des invasions germaniques et musulmanes, non plus contraires, mais unis, cette fois, et conduits par l'initiative du plus habile, tentent d'assurer le triomphe de la *Weltpolitik*. Qu'on ne dise donc pas de cette grandiose entreprise dont, au surplus, personne ne saurait encore assurer le complet échec, qu'elle est insensée et que Guillaume est un déséquilibré. Les appétits de nos ennemis plongent leurs racines dans un très lointain passé. Il leur revient le mérite d'avoir su attendre, pour les assouvir, que la Prusse eût, avec des principicules épars, élaboré une grande nation. Guillaume II, pour la majesté des vues, égale César et Napoléon ; et l'Allemagne est la seule, depuis un siècle, dont la persévérance tenace ait accompli de grandes choses. Si le germanisme, cette fois encore, échoue, il le devra uniquement à l'idée de l'équilibre européen et, accessoirement, parce qu'il était imprévu, à ce fait que les réalités terribles de la guerre l'obligent à étaler une supériorité brutalement matérielle qui cache la supériorité morale qu'il avait, tout au moins, essayé d'acquérir. Il ne faut pas juger un conquérant au moment de la conquête. Rome ne fut pas tendre envers ses ennemis, et pourtant l'Empire marqua, dans le monde méditerranéen, une ère de prospérité et de paix.

VI

Maizy. — Une « Cour des Miracles ». — Les méfaits de l'alcool. — Espoirs d'offensive. — Une rencontre.

Le 15 juin. — On ne parle plus de l'attaque, mais on y travaille. Là-haut, on prolonge les P. E., avant de les réunir par une parallèle. Ici on creuse le boyau d'évacuation. Tous les deux jours, par moitié, le bataillon va travailler dans les bois de Beaurieux...

Le 16 juin. — Enfin le soleil luit. Un grand soleil de juin qui sèche les routes à plaisir. On se sent revivre. Décidément nos voisins sont bien étranges ! C'est des chasseurs et des dragons de l'escadron divisionnaire. De 6 heures à minuit, ça chante, ça gueule, ça hurle. Le patron, le bonhomme sans chemise, aujourd'hui rétamé, gît dans la cour ivre-mort, aux pieds de sa moitié qui ne vaut guère mieux. La fille, rouge et éméchée, fait, au milieu des soldats, des gaudrioles. Il y a là du train, des caporaux, des sergents, un adjudant, tous pareillement allumés. Un grand diable de caporal frappe sur l'épaule de son voisin, en répétant, d'une bouche baveuse : « T'en fais pas, va, t'en fais pas, que je te dis ! » Les autres chantent en hoquetant des chansons stupides, sans pouvoir en finir une.

Quand ils ne savent plus, ils recommencent, et les mêmes paroles reviennent comme l'aveu désespéré d'un abêtissement sans bornes. La fille, qui marche bossue, s'accroche aux hommes avec ces gestes qu'on voit sur les fortifications. Un homme de ma section, pour « me faire plaisir », m'oblige à prendre un verre, et me raconte avec volubilité ses années de *Bat' d'Af*, sa campagne du Maroc, ses tatouages, ses aventures, sa sympathie débordante — vraiment il le prouve pour moi ! — et dans le besoin de s'ouvrir qui naît du vin, il me répète même certaines paroles confidentielles sur mon compte, entendues au commandant. Mais les refrains : « Mesdames, voilà ce qu'on ne dit pas » et « Je suis soldat » me bourdonnent aux oreilles ; et je sors me promener sur la digue du canal ¹. La soirée est douce et j'éprouve de la volupté à m'enfoncer à pas lents dans l'allée royale que dessine, de chaque côté de l'eau, une double rangée de grands arbres. On se croirait à Versailles, et l'ombre qui déjà descend feutre tous les bruits. L'Etat-Major de la division, gravement, se promène, dans de doctes conversations. Quelques femmes cherchent fortune. Au retour, le spectacle largement ouvert du canal, non bordé d'arbres le long de Maizy, de la plaine où s'appesantit la brume des fins de journées d'été, de la surface lilas, puis mauve, puis violette, puis presque noire, des eaux immobiles ; et dans le lointain, sur un ciel orangé des derniers reflets du soleil, la découpe, couleur de bruyère, des hauteurs de Beaurieux, Pargnan,

1. Il s'agit ici du canal latéral à l'Aisne.

Paissy, où les arbres émergent comme des choux gigantesques, transportent à cent lieues du front, ramènent deux ans en arrière, quand on goûtait, de toute son âme, la paix des champs, et qu'on n'entendait, le soir, sur la terre, d'autre plainte que le concert gémissant des grenouilles.

Le 17 juin. — Maudits soient les cinq sous du poilu ! La compagnie, qui a travaillé cette nuit, est restée ici toute la journée. Les trois quarts en ont profité pour se saouler de façon à s'en souvenir et à pouvoir dire plus tard : « Ah ! c'te cuite, à Maizy, tu te rappelles ! » On se dispute, on gueule dans la rue, on envahit les maisons privées jusqu'à minuit. On cogne à toutes les maisons où on vend du vin, et comme les marchands, terrifiés du mal dont ils sont responsables, n'ouvrent pas, on crie des injures : « Mais j'la crève, mi. Va donc, feignant, empoisonneur, embusqué ! » On erre dehors une partie de la nuit, on s'égare, quelques-uns se réveillent à quatre kilomètres du cantonnement.

Les langues vont toujours bon train. Les « tuyaux » se croisent, se décroisent, s'entrecroisent. On a vu des noirs à Fismes. De gros convois de matériel pour abris d'artillerie débarquent à Glennes. On raconte que nous ne ferons rien. Le commandant aurait dit : « Les travaux, je m'en désintéresse ; ce n'est pas pour nous. » Aux brancardiers de corps qui font des postes de secours, un colonel : « Vous travaillez pour vos camarades. » Qui croire ? Personne, car la sagesse consiste à bien faire et laisser dire. Que ne dit-on pas ? Que Lille sera sûrement repris cette fois, que nous attaque-

rons en même temps à Tahure, à Berry-au-Bac et ici ; que les hôtels de Vichy, le Mont-Dore, etc. feront cette année leur saison de baigneurs. Un seul événement certain, c'est que, comme je le prévoyais, l'offensive russe contre les Autrichiens n'était qu'une diversion, et qu'avant quarante-huit heures le front Hindenburg sera entamé, et espérons-le, enfoncé.

Le 22 juin. — Le campement du 3^e bataillon qui nous relève est arrivé sur la fin de l'après-midi, dans la poussière brûlante de cette première journée d'été. On me souhaite bonjour au passage ; des mains saluent ou se tendent gauchement. Dans le fond d'une cour encombrée de cantines, d'équipements, de cuisines roulantes, de chevaux affamés, je rencontre X..., mais méconnaissable, d'une pâleur verdâtre, maigri de quinze livres. En me voyant il veut sourire ; mais le sourire lui tire les traits, fait saillir ses pommettes, et s'exhale en une grimace. Il se lève pour m'accueillir, mais sa tête penche sur sa poitrine qui se creuse entre ses épaules qui sortent. Puis, épuisé par cet effort, il retombe lourdement sur son banc. Sans doute pour me mettre à l'aise, il aborde lui-même le sujet de sa santé : « Ça m'a pris, me dit-il, après Verdun, qui est cause de tout. L'estomac ne va plus. L'infirmerie n'y a rien fait. Je ne mange plus. Je ne me reconnais plus moi-même. Que veux-tu ? Voilà seize mois que je traîne mes guêtres dans les tranchées : c'est dur. Je crois qu'il me faudrait du repos. » Ah mon tendre ami, ce qu'il vous faudrait, c'est la fin de tant de misères. Vous avez payé votre dette. Il

vous faudrait un remplaçant. Quel spectacle que celui de tant de mérites perdus, de tant d'aimables qualités flétries, de tant d'énergie gaspillée, d'un avenir, tel qu'on s'en propose à vingt ans, sinon ruiné, du moins involontairement compromis ! Vous êtes trop jeune pour ne pas souhaiter vivre encore, et l'existence que vous menez vous tue, en attendant la balle qui vous est destinée. Vous avez seulement le tort de porter sur votre figure des sentiments que d'autres cachent dans leur cœur.

VII

Retour à la Villa Angelo Dania. — On attaquera ? — Verdun. — Le courage d'un moribond. — Un mot du général Petain. — Un communiqué boche par fusée. — « Pourquoi se bat-on ? » — Ordres et contre-ordres.

Le 23 juin. — J'ai repris location à la Villa A. Dania. C'est toujours le même petit logis charmant, propre comme un sou neuf. Les souris sont seulement plus bruyantes derrière les tôles. La petite femme court-vêtue, de Léonnec, attire toujours les regards. Mais dans le culot de 150, comme symbole du temps qui passe, les coquelicots ont remplacé les muguets. Et dans le bois aussi s'est répandue une floraison nouvelle. Les taillis, un peu maigres il y a quinze jours, étalent maintenant une profusion de pousses et de rejets feuillus qui font,

au-dessous de la haute futaie, comme un premier étage de mouvante verdure. Par places, des champs de fougères élèvent à hauteur d'homme un lit moelleux de dentelles. Un soleil puissant éclaire cet épanouissement.

Le 24 juin. — Il semble que les projets du commandement aient passé par deux phases. On a d'abord voulu une action rapide et de surprise. C'est le moment où, sans préparatifs, on bondissait le 17, sur le plateau de Vaclerc. Puis on a commandé de longs travaux, et un groupe au moins d'artillerie est venu s'installer dans le bois. L'ordre du général commandant le corps porterait simplement « une préparation offensive sur le front de la 1^{re} D.-I. » en vue de collaborer à la manœuvre anglaise, si elle réussit. Patatras ! Tout croule. A la soupe du soir, un téléphoniste haut comme un chou apporte la dépêche suivante : « Le général en chef supprime toutes les permissions à partir du 25 et jusqu'à nouvel ordre. » En une demi-heure, sans que personne ait rien dit, c'est le secret de Polichinelle. La consternation s'est abattue sur nous. On s'attend au grand coup, et, comme les blés, les espérances dressent la tête. On rêve de percer, encore une fois, et on parle, comme en septembre, de Laon, de Vouziers et de Rethel. Un peu de tristesse aussi, malgré l'habitude de ces sortes d'émotions, ou peut-être à cause d'elle. On sait trop maintenant le sort qui nous attend ; et après vingt-deux mois de front, il n'est plus un soldat, si poilu soit-il, qui ait gardé l'enthousiasme de mourir. Les permissionnaires déjà partis pour

Fismes, reviennent sans mot dire, la tête basse. Et les autres rient du malheur d'autrui, parce que rire est le dernier expédient de l'homme qui mesure la grandeur de sa propre infortune et qui ne peut l'éviter. Pendant ce temps-là l'adjudant de la compagnie se marie par procuration. Que ne verrons-nous pas à la guerre !

Le 25 juin. — Autre cloche, autre son. Le bruit court que la compagnie est dissoute. Depuis déjà longtemps le commandement avait laissé percer que les effectifs des régiments seraient complétés par la dissolution de certaines unités. Déjà dans quelques corps, les régiments de réserve ont disparu, fondus dans leurs cadets d'active. Dans d'autres, la 4^e compagnie de chaque bataillon, dissoute, a fourni aux trois premières de quoi se compléter à effectif normal. C'est ce qui devait se produire ici ; mais la 4^e compagnie étant commandée par un capitaine, et la nôtre par un lieutenant, on a donné la préférence au plus galonné. Et voilà comment en théorie, c'est la quatrième, et en pratique la deuxième qui se disloque. Rien de définitif jusqu'ici ; mais « on dit » qu'on complétera à 200 (160 hommes, 20 caporaux, 12 sergents, 4 sous-chefs de section, 4 chefs de section). Que signifie ce remue-ménage, à la veille d'une offensive ? C'est l'un des deux : ou notre transvasement n'est pas prochain, ou on n'attaquera pas dans ce secteur. Il serait pourtant grand temps de dégager Verdun, où nous venons de perdre Thiaumont et Fleury. Autant dire que l'ennemi est aux portes. Quatre kilomètres ne comptent guère, avec des canons qui

portent à quinze, et quand la proximité du but redouble l'énergie de l'assaillant. La voilà pourtant qui se réalise, ma triste prophétie. Quand, à Maizy, après Vaux, je disais : « Ils l'auront », chacun, dans la fièvre des succès russes, et confiant dans l'accalmie sur les deux rives de la Meuse, me riait au nez. Que les sacrifices accomplis soient énormes, je l'accorde ; que l'espoir d'enlever la forteresse comme une bagatelle ait été cruellement déçu, je ne le nie pas. Mais l'abandon rapide de cette espérance a fait place au projet d'user, à Verdun, l'armée française ; et on ne saurait refuser à cette entreprise un certain air de réussite. Et puis, à parler brutalement, avons-nous fait, depuis le début de cette affaire, autre chose que de reculer ? Et les journaux d'aujourd'hui n'en sont-ils pas réduits à dissimuler gauchement que notre résistance touche à sa fin, et que la place ne tient plus qu'à un fil ? Or la perte de ce « monceau de ruines » n'en constituerait pas moins pour nous un échec que l'ennemi exploiterait comme seul il sait le faire. Pourquoi, maintenant, cet empressement ? Sans doute, pour prévenir le déclenchement de l'offensive anglaise, ou tout au moins pour en atténuer la répercussion. Peut-on croire que l'Etat-Major allemand s'enferme, s'hypnotise, sur un nom, et que nous le laissons faire, pour asséner, de concert avec les Anglais, le coup de grâce à un adversaire épuisé ? Non, car s'il est vrai que, quand on est bête, c'est pour longtemps, l'inverse ne l'est pas moins.

Le 26 juin. — Nouveau changement de décor. Le 201^e cesserait ses travaux ; le 1^{er} arrêterait aussi

les frais. Le 43^e reboucherait ses parallèles, soi-disant parce qu'elles se trouveraient, par erreur, sur l'alignement des tranchées boches. Quelques batteries déménagent. La décision demande un état des permissionnaires restant à partir pour le second tour. Alors, cette offensive ? Cette suppression de permissions ? Qu'y-a-t-il de cassé ? Les Boches, eux, ne changent pas. Ils cognent de plus en plus fort. Souville n'a qu'à bien se tenir.

Le 27 juin. — On a entendu cette nuit une violente canonnade du côté de Soupir. Les officieux racontent que c'est nous qui avons attaqué, et que c'est là qu'allaient les batteries déménagées. En ce moment il pleut à torrents ; j'ai bien peur que l'offensive anglaise soit déclenchée.

Le 28 juin. — La pluie fait rage. Une pluie furieuse et lourde qui coupe les feuilles, qui cingle le visage, et qui fait « pan, pan », en tombant sur le sable. L'eau qui ruisselle s'y creuse bientôt des lits sinueux, profonds comme des gorges en miniature ; puis se déverse dans les boyaux, maintenant inondés à hauteur d'homme. Dans notre gourbi même, perfide, elle se glisse ; et la grande ennemie, la Boue, envahit progressivement la place. Fort heureusement, l'offensive anglaise n'est pas encore déclenchée. Ils en sont toujours au bombardement, qui, dit-on, doit durer cinq jours. Par contre, les Italiens, plus vite reformés qu'on ne s'y attendait, reprennent la marche en avant.

Dans notre camp, si calme, il est tombé un obus, à vingt mètres du gourbi que j'occupe. Un caporal

du 1^{er} d'Infanterie, venu là voir un camarade, s'est trouvé juste pour le recevoir dans le ventre. Son camarade avait la jambe coupée. Il s'est fait lui-même une ligature, avec cette sérénité que donne aux âmes fortes la perspective de la mort. Le capitaine accourt au bruit de l'éclatement, aperçoit mon homme paisiblement assis dans son sang : « Eh bien, mon vieux, ça ne va pas ? — Non, mon capitaine, je vous fais mes adieux. — Allons, faut pas dire ça. On te soignera et tu t'en sortiras. — Oh ! vous n'y pensez pas, répond l'homme d'une voix pure, qui s'élève et résonne dans les branches ; je sais bien ce qui m'attend. J'en ai pour deux heures. Adieu. » On l'emmena. On l'opéra. Il ne perdit pas un instant son courage et sa connaissance. Et il mourut dans le milieu de la nuit, moins de trois heures après l'accident.

On signalait ce matin deux de nos parlementaires sur le front de la D. I. Les bienfaits du Comité Secret n'ont pas tardé, hélas ! à se faire sentir. Ils sont venus à Glennes, puis à Maizy, et, suprême audace, au P. C. du colonel, partout en automobile, comme il sied. Sur la route d'Oulches, leur voiture a écrasé un mulot énorme. J'ai cru utile de rapporter, sans commentaire, les réflexions de deux poilus, passant sur la route après l'incident, sur la question du Contrôle parlementaire aux armées. *Premier poilu* : « Y n'ont mie tué d'Boches, mes gins, mais y peuvent se vanter d'avoir tué un rat. » *Deuxième poilu* : « Et un biau ! »

Le 29 juin. — Décidément la compagnie se disloque. Après le chef, voilà D... qui s'en va. Le « vé-

téran », inscrit sur les contrôles depuis quatre ans, dont vingt-trois mois de campagne, s'embusque, lui aussi. Par un retour de fortune inespéré, le misérable chef de demi-section, bon à tout faire, la bête bonne à tuer, le serf corvéable à merci, devient sergent au colombier du régiment affecté à la C. H. R., avec entrée à la popote des sous-officiers du P. E. M. du colonel, et deux heures seulement de présence nécessaire par mois. Encore un pour qui la guerre est finie. J'en suis heureux pour ce brave garçon, qui a fait la retraite, la Marne, Reims, Soupir, Beauséjour, les Eparges, et donné tant de preuves de loyauté.

Le 30 juin. — Pétain, dit-on, a passé hier dans la région. On lui prête les paroles suivantes, bien qu'il n'ait sans doute pas ouvert la bouche, ainsi qu'il sied à un « grand chef » : « On ne fera quelque chose ici que si je dispose de l'artillerie suffisante. » Et les *Je sais tout* ajoutent : « Or j'ai vu cet après-midi trois pièces lourdes qu'on démontrait, prêtes à partir pour Verdun. » Le malheur veut qu'en réalité ces pièces viennent du Mort-Homme ; et elles vont tout simplement se mettre en batterie vers OEuilly ¹, sur le front de la 2^e D. I. Je persiste donc à croire que nous donnerons. Aurons-nous mission d'enlever tout le plateau triangulaire, ou seulement d'occuper les Boches pendant l'offensive anglaise ? Ne ferons-nous qu'une simple reconnaissance ? *Chi lo sa ?* Tout dépendra sans doute de Tommy. Mais nous bougerons. « L'attaque

1. Sur l'Aisne, rive droite, ouest de Beaurieux

se précise », disait ce matin C... Le général D... écrit à G... : « Je puis vous assurer que votre secteur n'est pas compris dans la zone des opérations projetées. » Mais qu'est-ce qu'un coup de main, qu'est-ce que l'attaque d'un bataillon, dans le plan d'offensive de deux millions d'hommes ? et, vue de haut, qu'est-ce que la réduction à leur plus simple expression d'une centaine de poilus pouilleux et crottés ? Tant pis pour ceux qui se sont fourvoyés. Les Boches, à qui l'on prête des transes mortelles, paraissent n'avoir jamais si pleinement joui de toutes leurs facultés. Ils nous ont envoyé ce matin, par fusée, un « communiqué » qui en témoigne : d'abord, une coupure de la *Morgenpost* sur une prétendue victoire de Linsingen remontant au 26 juin, sur un échec français au Mort-Homme ; une autre coupure sur la réception triomphale des députés du Reichstag à Sofia (sans doute la mission Erzberger) ; une caricature de Churchill ; et enfin un petit billet du capitaine boche, ainsi conçu : « Où en est l'offensive anglaise ? Etes-vous toujours alliés avec les Anglais ? Envoyez-nous *Le Matin* tous les jours, nous le lisons bien volontiers. Vous devez avoir du travail à vider l'eau de vos boyaux, car il en est tombé pas mal ces temps-ci. Le bonjour à votre commandant de compagnie. »

Avec le soir vient l'heure de la dislocation. Les groupes prennent chacun leur route, dans un silence que rien ne rompt, si ce n'est la gaieté, trop exubérante pour n'être pas triste, que quelques inséparables ont été puiser au fond des bidons, pour adoucir la peine de leur séparation forcée. Pour moi, de quitter R..., je me sens tout bête.

Voilà cinq semaines à peine que nous vivons ensemble, et déjà nous nous aimons. Force surprenante de l'habitude ! L'homme s'attache rapidement, et goûte, dans cet attachement, — l'esprit le plus obtus, la seule consolation qui soit à sa portée, — le cœur le plus froid, le seul allègement de ses peines qui mette de la gaieté sur son visage sans porter atteinte à la tristesse de son âme et à son égoïsme intime.

Le 1^{er} juillet. — Ce soir le téléphone est plein de bonnes nouvelles : L'Armée à la Brigade : « Les Anglais ont enlevé la première ligne. Les Français tiennent la position. Les Russes ont pris Kolo-meia. »

Le 2 juillet. — Les journaux confirment aujourd'hui les nouvelles d'hier. La voilà donc ouverte, cette nouvelle course à la mort. Un nouveau charnier prend place dans une illustre lignée. Combien de blonds *Tommies* rasés, de rudes paysans de nos campagnes, vont encore rendre leurs corps à la terre et leur âme à Dieu ! Et pour quelle chimère ! Savent-ils pourquoi ils se battent, ces Ecossais aux jambes d'athlètes, ces Bretons au regard bleu ? Pour l'Alsace-Lorraine ? Qu'importe la vallée de l'Ill au highlander lointain ? Qu'importe Metz au Brestois, né pour la mer ? Et puis, qui croit encore que l'Europe est en feu pour ce lopin de terre ? Se battent-ils pour la patrie ? Ils ne la connaissent point. Les idées générales restent inaccessibles au vulgaire. Prenez cent hommes du peuple, parlez-leur de la patrie : la moitié vous

rira au nez, de stupeur et d'incompréhension. Vingt-cinq autres nous diront qu'il leur indiffère d'être Allemands ou Français, que le nom ne change rien à la chose, que dans tous les pays les forts vivent sur les faibles, qu'ils ne connaissent pas cette patrie au nom de laquelle on tue, et on meurt, et que la patrie, s'il y en a une, c'est là où l'on vit bien. Le reste, entraîné dans le mouvement individualiste, renie un préjugé qui asservit la personne au groupe, qui étouffe son libre développement, qui lui impose le danger, la mort, au profit d'une société de gavés. On lui prêche le sacrifice ; il répond qu'on ne l'exige que des petits. On lui demande sa vie pour honorer la Déesse : il n'a pas la foi. On le lie dans les lois, on le menace, les gendarmes le guettent : il se résigne en crachant sa fureur.

Alors pourquoi se bat-on ? Pourquoi se battent-ils, les employés souffreteux des grandes villes, les petits commerçants, les ouvriers ? Pour empêcher le triomphe du germanisme ? En êtes-vous bien sûr ? Pour tous les gens mêlés aux affaires avant la guerre, mis au courant de l'incroyable essor économique de l'Allemagne, le germanisme signifiait richesse et prospérité. Et si la rage de vaincre n'avait pas inspiré à nos ennemis de si hideux moyens, leur conquête n'eût soulevé là aucune révolte. Que ne font pas pardonner le bien-être, le succès, l'opulence ? Et, qui sait ? Combien encore, parmi les combattants, regrettent leurs anciennes relations avec l'Allemagne, l'abondance de ses matières premières, le bas prix de ses objets fabriqués, et redoutent, comme une ruine, de ne pou-

voir retrouver avec les alliés l'équivalent de leur situation perdue ?

Alors, je vous le demande, pourquoi se bat-on ? Pour sa femme, pour ses enfants ? Mais les célibataires, les veufs, les jeunes ? Pour la femme et les enfants des autres ? Peut-être, mais inconsciemment. De si généreux sentiments ne se rencontrent guère ; on ne fait pas, de gaieté de cœur, le sacrifice anonyme de sa vie. — Pour sa maison, ses champs, l'héritage paternel ? Mais les pauvres, mais les soldats de pays envahis ?

Eh bien, non, le soldat de 1916 ne se bat ni pour l'Alsace, ni pour ruiner l'Allemagne, ni pour la patrie. Il se bat par honnêteté, par habitude et par force. Il se bat parce qu'il ne peut faire autrement. Il se bat ensuite parce que, après les premiers enthousiasmes, après le découragement du premier hiver, est venue, avec le second, la résignation. Ce qu'on espérait n'être qu'un état passager, ces souffrances, ces dangers, ces risques de mort, tout cela, avec le temps, est devenu une situation stable dans son instabilité même. On a changé sa maison contre un gourbi, sa famille contre des camarades de combat. On a taillé sa vie dans la misère, comme autrefois dans le bien-être. On a gradué ses sentiments au niveau des événements journaliers, et retrouvé son équilibre dans le déséquilibre. On n' imagine même plus que cela puisse changer. On ne se voit plus retournant chez soi. On l'espère toujours : on n'y compte plus. Enfin, à cette double influence, contrainte de la société et des lois, lente pesée des choses, s'ajoutent des éléments individuels, seuls facteurs qui

révèlent chez l'homme une conscience morale. Le peuple possède au plus haut point le sentiment de la nécessité. Il faut faire la guerre. A cause de quoi, pourquoi, il ne sait. Mais il sent obscurément qu'il le faut. A son retour de permission, il vient reprendre sa place. C'est ainsi, il le faut. Il gémit, mais baisse la tête. Et puis, à son insu, la guerre réveille en lui des atavismes endormis : le besoin de tuer, le goût de l'énergie. Le poilu est fier de sa force. Peut-être doit-il à cet instinct sa générosité pour les faibles. Enfin la foncière droiture de ce peuple qui a tant souffert, l'indignation que soulève en lui toute bassesse, la haine des embusqués, le droit de parler et de commander qu'il s'en attribue pour plus tard, la satisfaction du devoir accompli, la fierté qu'il en retire, voilà le dernier facteur de sa bonne volonté. Tel est le poilu de 1916. J'ai dit la vérité. Qu'on me démente si on l'ose !

Le 3 juillet. — On nous relève. C'est le 33^e qui vient. Nous partons à l'arrière, du côté de Fismes, pour nous reformer, nous instruire et nous préparer, sur un terrain conforme au plateau triangulaire, à l'attaque que nous devons faire de cette position. Ainsi c'était bien vrai, ces préparatifs, ce matériel, ces bruits d'offensive. L'ordre est clair. On distribue des plans. Je regarde, sans voir, cette feuille, barbouillée de lignes crénelées qui sont des tranchées qu'il va falloir prendre. J'écoute sans entendre ces gens qui parlent boyaux, mitrailleuses, Moulin de Vaclerc. Une émotion sourde me saisit. Maintenant un dégoût de tout m'envahit. Le pain me paraît fade, comme à La Neuville, quand

on mangeait à côté des morts. La voilà bien, la vie incertaine du front.

Le 4 juillet. — Ce matin, reconnaissance des abris de bombardement et du secteur d'attaque. « Vous, vous sortirez par là. » Oh ! que m'importe l'endroit ! Les fils de fer boches sont électrifiés ; les téléphonistes viennent d'apporter la nouvelle. A midi, on est relevé par le XVIII^e Corps. Le soir, contre-ordre : plus de relève ! Les permissions sont rétablies. Chacun respire, dans sa peur inavouée. Peur, non ; mais un immense ennui. Que se passe-t-il ? On ne sait. Notre offensive de Picardie progresse doucement. Nous réserve-t-on pour le moment décisif ? Ou l'état-major y perd-il son latin ? Je m'imagine nos grands généraux comme des joueurs de poker, mettant un louis de relance, puis annonçant : « Parole », à l'étonnement général, parce qu'ils avaient misé sans jeu.

Le 5 juillet. — Nouveaux ordres. Le 8^e nous relève après-demain. Il vient reconnaître. Le colonel communique une note, en cas de marche en avant, dont j'ai gardé, par je ne sais quelle bizarrerie, le numéro dans la mémoire : 1050, en date du 29 juin. Le G. Q. G. prescrit l'allègement des hommes, des voitures, le renvoi des effets de supplément. On procède à la confection des ballots, comme en septembre dernier. Que penser dans ce gâchis ? Nous allons à Arcis-le-Ponsard ¹, dix kilomètres sud de Fismes, en deux étapes, par

1. Marne.

Merval. Les travaux continuent avec la même intensité. A 2 heures, arrive, par cycliste, la note suivante : « Les opérations préparatoires à la relève auront lieu, mais celle-ci est remise à date ultérieure. » Encore ! Décidément je ne comprends plus. Je donne gagné. Pénible impression que celle de ce commandement dont les ordres et contre-ordres se succèdent, se mêlent, dans une hâte saccadée, déconcertante. D'une part, permissions rétablies. De l'autre, on fait des ballots, on établit des parallèles d'attaque, on coupe des gradins de franchissement ; je monte en ligne, chaque nuit, 400 bombes à ailettes ; je creuse des sapes-abris de bombardement dans le talus des Paillottes, à vingt mètres de l'ennemi. Et justement, ce soir, vient l'ordre du commandant, d'arrêter le travail. On en entame d'autres à hauteur des sections de réserve. Nouveau mystère. Le talus des Paillottes est-il miné ? Ou, comme on le chuchote, le jour de l'attaque est-il avancé au point qu'on doive se servir des sapes telles qu'elles sont ? C'est cette deuxième hypothèse qui paraît se confirmer. A 9 heures du soir, la compagnie touche, du Bureau de détails, un deuxième bidon par homme.

Le 7 juillet. — Rien encore. Chacun reprend goût à la vie, et y découvre de nouveaux charmes. Je note, dans Ronsard, ces deux vers que je dédie aux Pères conscrits de la troisième République.

Pères, il ne faut [pas], auxquels la force tremble,
Par de gênants conseils les jeunes retarder.

VIII

*Maizy (Cour des Miracles). — Le 14 juillet.
Que devient l'offensive ?*

Le 11 juillet. — Mé vlo rétindu ! Un tremblement nerveux me secoue sans répit. J'ai les yeux pleins de sang. On me visite : c'est à peine si j'ouvre les paupières. Je n'ai pas la force de répondre. D..., très gentiment, vient me faire la chronique : L... est tué, D... évacué. Puis c'est le sommeil, la langueur des draps, le silence de la petite chambre carrelée, le vide...

Le 12 juillet. — Cette nuit, je dormais mal. La canonnade sur Vendresse m'a tenu éveillé une heure durant. Les vitres tintaient longuement. Les bois répercutaient interminablement le grondement des bêtes à gueules d'acier. Puis j'ai eu des cauchemars terribles où toutes choses s'enchevêtraient, se nouaient, puis se dénouaient et se déroulaient avec une vitesse diabolique. Je faisais de subtiles combinaisons qui se résolvaient en néant. Je bâtissais des ouvrages qui croulaient comme des châteaux de cartes...

Le 14 juillet. — Ce 14 juillet restera dans ma mémoire comme le triomphe du soldat français dans ses bons jours, brave garçon, docile, gai, avisé, dé-

brouillard. Il y avait, près de la berge du Canal, derrière la cuisine roulante, une aire poussiéreuse et nue. En deux jours il en a fait une Salle des Fêtes à ciel ouvert. Il a planté des piquets de sapin, construit seize tables en planches. Chacun a pris sur ses heures de repos pour enclore, à grands coups de maillet, la propriété commune. Un dais — une modeste toile de tente — surmonte chaque table. Chaque escouade a tenu à honneur d'orner son coin. Mais la merveille, c'est la prodigieuse profusion de fleurs qui s'étale dans ce terrain hier encore encombré de détritius, nu et sale. L'ombre règne où le soleil dardait d'impitoyables rayons. Des brassées de fleurs parent la clôture, les dais, comme des invitations au plaisir. Des arceaux s'élèvent enguirlandés de roses. Là dominant les humbles fleurs des champs, que les poilus sont allés cueillir à pleins bras : pavots, bleuets, longues graminées. Là une escouade arbore le riche produit d'un jardin : fuchsias, œillets, gueules-de-loup, offerts sans doute par une propriétaire souriante et généreuse. Plus loin, accrochés à un treillage, de brillants pavots dressent un rouge paravent, qui se meut au gré de la brise. Là-bas, un artiste a dessiné, avec des fougères et des glycines, un chemin de table comme au Café de la Paix ou chez Maxim's. Et vraiment, sans le canon qui grogne en trouble-fête, on se croirait à Paris. On se dirait sur les boulevards noirs de monde, pavoisés et tricolores. Déjà la compagnie bruyamment s'égaie, et le repas anime les visages. Il ne se perd pas une goutte de pinard, et les bouteilles de mauvais mousseux font l'effet de champagne. Puis le peuple, car c'est lui, le bon petit

peuple, travailleur, aimant à rire et content de tout, sent remonter en lui, avec les souvenirs de la paix, le besoin de les revivre. On crie, on s'interpelle. Faire du bruit, suprême jouissance ! On se lève, on esquisse un pas. On se grise de paroles. Un refrain monte aux lèvres. Et les voilà tous partis à chanter à tue-tête, oublieux du passé, de leurs deux ans de misères, ravis et délicieusement fous, dans le calme du canal, où quelque pêcheur obstiné plonge tranquillement sa gaule.

La nue étale au ciel ses pourpres et ses cuivres.

Le pinard fermenté dans les têtes sous le soleil ardent.

A la popote, où nous avons convié quinze camarades, on ne cause plus : on hurle, on beugle, on vocifère. L'homme qui jette ses dents sur la table triomphe. *Double-muscles* exhibe son torse. *L'abruti* déverse des flots de gros mots épais et stupides. Un homme qui s'est taillé, comme aux temps aristophanesques, un phallus en bois, l'exhibe dans les rues en entonnant des chansons obscènes. On se croirait à un carnaval, à je ne sais quelle fête des *marmites*, glorification de la Licence. Les brancardiers divisionnaires nous offrent une représentation-concert qui compte comme un succès d'improvisation et d'ingéniosité...

Le 15 juillet. — La 11^e compagnie s'est laissé prendre un caporal et deux hommes. Chacun gémit et sent sa honte. Renseignements pris, les Boches ont usé du subterfuge suivant. Ils ont crapouillotté

le P. E. Les nôtres se sont aplatis dans le boyau. Quand ils se sont relevés pour revenir au créneau, les patrouilleurs ennemis étaient sur eux.

Le régiment glisse sur la gauche. On dit que le Commandement a retiré un Corps à notre gauche, et que nous devons, par suite, élargir notre front. Les Anglais nous ont souhaité notre fête nationale, galamment, baïonnette au canon.

Le 16 juillet. — Le 1^{er} d'infanterie a fait son coup de main hier. Il a passé la première ligne ennemie sans s'en apercevoir, tant les tranchées sont nivelées. Il est entré dans la position à une centaine de mètres de profondeur, sans trouver personne. Et il est revenu sans un blessé, sans un tué, et sans un prisonnier. Comme la mission était d'en faire, il doit recommencer.

On parle de rendre les bidons, les couteaux, les ballots individuels. Le projet d'attaque paraît devoir être abandonné. La vie continue à Maizy, bruyante et scandaleuse. Une vraie Cour des Miracles, cet intérieur de ferme...

IX

Ma Vendée. — En première ligne.

La Vallée Foulon. — Un prisonnier boche.

Le 18 juillet. — Je fais sous la pluie le tour du secteur qui s'impose. Toujours cette impression de suspendu. Ici, comme aux Paillottes, nous nous

accrochons au rebord sud du plateau de Craonne, dont les Boches tiennent le reste. Les lignes s'écartent de deux cents mètres ; mais à la cote 186, l'ennemi fait un saillant pour avoir vue sur la Vallée Foulon, et les P. E. ne sont distants que d'une centaine de pas. A gauche du secteur s'ouvre la Vallée Foulon. C'est une des curiosités du front occidental. Un des rares points où il n'y a pas de tranchées. Une fissure dans nos lignes. Une discontinuité. La vallée, que parsèment les villages d'Oulches, Vassognes, Jumigny, se termine au Nord, contre le plateau de Craonne, par un cul-de-sac. Nous occupions jadis, là comme sur le reste du secteur, le rebord du plateau. Mais l'ennemi nous en ayant chassés, nous avons dû couper nos lignes, qui se rabattent vers le sud, car la cuvette est intenable et n'a aucune vue. Ce n'est plus maintenant qu'un fouillis d'arbustes, de boqueteaux, de buissons, où ne tombe aucun obus, où ne sifflent guère de balles. Coin de verdure qui tranche sur la blancheur du plateau retourné par les marmites. A peine quelques maisons aux toits crevés font-elles penser à la guerre. De jour, ce frais vallon, insinué dans les lignes, paraît une suprême poussée de tranquillité et de paix. Mais, de nuit, les prés, les halliers s'animent. Des ombres de patrouilleurs s'y glissent. On sait que les Boches vont à tel bosquet, et nous à tel autre. Chaque buisson vibre du bruit d'un fusil qu'on arme. L'herbe est perfide. La guerre de rase campagne, la lutte d'embuscades, renaît dès que le crépuscule descend.

Et, ce soir, c'est à notre tour de fouiller le vallon mystérieux. Il y a, tout au fond, au pied du

plateau, à 400 mètres des tranchées boches, une carrière à mine sournoise. C'est là que s'embusque la patrouille. Mais personne ne vient : soit prudence, soit fatigue, aucun ennemi ne sort. Rien, que les rats qui courent dans les pierres, et le vent qui siffle dans l'herbe. Soudain, un fracas insolite sur la droite. On dirait des crapouillots. Non, ce sont des grenades qui éclatent, précipitées, dix, vingt, quarante en quelques secondes. Puis une fusillade. On s'inquiète. C'est une surprise assurément. Mais où ? Et comment savoir, si loin de notre position ? Et comment se défendre quand on ne sait pas ? Le temps paraît affreusement long. Mais déjà le calme revient. Quelques ombres passent, lointaines, dans un léger crissement de fils de fer. Au retour, le mystère se dévoile. La compagnie voisine sortie, elle aussi, en patrouille, s'est heurtée à un groupe de travailleurs ennemis qui l'a reçue à coups de grenades. Il y a quatre blessés et un disparu.

Le 19 juillet. — En me promenant ce matin, qu'est-ce que j'aperçois, au détour d'un boyau ? Un Boche. Je me précipite : c'est simplement un prisonnier fait dernièrement par le 1^{er} de ligne, et qu'on amène en face de sa tranchée pour y subir un supplément d'interrogatoire. Un fort gaillard, ma foi, à mains énormes et à figure terreuse. C'est un pionnier ; ses vêtements sont sales, et le gris de sa casquette a passé au noir de suie. Il ne raconte pas grand chose. Sa physionomie fermée, ses yeux durs, ses réponses évasives, donnent l'impression d'un homme résolu. Il ne fournit que d'insignifiants détails, d'une voix rapide et sans accent.

Il a été en Russie, où il a perdu un bras. Il ne se plaint pas, et espère vaincre.

X

Par étapes. — Vers Épernay.

Le 20 juillet. — On se lève pour repartir. L'étape d'aujourd'hui ne va qu'à Crugny, 7 kilomètres après Fismes. On longe la vallée de l'Ardre; on passe en vue de l'ambulance de Chezelles, où je passai l'hiver dernier un mois si tiède. Sitôt arrivés, les hommes lavent leur fatigue dans un seau d'eau. O douceurs de l'étape ! Heureux qui vous a connues ! Frais, on se promène dans des chemins qui sentent la framboise et la menthe. De gros bouquets de roses grimpantes font des taches de sang dans le vert des potagers. L'Ardre roule des eaux poissonneuses. Les chevaux hument l'air à pleins naseaux. Le soir descend lentement. *Frigus opacum*. On respire plus profondément. La voix rend un son plus grave. Les narines se dilatent aux parfums opulents des vergers. On rêve de tranquillité éternelle et de paix impossible.

Le 22 juillet. — Le régiment, rassemblé, marche sur Epernay. Etrange fouillis qu'une colonne de régiment ! Le général de division nous regarde défiler. La C. H. R. ¹ en tête, avec ses embusqués

1. Compagnie hors rang.

du front, puis chaque bataillon avec son long convoi de mulets et de voitures. Enfin le T. R.¹ dans un poussiéreux remuement. Les conversations vont bon train, car le régiment suit la voie de la retraite, et refait, pour ainsi dire, la route qu'il y a vingt-trois mois, les Boches aux talons, il marqua de son sang. Ceux qui y étaient et qui sont encore là se regardent et se comptent d'un air pensif. De place en place des tombes dorment dans l'herbe et retracent, comme le caillou du Petit Poucet, le chemin de la retraite. Les briscards reconnaissent des coins du champ de bataille ; tel village, où se dresse la statue d'un Pape ², tel bois où il y avait une batterie, telle hauteur où un régiment voisin dut contenir l'ennemi pour permettre au reste de la division de passer la Marne. Ce passage se fit sur un pont de bateaux qui n'existe plus, à 50 mètres en amont du pont suspendu de Port-à-Binson ³. De l'autre côté, chacun se rappelle la montée terrible où les chevaux hennissaient, suffoqués, où les voituriers roulaient des pierres sous leurs roues, tous les 10 mètres, pour les caler, où les compagnies traînaient lamentablement et râlaient d'épuisement, tandis que le canon approchait et que les obus commençaient à tomber.

La colonne fait grand halte dans les bois, avant Saint-Martin-d'Ablois ⁴. Ça sent bon la framboise, et la chaleur qui tombe d'aplomb sur la route se résoud, sous la ramée, en une tiédeur vaporeuse.

1. Train régimentaire.

2. Châtillon-sur-Marne ; statue du pape Urbain II.

3. Au sud de Châtillon, sur la Marne.

4. Sud-Ouest d'Epernay.

Avant le départ, la musique prélude, et les échos surpris résonnent étrangement sur cette terre encore mouillée de sang. Avant Saint-Martin, la route descend, et à un tournant, s'ouvre soudain un paysage nouveau : une vaste plaine zébrée de ceps alignés, piquée d'échalas, où la terre est crayeuse et les villages rians, avec leurs toits rouges et leurs pignons sur rue : c'est la Champagne. Epernay se devine au bout d'une ligne d'arbres d'un vert cru. C'est à 5 heures que le bataillon fait son entrée dans le clair village de Moussy ¹. Dès l'abord, nous sommes pris par l'amabilité des habitants, par le sourire en dents blanches des villageoises, par les ruisseaux transparents, par tout un jeu de couleurs limpides. On nous montre notre chambre. O splendeur ! Un lit à baldaquins, des rideaux, des glaces, des tapis. La popote possède une grande pièce dallée, sonore et fraîche. On mange dans des assiettes ! Et la gaieté, comme il est d'usage, se déchaîne. Le vin déborde des verres, les chansons partent toutes seules. La moitié de la nuit se passe en agapes fraternelles. Pour l'autre moitié, je le laisse à penser. Les longues fréquentations ne sont pas toujours utiles, et le soldat a la merveilleuse propriété de l'acclimatation.

Le 23 juillet. — On se réveille tard. Les cloches, déjà, sonnent la messe. Des enfants endimanchés promènent dans les rues leurs gais minois. Et ils disent bonjour aux soldats, courent se jeter dans

1. Est de Saint-Martin, sud d'Epernay.

leurs jambes. Les petites filles, câlines, comme leurs mères et leurs sœurs, donnent de naïfs baisers. On a chaud au cœur. Après le déjeuner, à la tête aussi. Notre séjour, qu'on fait prévoir assez long, s'annonce sous des couleurs d'arc-en-ciel. J'écris chez moi mon ravissement.

Soudain, vers 2 heures, en pleine digestion, comme un coup de tonnerre dans un ciel calme, éclate la nouvelle : « On embarque. » Chacun court aux informations. Rien de plus exact. A 4 h. 30, on nous transmet les ordres de départ. La consternation s'est abattue sur tous, militaires et civils. Il faut pourtant s'en aller. Le commandant exhale sa fureur en petit comité. Et le soir, la fête ronfle, attisée par la déception et la rage. On ne se couche pas de la nuit.

XI

On embarque.

Le 24, le 25 juillet. — Les mines, au départ, sont fraîches et roses, comme après les longues libations. Comme pour augmenter nos regrets, les femmes nous font une conduite fleurie jusqu'à Epernay. Jolies de corps, mais de beaux yeux surtout. Et les yeux faïence de la châtelaine blanche, les yeux rêveurs des petites gamines de ma maison, sur la route les yeux mauves pensifs de la matinale dentelière, chargent mon âme de tristesse.

Nous traversons Epernay au petit jour et furtivement, comme pour échapper à un décevant spectacle. Mais, à Meaux, l'approche de la capitale réveille les curiosités. Noisy. Pantin. Les femmes, les petites, et d'autres, envoient des baisers à pleines mains. Le Sacré-Cœur est en vue. Sur les fortifications, d'innombrables formes blanches s'agitent frénétiquement. Les poilus, fous de délire, descendent du train en marche pour embrasser les femmes. Beaucoup jettent de petits papiers par les fenêtres : moyen ultra-ingénieux de demander des marraines.

La nuit, bientôt, descend sur cette allégresse, et l'étouffe. C'est très morose, vers 11 heures, que je descends de wagon, éveillé par un brouhaha d'hommes et de chevaux qui s'entremêlent, s'embarrassent, hennissent, jurent et sacrent dans l'obscurité. On débarque vite, et, au bout d'une heure, le bataillon s'ébranle. On traverse dans un demi-rêve de longues rues pavées. Aux carrefours, des pancartes transparentes : Amiens, Montdidier. Nous voici donc dans la Somme. Le commandant ne trouve son chemin qu'à grand'peine. « Peut-on dire » qu'il en est réduit à le demander à un habitant de Breteuil ? (C'est le nom du pays) ¹. Nous suivons alors une rangée d'arbres immenses : une grande route, sans doute. Les hommes dorment, de lassitude. On titube, on se heurte. On avait dit qu'il n'y avait que cinq kilomètres. Mais voilà deux pauses, et nous n'avons entrevu, dans le noir, que

1. Oise ; arrt. de Clermont ; près la limite sud du département de la Somme.

quelques mesures. Le même pays plat se déroule et semble s'étendre à l'infini. Quand arrivera-t-on ? Quand finira ce calvaire ? La colonne avance dans une demi-inconscience. Ceux qui tombent dans les fossés ne se relèvent plus : le sommeil les a pris. Enfin on s'arrête dans un chemin creux, noir comme un four : il paraît qu'on est arrivé. Mais là, autre mésaventure ! Le cantonnement n'est pas fait. Alors, découragé, chacun se couche. La fraîcheur tombe, et c'est pitié d'entendre tous ces ronflements dans les ténèbres. Les officiers dorment dans un fossé, les hommes pêle-mêle avec les chevaux, le commandant sur une borne. Au petit jour seulement, la colonne entre dans un village dont elle regarde, avec une dernière stupeur, l'aspect minable, la vétusté et l'abandon.

XII

Les cadres à l'instruction. — Puits-la-Vallée ; une vieille Picarde. — Le « Parc aux Huîtres » militaire. — Camp de Crèvecœur : dans les blés. — Projets d'avenir. — Nouvelles méthodes de guerre. — Le deuxième anniversaire.

Le 26 juillet. — On se croirait à 2 kilomètres des lignes, quoiqu'on en soit à plus de 50. Ce ne sont que maisons percées, toits crevés, granges en torchis à demi-croulées, greniers à jour, décombres, abandon et tristesse. Quelques paysans vivent encore là. Le reste a fui, on se demande de-

vant quel danger mystérieux. La rareté des civils n'a d'égale que celle de l'eau ; le petit nombre des puits et leur profondeur lui donnent autant de prix qu'au vin. Et ce charmant village se nomme Puits-La-Vallée ¹ ; le sort a de ces ironies. Nous logeons dans une ferme abandonnée. Rien de plus morne que cette vaste cour vide, ces bâtiments sans fenêtres, ces hangars à jour, ces tas de fumier desséché, ces orties tout alentour, drues et envahissantes. La paille ne luit plus dans les étables. La propriétaire est une vieille picarde, avare et maniaque. Dès le premier jour elle vient nous voir ; en réalité, se rendre compte si nous n'avons rien démonté, brûlé ou démoli : piquante sollicitude pour ce logis vermoulu et branlant. Mais les chauves-souris aiment les ruines. Elle connaît chaque pièce de bois, chaque clou, chaque carreau. Pour trois battants de portes dont nous avons fait des tables, elle pousse des hauts cris. Et ce sera ainsi, tous les jours, une inspection minutieuse du cantonnement, et des protestations véhémentes, des gémissements de vieillard essoufflé, des grognements, des malédictions d'avare endurcie et impitoyable. Elle a d'ailleurs une sombre réputation, cette vieille. On dit son grenier tout plein de matelas dont elle ne prête rien, de buffets, de chaises. Et, à chaque départ de troupes, elle vient avec un tombereau, ramasser « tout ce qui traîne ». Etrange butin, où voisinent des boîtes de singe, du pain moisi, des chaussettes malodorantes et des bottes d'artilleurs.

1. Sud-ouest de Breteuil.

Le 27 juillet. — Ceux qui, avant-hier, demandaient des marraines par les portières ont eu un saisissement au courrier d'aujourd'hui... Ils ont reçu réponse. Croirait-on que notre voyage a fait quinze à vingt nouveaux filleuls ? Singulières surprises de la guerre. Quand nous étions civils, quelle est celle de ces femmes qui eût ainsi écrit à un inconnu ? Mais il a suffi que cet inconnu portât une capote bleu ciel, et dans son billet, papillon blanc malmené par le vent, chacune a cru voir un message de gloire, l'assurance d'une affection, le témoin de sentiments honnêtes, l'expression d'un cœur généreux et bon.

Le 28 juillet. — Quelques perles du *Parc aux huîtres*. D'abord cette note, dans la décision du 27 : « Certains hommes opposent, paraît-il, de la résistance à se faire tailler les cheveux. Cette résistance doit être brisée immédiatement, au besoin par la force, de façon à amener la tête du récalcitrant sous la tondeuse immédiatement requise. » Puis une circulaire du général commandant le C. A., dont j'extrais cette seule phrase : « Les chefs de bataillon feront, avec leur unité, des manœuvres quotidiennes, dans lesquelles ils s'efforceront de remédier à l'inexpérience de leurs commandants de compagnie. » Enfin, encore du général commandant le C. A., cette succulente note au général de D. I. : « La remise en main de la troupe a son point de départ encore plus dans l'exécution stricte et continue des prescriptions concernant la discipline et la tenue que dans les exercices d'instruction pure..... Je ne veux pas revoir ce que j'ai vu

ce matin à Froissy ¹, une douzaine d'hommes du ...^e accompagnant deux tonneaux pour la corvée d'eau, et tous au cabaret à une heure interdite. Aucun gradé n'était présent. Peut-être buvait-il à part. Je n'ai pas voulu intervenir, mais j'ai vu. Il n'y a pas lieu d'enquêter sur ce fait particulier, mais d'en prévenir la généralisation, et aussi, de grâce, de renoncer à ces pratiques lamentables d'emploi de la main-d'œuvre militaire. Un cultivateur aurait à remplir un tonneau d'eau, il irait tout seul, peut-être avec un homme pour le relayer. Dans l'armée on en envoie douze. C'est toujours autant de moins à l'exercice. — Guillaumat. »

Le 29 juillet. — La période d'instruction est commencée. Nous avons à notre disposition un camp immense de 4 à 5.000 hectares, avec cinq ou six villages, découpé en pleine terre de France, et délimité de place en place par de grands poteaux blancs. Là-dedans, tout appartient au soldat : bosquets, prés, terrains labourés et cultures. On nous l'a dit : les moissons ont été achetées par l'Etat. Les paysans prétendent que l'achat eut lieu après les semailles ; et de fait, aujourd'hui, la moitié du camp n'est qu'une vaste mer de blé, de seigle, d'orge et d'avoine. Les colonnes d'escouade et les lignes de tirailleurs vous passent au travers tout le long du jour, et quand on commande : « A genoux ! » un bataillon entier disparaît dans les chaumes. Les épis fouettent les épaules et les coquelicots s'insinuent dans les guêtres. Des foulées

1. Sud-est de Puits-la-Vallée.

profondes sillonnent l'épaisseur des folles avoines. On éprouve une joie triste à marcher ainsi sur du pain. On a beau dire que c'est permis : l'attachement du Français agriculteur à la terre lui fait hâter le pas ou détourner les yeux. Ceux qui sont cultivateurs hochent la tête ou crient au sacrilège. Et, comme un muet reproche, des paysans fauchent en cachette, dans un balancement pressé, ce qui reste d'une récolte après le passage des Vandales. (Camp de Crèveœur ¹.)

A SA MÈRE

Aux Armées, 31 juillet 1916.

« Si nous devons — ne le disais-tu pas souvent ? — nous considérer comme des favorisés dans cette guerre inexpiable, comment le ressentirons-nous mieux qu'en ce jour, ma chère mère, où je t'adresse mes vœux ardents de fête, et où tu reçois les baisers d'un fils resté fidèle ? Tu vis, je vis : en cela se résume notre bonne fortune. Mais n'est-ce pas un grand bienfait, dans un temps où nombre d'enfants meurent à peine sortis du foyer, où tant de parents succombent à la violence, au souci et au chagrin ? Réjouissons-nous donc du hasard qui nous a conservés l'un à l'autre. Et s'il nous est permis aujourd'hui d'entrevoir chez nos ennemis un commencement de lassitude, espérons ensemble, en avançant

1. Crèveœur, nord-ouest de Froissy.

mon retour, que cette catastrophe immense n'aura été pour nous qu'une séparation passagère.

« Alors nous reprendrons nos habitudes de calme et de labeur. Pour vous, chers parents, ma présence suffira. Pour moi, la volonté et le dessein de réaliser mon rêve de jeunesse y pourvoieront. Médiocre ambition, diront certains : mais les grandeurs, n'est-ce pas ? ne nous tentent guère. La solidité dans les sentiments est encore ce qu'il y a de meilleur dans l'existence. L'esprit d'arrivisme aveugle qui s'empare des nouvelles générations ne me possède pas. Je serai un « vieux » dans dix ans. Je m'y résigne avec sérénité... »

Le 1^{er} août 1916. — L'Halçassien*** assiste, ce matin, à la manœuvre de bataillon. Et, profitant de la critique, il trace à grands traits la physiologie de la guerre nouvelle ; car c'est bien une nouvelle guerre que l'on fait depuis l'offensive de la Somme. « Le fantassin, dit-il, ne conquiert plus. Il occupe. L'artillerie ne prépare plus : elle conquiert. A elle de laminer le terrain, de supprimer toutes défenses accessoires et d'anéantir les occupants. Certain bataillon, à Curlu, a pris trois lignes de tranchées sans un blessé. Le front d'une division du ...^e Corps était battu par neuf groupes de 75, douze groupes de 155, sans compter l'A. L. G. P¹. Ainsi plus de corps à corps. Une marche en avant, un nettoyage rapide des coins incomplètement vidés, une installation solide et savante sur le terrain conquis par le canon : voilà la tâche

1. Artillerie lourde à grande portée.

simplifiée du fantassin. » Comme nous sommes loin de la capacité offensive illimitée de l'infanterie, dogme des anciens règlements ! Et de fait notre armement défensif s'accroît, se perfectionne. Voilà les sections dotées de fusils C. S., ¹ batterie de fusils unifiée, et de canons V. B., ² grenadiers à longue portée. Ce qu'on ne dit pas, c'est que nous en sommes venus à économiser les hommes, qu'on les remplace petit à petit par la mécanique, et qu'on substitue au coûteux assaut à la baïonnette une trombe brute de feu, de fonte et d'explosifs. Quand s'arrêtera cet envoûtement de l'homme par la matière ?

Le 2 août 1916. — Le deuxième anniversaire de la guerre. Chacun se remémore le 2 août 1914, heure par heure, et mesure les souffrances parcourues. On ne pense pas trop à l'avenir. On ne veut pas y songer. On ne sait plus si ça doit finir : on le désire encore ; on n'en jurerait plus. Les vieux briscards portent déjà leurs trois chevrons, et semblent regarder les choses de très haut, avec cet air héroïquement simple des gens qui connaissent la camarade, et qui ne s'étonnent plus.

1. Inventés par le colonel Chauchat-Sutter.

2. Viven-Bessières, du nom de l'inventeur.

XIII

Vers le front de Picardie. — La vieille aveugle. — Les Annamites. — Maurepas. — Camp des Célestins. — Feu et fumée. — Prisonniers allemands. — Le football.

Le 7 et le 8 août. — Le régiment part, musique en tête. Le bataillon, qui est « réserve de division », ne manœvrera pas avant cette nuit. Toute la journée à passer dans une plaine nue comme la main, grillée de soleil, et accidentée... comme un steppe. On s'efforce d'abord de bambocher ; mais à chacun bientôt apparaît clairement l'inutilité de ses efforts, et la nécessité, pour échapper à l'ennui, de dormir, d'oublier, de se vautrer. Et on s'allonge, à l'ombre aiguë des faisceaux. Des avions passent, qui doivent nous photographier. Et, pour que ce soit plus beau, le colonel défend à quiconque de sortir des faisceaux, ce qui fait dire à un *rigolo* : « En dormant, à droite, alignement ! » Là-dessus la nuit vient, on ne sait comment. On se retrouve à croupetons, ou étendu sur le dos comme un cadavre. Un vent aigre s'élève. Les poilus, qui sentent le grain, s'évanouissent dans les champs d'alentour, pour revenir aussitôt chargés de paille. Et dans les ténèbres, que piquent les feux de bengale et les lanternes des signaleurs, bruyamment les hommes brassent le chaume, le sèment avec art en le tassant

à la tête et sous les reins. La plaine n'est plus qu'une vaste litière pour on ne sait quel troupeau errant. Je songe au tableau de Detaille ; mais hélas ! quelle différence ! Pauvres gens épars dans un froid terre-à-terre, pauvres poilus, en qui la réalité a tué « le Rêve » !

Le 9 août. — On parle à tout propos de pays perdus. Perdu, vraiment, cette fois, ce hameau de l'Hortoy où nous échouons ce matin, dévorés de soif et blancs de poussière. Vingt-quatre habitants, une mare à sec, et un puits inutilisable. De loin, une pauvre tache, plus sombre dans la plaine grise. De près, une rue droite, bordée, sur cent mètres, de masures. Les tentes se dressent, dans les pâtures. Les officiers font la grimace. Je découvre, au fond d'une cour entourée de muretins en pisé et envahie par un noyer centenaire, une bonne vieille ratatinée, sur une chaise basse. Elle a quatre-vingts ans passés, et ses yeux sont éteints. « Ça, voyez-vous, monsieur, c'est le chagrin. Mon homme est mort l'an dernier, et mes quatre fils sont partis. Ma fille habite Paris, et elle ne vient pas me voir. C'est dur, quand on n'a rien, d'élever cinq enfants. Et maintenant, me voilà seule. Je n'y vois plus. Je ne peux plus allumer mon feu. Les voisins volent mes légumes dans mon jardin. J'ai vu 70, monsieur ; mais ce n'était rien à côté de *chette guerre lo !* » Et, en patois naïf, la vieille, dans l'antique salle basse aux carreaux fêlés et à la cheminée béante, me raconte sa jeunesse, ses malheurs, ressuscite à mes yeux toute une vie de privations, tandis qu'à l'entendre, devant moi se lève la figure glaciale de

ce village de sécheresse et de désolation, où les « riches » ont une citerne.

Le 10 août. — On part à minuit. Mais on ne se réveille qu'au jour, le visage décomposé par la fatigue et la poussière. Arrivée à Rumesnil¹, par une pluie fine qui rafraîchit comme une rosée, après ces vingt jours de canicule. Rumesnil : un petit bouquet d'arbres dans une immensité grise. Encore un misérable cantonnement. Une robe rose, pour mon bonheur, dans une ferme, apparaît. Et je m'installe dans une salle carrelée, où je serai tranquille, et au propre...

*Le 15 août*². — La brigade embarque ce matin pour le front de la Somme. La file grise des camions serpente sur la route de Bacouel. Tout Rumesnil assiste au départ, et plus d'une paysanne apporte à son hôte, ultime preuve d'affection, une furtive bouteille. Et on s'entasse dans les camions. On traverse Bacouel. Des petits hommes jaunes vont et viennent, foule exotique qui submerge de rares cultivateurs picards, ahuris et comme dépayés. Une porte en bois sous de grands arbres ouvre une perspective de boue où piétinent par centaines ces bonshommes aux visages safran, clignotants et fermés : c'est le camp indo-chinois de Bacouel. Ramassis de laissés pour compte, race malingre et

1. Ou Rumaisnil ; arrondissement d'Amiens ; sud d'Amiens ; rive gauche de la Celle.

2. Ecrit le 27 novembre. Maurepas a été atteint, le 12 août, par d'autres régiments du 1^{er} C. A.

3. Nord de Rumesnil.

paresseuse, larves humaines bonnes tout juste à rempierrer les routes ; gens économiques, pourtant, et qu'on rassasie avec une poignée de riz ; pauvres diables que la guerre a arrachés à la boue natale, au nom d'un droit qui n'a jamais existé !

A un croisement de routes on découvre les faubourgs d'Amiens. Une grande ville ! Mot qui fait frissonner, dans ces camions où voltige la poussière, les souvenirs, les espoirs, les désirs. Une grande ville : mais qu'on ne verra que de loin. Terre promise où se prélassent les favoris du sort, mais où n'entrent pas les gueux. La campagne, toujours plate et verdoyante, commence à se peupler. Villers-Bretonneux ¹ regorge de soldatesque et de brillants officiers qui n'ont jamais vu et ne verront jamais le feu. Une pancarte de bois peint flamboie au-dessus d'une porte : *Entrée des Bureaux de l'Etat-Major du ...° C. A.* Les voitures, trop denses, encombrent les rues ; et la route, au sortir du village, pour leur donner plus d'aisance, se double et se triple de pistes fangeuses en pleines luzernes. Dans les champs de blé, de seigle et d'orge, à côté de gerbes entassées, s'alignent, lointaines taches blanches, des tentes coniques. Camps nomades des services d'extrême-arrière : A. L. G. P., automobiles, aviation. Un train blindé, artistement camouflé, stationne sur sa voie de garage, pareil à une chenille mouchetée. Notre convoi s'arrête court, pour laisser passer le 37^e Artillerie, qui monte lourdement vers Albert. A Saily-Laurette ², l'encombrement atteint

1. E. d'Amiens ; rive gauche de la Somme.

2. N. de Villers-Bretonneux ; rive droite ; arrondissement de Péronne.

son comble. Enfin on sonne : « Halte ». La brigade est entassée dans une cuvette fermée par un plateau boisé à gauche, par une rivière à droite. Sitôt le repas froid englouti, on sort les cartes. Nous sommes sur les bords de la Somme, entre Saily-Laurette et Chepilly, en arrière de Bray ¹. C'est bien le secteur de Maurepas.

Chacun se renseigne. Il y a là des chasseurs qui reviennent d'Hardecourt ², et qui racontent des horreurs d'un air calme. Il paraît qu'il n'y a plus de tranchées, et que c'est presque la guerre en rase campagne. Je suis curieux de voir ça, comme d'une chose pour laquelle il sera honteux de dire : « Je n'y étais pas. »

Un coup de sifflet : on se remet en route. Nous escaladons le plateau. Des baraquements dans les bois, voilà notre nouveau logis. Son nom : le Camp des Célestins. Impossible d'entrer dans les baraques sans être suffoqué par la fermentation d'une paille pourrissante, et dévoré par des millions de mouches. Des inscriptions anglaises sur les montants des portes, témoins d'un récent passage, donnent beaucoup à penser sur la prétendue propreté britannique. On forme les faisceaux dehors, et on se met en bras de chemise pour nettoyer. Bientôt la paille brûle en flocons d'une âcre fumée. Les mouches, grillées, tombent par grappes. Nous avons trouvé des planches, du grillage (système D) : des lits sont bientôt faits. Après l'installation, le tour du propriétaire. Deux camps d'aviation, français et

1. Est de Saily, dans une boucle de la Somme ; S.-O. de Bray, sur la Somme.

2. N.-E. de Bray, O. de Combles.

anglais, nous avoisinent. Nous assistons aux envols rapides des Bristols et des Voisins qui ronronnent un instant sur nos têtes avant de piquer vers les lignes. Sur les crêtes, au delà de la Somme, deux grosses pièces, sur voie ferrée, tirent lentement. Un bruit monstrueux ébranle le plateau, se répercute dans la vallée. Et dans l'obscurité qui descend, on voit, à l'orée d'un bois minuscule, à plus d'une lieue, surgir à intervalles égaux une flamme immense qui semble monter jusqu'au ciel et dévorer tout l'horizon. En bas, les marécages se couvrent d'ombre qu'une pluie fine épaissit. Un train à demi caché par les roseaux, petit comme un jouet, passe en sifflant tristement. Rien de plus lugubre que cette gueule rouge qui vomit le feu là-haut, comme les dragons de légende, et, en bas, cette fumée pacifique qui déroule son écharpe au-dessus des marais.

Le 16 août. — Le capitaine m'envoie ravitailler la compagnie en eau : denrée extrêmement rare dans ce pays. La corvée a lieu dans la vallée, à la ferme de Chepilly : une demi-lieue aller et retour. A la ferme, des chevaux, des artilleurs, des voitures à eau, des camions, des tonneaux, remplissent la cour de mouvement et de vacarme. Les hommes jurent, les chevaux éclaboussent, les roues patinent. On patauge dans un va-et-vient de boue liquide. Soudain, un cri s'élève : des prisonniers ! A cent mètres de la ferme, dans une carrière, une demi-douzaine de Boches travaillent sous la surveillance d'un *margis* de gendarmerie. Ils ont posé leurs vestes sur de grosses pierres blanches, car

le soleil tape. Je regarde ces loques, autrefois *feldgrau*, aujourd'hui sans couleur avouable, déchirées, mal rapiécées, sans boutons, effilochées, graisseuses, gluantes. Je regarde : car, c'est étrange, ces innommables débris me paraissent animés d'un fourmillement noirâtre. Je m'approche. Horreur ! De grosses mouches noires, serrées comme des abeilles dans une ruche, courent sur les manches, sur le col, sur la doublure. Je ne vois que cela, ce pullulement sur cette saleté, et je m'en vais.

Face au nord-est, entre le bois des Célestins et le 43°, s'ouvre un vaste terre-plain. Nous y faisons l'exercice, le matin ; du sport, l'après-midi : un sport officiel, que les autorités daignent honorer de leur présence. La séance d'*association*, dont le Nord est friand, réunit 2 à 3.000 spectateurs. Le 127° est battu de justesse par la très forte équipe du 43°. Nos voisins de l'aviation anglaise, bondissant d'aise à la vue du ballon, viennent solennellement nous demander un *match*, aussitôt accordé. On forme une équipe mixte 127-43, et on siffle l'envoi. Les Anglais sont plus petits, mais plus vites que les nôtres. Le capitaine de l'escadrille, en *centre-avant*, est merveilleux d'entrain. Cependant, dès la première *mi-temps*, nous avons le dessus ; et nous gagnons 2 à 0. « Hip ! Hip ! Hip ! pour les Alliés. » Merci, Messieurs les Anglais !

La journée s'achève dans un rayonnement d'or. Les avions s'envolent par groupes. On les voit rapetisser, puis, points noirs dans le ciel bleu, virevolter à l'extrême horizon. C'est l'heure du Boche. Des *Drachen*, si serrés qu'on les dirait côte à côte, barrent le chemin des airs. J'en compte 29, de ces

baudruches animées qui montent la garde dans les nuages. Rien à craindre des *Croix Noires*.

Le 17 août. — Le camp devient un Park des Sports. D'Ornano organise un *cross* de cinq kilomètres, auquel participe le très connu capitaine Brulé. Brulé se foule le pied au deuxième tour, et Viaene arrive bon cinquième. Le ballon rond fait fureur. Les Anglais sont encore battus. C'est merveille de voir tous ces jeunes hommes, de Porter, Beauvais, Pottier ¹, insouciantes et gais, vêtus de clairs maillots que le soleil allume, jouer dans la plénitude de leurs forces, la veille de la bataille.

Le 18 août. — Le général de brigade réunit aujourd'hui les officiers et chefs de sections, pour instructions à donner avant l'entrée en secteur. Miroitante assemblée d'uniformes clairs, de galons d'or, de képis brillants. Que reviendra-t-il de tout cela ?

« Messieurs, l'offensive que nous sommes chargés de poursuivre n'est pas tout-à-fait la guerre de mouvement ; mais ce n'est pas non plus la guerre de position. » — Nous allons à Maurepas, et nous avons le 127^e ² devant nous. On répartit les secteurs. P. C. de la brigade : Bois de Maricourt ³. P. C. du colonel : 300 m. N.-E. d'Hardecourt. S... ⁴ plaisante

1. L'intrépide de Porter devait être tué quelques jours plus tard dans la Somme, Beauvais et Pottier blessés (N. de l'Auteur).

2. Allemand.

3. S. d'Hardecourt ; O. de Maurepas.

4. Tué devant Frégicourt. (N. de l'A.)

et jure qu'il ira manger à la popote du 127 d'en face. J'apprends la mort de Nouger, le « brillant second » de Saint-Cyr, et du comte de M..., mon premier capitaine. Sombre prélude ! Le canon nous tient éveillés une partie de la nuit dans les baraques.

Le 19 août. — Les officiers partent en reconnaissance. Déjà des éléments des troupes que nous relevons arrivent au repos. Vite on s'informe. Leur D. I. a eu 300 blessés, et, pour un bataillon de Chasseurs, 17 tués et 70 blessés seulement, en trente jours. Chacun commente ces chiffres avec satisfaction. Les chances de mort sont supputées naïvement. « Comme cela, à la bonne heure ! — On ne va plus se faire tuer : on va crever des Boches. » L'ordre de départ arrive. C'est pour demain. La fièvre s'empare du camp. Vite, des victuailles, des bouteilles, des cartes. Les bourses se vident. La beuverie s'organise, et se prolonge dans la nuit. On ripaille à la chandelle ; on rit, on chante, on danse. Un fol empressement de jouir encore avant de mourir engourdit l'esprit et enivre les sens.

XIV

On part pour Maurepas. — Nervosités. — L'arrière du front. — La tranchée du talus. — La soif.

Le 20 août. Midi. — Cette fois, on part. L'exubérance d'hier est tombée. Les plaisanteries tournent en sarcasmes comme le vin en vinaigre. Les

hommes se disputent pour des riens. Notre ancien cuisinier donne un coup de couteau à un de ses camarades. Pure nervosité. J'en vois pleurer en cachette. Nervosité encore. Civils prêts à crier d'étonnement, peut-être d'indignation, ne leur jetez pas la pierre. Vous ne savez pas.

Cinq heures. — Grand'halte dans la plaine de Bray. Un hémicycle de crêtes ferme l'horizon. A l'intérieur, aussi loin que peut porter la vue, grouille un fourmillement prodigieux d'êtres et de choses : l'arrière d'un front. Tout contre Bray s'entassent les baraques en bois d'un Ho. E. ¹. Au-dessus s'alignent, grisâtres, les tentes d'une ambulance anglaise. Plus haut, des 240 et des 280, rangés sur le bord de la route, vous tirent placidement dans les oreilles leurs obus de 100 kilos. Des estafettes anglaises, coiffées de leurs plats à barbe, dégringolent la route au galop de charge. D'innombrables caissons d'artillerie couvrent les pentes. Un régiment d'infanterie descend à pas lents. Deux bataillons de Chasseurs montent aux tranchées en tenue d'attaque. Hommes, chevaux, voitures, se croisent, se doublent, se heurtent, s'arrêtent, repartent. Une saucisse, au-dessus de nous, descend ; d'autres montent, mollement balancées. Le général de brigade, arrivé en auto, donne ses dernières instructions. Le colonel va et vient, nerveux. Les 280 tirent toujours : impossible de dormir. Alors on joue aux cartes. A 6 heures, on part sur Maricourt ².

1. Hôpital d'évacuation.

2. A partir de ces lignes, les notes gardent la forme saccadée, heurtée, tronquée des brèves improvisations.

Nuit du 20 au 21 (août). — Maricourt. Chemin de fer. Colonne par quatre. Foule énorme. Matériel d'artillerie.

A la sortie de Maricourt, shrapnells et marmites. Alors un spectacle inoubliable. En plein terrain. Non, la terre n'a pas été faite pour cela. Hardecourt. Le summum de l'horreur. Terrible route. On arrive. Marmites. On a été mal placés. Relève en pagaille. On nous déplace. Des trous énormes et puis rien. La tranchée est à faire. Chacun au dur labeur. Le canon sans arrêt. Sur la gauche les Anglais attaquent. Mon trou d'obus qui se comble. La tranchée du Talus. Les Boches tués là. Le butin sur les morts. La fièvre et la soif.

Le 21 août. — Le jour, on se cache. Je dors une heure, et d'un œil. Toujours le canon, sans une seconde d'arrêt. Les 240 juste au-dessus de nous. L'horizon terrifiant. Plus rien. Ni bois, ni village, ni rien, rien, rien. Tout au même niveau. Un marmitage qui dépasse celui de Verdun. Les 380. Vers 5 heures, un coup de foudre. Les batteries anglaises ouvrent le feu et les nôtres accélèrent le leur. Alors on ne voit plus rien. Tout est fumée et poussière. On dirait un grand cataclysme. Les Anglais attaquent encore. Fait remarquable : *les Boches ne tirent presque pas.* Un avion au-dessus de nous. Je le regarde avec joie, comme les faibles choses qui vous rattachent à la vie, ou qui, dans l'exil, vous rappellent la patrie. On lui tire six obus en tout. Il se promène à son aise. Aucun avion boche de la journée. Seulement deux saucisses sur Combles. Cette fois, les Boches sont muselés.

Nuit 21-22. — On se porte en avant. Pagaille. Lassitude. Soif. Un qui boit de l'urine. Déception de la corvée d'eau. Je m'endors au jour. Deux lettres.

Le 22. — Journée plus calme. Jusqu'à 8 heures, presque pas de canon. Quelle douceur ! Mais ça reprend. Nous sommes dans des trous d'obus, enfants perdus. Le martyre de l'eau. La fièvre. La bouche me cuit. On ne tire pas un coup de canon sur nous. Mais vers 6 heures du soir, les avions boches réussissent à nous repérer. Une trouvaille : du sucre avec alcool de menthe. Alerte dans Maurepas. (Cf. *Communiqué* : « coup de main »). Un rêve : je vois en rêve une carafe d'eau.

Nuit 22-23. — On n'a pu avoir aucune liaison de la journée. Ni lettres, ni journaux, ni ordres. Aussi quelle joie, la nuit tombant, de recevoir les babillardes furtivement jetées, comme aux sous-marins en pleine mer ! Et quelle stupeur d'apprendre qu'on est relevé cette nuit par le 201^e ! Les hommes sont mécontents. Ils disent qu'on va à Hardecourt, où on sera plus marmité qu'ici. C'est peut-être vrai ; mais moi, je suis heureux parce qu'on va avoir de l'eau. Je m'endors, brûlé par la soif. Une relève extraordinaire. Passage du ravin. Je ne sais comment les Boches ne nous entendent pas crier. Le passage de la tranchée du Talus, durement marmitée aujourd'hui, et parsemée de cadavres gonflés. Ensuite on trouve sa route comme on peut. Les sections n'arrivent même pas entières. Je trouve un

trou. Je me coule dedans ; et dix minutes après, on a de l'eau. De l'eau ! J'en avale un bidon. Il me semble que mon estomac est percé.

XV

Hardecourt (Réserve). — La Saint-Louis. — Champ de bataille. — Les Britanniques.

Le 23. — Quand je me réveille, je mange et je bois. Il est grand jour. L'aumônier passe. Ces diables-là vont en première ligne au milieu des obus. Je crois bien qu'il y a de la foi là-dedans. — Je suis encore faible, et je ne me remets que peu à peu. Les jambes me font mal à crier. L'estomac, l'intestin ne fonctionnent qu'un tout petit.

Au soir : « En tenue ! » Fausse alerte. Marmitage soigné de Hardecourt. Des tués et des blessés¹.

Le 14 août. — Ça va mieux. Je fais chauffer mon jus. O délices ! X... m'offre du chocolat chaud. L'aumônier du 201^e blessé. C..., qui revient des lignes, dit que la tranchée du Talus, faite par nous le 20 au soir, n'existe plus. Beaucoup de blessés du 201^e. J'ai dans l'idée qu'un miracle a agi pour

1. Lettre du 23, soir : « ... Que vous dirai-je encore ? Rien, non, n'est-ce pas ? cela vaut mieux. Ou plutôt si, une chose, une seule ; que je garde le ferme espoir de nous embrasser un jour... J'ai soif... Je vous embrasse pieusement. » LOUIS MAIRET.

nous, du temps que nous étions là-bas. Le bombardement est toujours le même. Et l'aviation alliée toujours prépondérante. A 5 h. 35, le 201^e attaque. De la fumée et du bruit. On n'entend pas un coup de fusil. Admirable coup de filet. Les Boches contre-attaquent les Anglais à la nuit.

A SES PARENTS

Le 24 août, 16 heures ¹.

« Très chers Parents,

« J'ai reçu votre baiser de fête comme le chrétien reçoit l'hostie. Et je vous le rends avec toute la ferveur d'un communiant. Puisse en ce jour, doublement solennel pour moi, notre mutuel embrasement monter vers le saint, vers les héros, vers ceux de mes pères dont je porte le nom, comme une ardente prière ! Et si, comme je le crois, je l'ai porté dignement, que cette prière soit exaucée à cause de votre grand amour, et que votre vieillesse ne soit pas embrumée par le chagrin !

« Jusqu'ici, encore rien de fâcheux n'a diminué mon courage. Comme nous avons pu avoir de l'eau, j'ai même repris des forces. Je suis actuellement parmi les mieux en état, parmi les plus vaillants... »

Nuit du 14 au 15. — Quelques obus très près de la compagnie. La terre tremble. Impossible de

1. Veille de la Saint-Louis.

dormir. La tête me fait mal. Les oreilles me tintent. Contre-attaque des Boches à la grenade.

Le 15 août. — Je me lave ! Dans un quart d'eau... Journée plus calme. Chacun se repose de son effort. Les Boches marmitent patiemment nos positions.

Impossible de lire. Quand même, j'essaie. La pensée n'y est pas. Le canon détraque. Quelle épreuve pour les cerveaux ! A 21 heures, fusées de partout. Les nôtres ; puis les vertes et rouges des Boches. Ce spectacle ! Les postes de relai répètent les signaux. Le canon tonne. On ne s'entend pas de bouche à oreille. La brume ; un immense terrain mamelonné, raviné de trous d'obus et fouetté par les rafales. Quelque part dans la fumée, une ligne de tirailleurs tapis dans les crevasses des marmites : la ligne de combat ! — En arrière, de place en place, on ne sait où, des P. C. : chef de bataillon, commandant de régiment. Et, courant de l'une aux autres, par les trous de marmites, des capotes bleues qui s'envolent : tout un champ de bataille ¹.

Nous avons en face de nous le 127^e allemand (Würtemberg), le 10^e et le 7^e Bavarois. Un mot de poilu : « Je prends un jour à la fois ! »

1. Passage marqué d'astérisques : schéma, sans doute, d'une description projetée.

A SES PARENTS

Le 25 août 1916.

Jour de la Saint-Louis.

I

« Mes chers Parents,

« Nous pouvons être fiers du résultat acquis. Il ne m'est pas permis de vous en dire davantage. Le communiqué relatant les événements du 24 soir vous apprendra le reste ¹.

« Et puis l'essentiel est que je vous écris. N'est-ce pas ce qui vous importe le plus ? Eh ! bien oui, je vis, et je n'ai rien. Si vous croyez en quelque puissance tutélaire, priez-la de me garder sa faveur et sa protection. Mais quelles prodigieuses choses les jeunes générations auront vues ! Et quelles surhumaines souffrances elles auront endurées pour le salut d'un pays mortellement atteint ! Il faudra bien tout de même que nous, qui avons fait cela, nous ayons « après » toute autorité. A ceux que le canon n'a pas fait taire de parler haut...

« Je vous embrasse vous seuls. Je n'écris qu'à vous aujourd'hui.

« L. MAIRET. »

1. Il s'agit de l'attaque (24 août, 17 h. 45) et de la prise (0 h.) de Maurepas par le 2^e bataillon du 1^{er} régiment d'infanterie (1^{re} division du 1^{er} Corps d'armée : garnison du temps de paix : Cambrai ; recrutement du Nord en majorité).

II

Toujours de H... ¹, le 26.

« ... Tout de même, dites-le bien : nous avons fait de grands progrès. Pour la première fois, nous les dominons. Ce spectacle, si nouveau pour nous, réconforte. C'est nous qui menons, comme on dit. Mais n'embellissez pas, et n'allez pas croire que la bête se rend. Quelquefois, oui, et les prisonniers que nous avons eus ici en sont un bel exemple. Mais dans la plupart des cas les s..... résistent, et, dans quelques cas particuliers, victorieusement : ce qui n'est pas peu dire, quand on songe à ce qui leur tombe dessus. Quel nouveau déluge s'est donc abattu sur la terre ! »

Le 27 août. — Cette nuit, vers 10 h. 30, violent bombardement. Contre-attaque ?

Mon impression sur les Anglais. Ceux que j'ai vus. *a)* A Bray. Un peu de disparate. Les uns en casquette, les autres en casque. Ce casque : plat à barbe. Cavaliers qui font la course. A part cela, beau matériel. *b)* A Hardecourt. Un major décoré, fort poli. En général, calme et indifférence. Valeur de leur artillerie : 5 sur 20, contre 15 sur 20 chez nous. Mais ils tirent sans compter. A Fallemont, le 24, ils échouent : pourquoi ? On dit : arrêtés par les feux de mitrailleuses. Le fait, c'est

1. Hardecourt.

qu'ils échouent. Leurs défauts : ils considèrent la guerre comme un sport. Trop de calme, qui tend au j'm'enfichisme. Un lieutenant d'artillerie vient voir, à Hardecourt, où se trouve Combles ! Peu conséquents dans leurs actions ; ils attaquent à tout propos et hors de propos, échouent quand il faut réussir, et, avec une certaine fermeté d'âme, disent : « Manqué aujourd'hui. Ce sera pour demain. » Mais c'est autant d'obus dépensés et d'hommes perdus. En résumé, ils manquent encore de savoir-faire.

Le 28 août. — La pluie. La pluie. Le borbier recommence. Quelle misère, grands Dieux ! Le 1^{er} bataillon monte en première ligne. Le 2^e aussi. Nous avons un très mauvais coin. Mission : demain, établir une parallèle dans un bois encore occupé par les Boches (cela revient à le nettoyer) ; puis, attaquer. Objectif : les quatre arbres. Ce qui me paraît pure folie, si les Anglais n'avancent pas. Qu'est-ce que les mitrailleuses de la ferme Fallemont vont nous dédier en plein flanc gauche ! Un homme dit (de moi) : « Attaquer le petit bois ! Et avec une seule section, sans doute ! Ils veulent avoir des galons ! »

XVI

En première ligne. — Pluie, boue, sang, morts, fracas. — Fatalisme. — Billets de combattant. — Devant la mort. — Les Anglais à l'attaque (ferme Fallemont). — Les succès ne se comprennent qu'après. — Retour aux Célestins.

Nuit du 28-29. — Inoubliable relève. Départ à minuit. Arrêts multiples. Une descente dans les boyaux, à cause du tir de barrage avec les petits sifflets. On bafouille sur la crête, en proie à tous les calibres. Enfin on descend dans le ravin. Halte, à cause des 105, dans les trous d'obus. Nouveau bafouillage autour des arbustes. Notre guide se perd. Tout le monde très las. On reçoit de droite et de gauche ; P..., blessé ; R..., le bras cassé. On trouve la ligne du chemin de fer, puis on la perd, et on s'enlise dans un chaos. Ça tape de tous les côtés. On s'arrête, épuisés, résignés à mourir. Perdus dans les lignes, sous le bombardement ! Enfin on rencontre une relève, qui nous met sur le bon chemin. Quel enfer, ce pied de coteau, jonché de morts ! Une tranchée, ça ? C'est large comme un trou d'obus. Oui, en somme, des trous d'obus qu'on commence à relier. La tranchée prise l'autre jour, et reprise en partie, n'est occupée ni par les uns ni par les autres. Chacun y fait des patrouilles, mais c'est tout. Nous n'avons pu nous y établir à

cause du marmitage, et parce qu'on y est totalement enfilé. C'est dommage, à cause des abris qui y restent, pleins, il est vrai, de cadavres, mais qu'on aurait vite fait de nettoyer. Il y a donc un boyau plein de morts qui part de cette tranchée, et, aboutissant chez nous, permet des incursions réciproques, et occasionne une certaine insécurité. Les deux crêtes, de gauche et de droite, sont occupées par les Boches. A gauche, la ferme Falsemont¹ ; à droite le coteau : il y a une mitrailleuse, et un canon-revolver, terribles.

Il est bien maintenant 4 heures du matin. La corvée de soupe arrive ; mais il en manque. P... est tué, L... blessé, L... disparu. Plusieurs escouades sont sans ravitaillement. La mienne n'a ni vin ni *jus*. On va chercher P... Il est en miettes. On retrouve le pain, tout sanglant. C'est de ce pain-là que je mange. Peu après, deux hommes sont blessés par des obus au phosphore. Enfin vient le petit jour : chacun se terre.

Le 29 août. — Mon abri (?) s'éboule. Je ne peux m'endormir. J'écoute les petits machins qui sifflent. Le déclic de machine-outil du canon anglais. Les mouches, tourment féroce. Ça siffle de partout. Il pleut. Dans la boue. Nous voilà déjà à-demi ensevelis. Terne après-midi. Un orage dans un ravin en première ligne ! Les Boches font un tir de barrage. La pluie tombe à flots. Me voilà assis dans l'eau, noyé ! Le tir de barrage augmente, devient inquiétant. Les Boches attaqueraient-ils ?

1. Au N. de Maurepas, au S.-O. de Combles.

Je m'équipe. Le tonnerre retentit en grand fracas, dominant le canon. Les obus patinent dans l'air mouillé. Soudain, alerte ! Attaque à la grenade. Tout le monde sort dans la boue. Fusées, fusées. Effrayant spectacle. Il est 4 heures. Le capitaine sort, pâle et noir. Je remarque qu'il a de beaux yeux, et qu'il les tourne vers le ciel. Cela dure une heure qui paraît un siècle. Puis, accalmie. Détente ; cigarettes. Les physionomies disent : « Ouf ! » Il pleut encore. On est enlisé.

Nuit 29-30. — Déblaiement. Les travailleurs de la terre. On désenfouit le matériel. R... part à la soupe, mélancolique. Encore un désastre, cette soupe ! Cinq blessés, cinq tués. Un tiers du ravitaillement manque. Il fait froid, et on tient à peine dans cette boue glacée !

Le 30 août. — Je dors mal. Les Boches ajustent leur tir sur nous. Il fait froid et il pleut. Il pleut sans arrêt. Bientôt il filtre un peu d'eau dans notre cagna. C'est à croire que l'on veut nous faire mourir. Situation très critique. Aucun fusil ne marche plus. Toutes les sections éprouvées. Un tué ; des blessés en quantité.

Nuit 30-31. — Mon Dieu, que ces longues nuits froides sont épuisantes ! Encore des blessés et des tués. Nous pouvons être tournés à droite. Justement L... arrive. La compagnie fait un mouvement. Préparation à l'attaque. Mouvement qui aurait dû être exécuté dans la nuit du 29 au 30.

Le Congrès des Alliés chez le capitaine ! Brouillard sur le matin.

Le 31 août. — Deux heures de sommeil, et c'est fini. Les nôtres, qui tirent trop court, me réveillent. Puis ce sont les conciliabules pour l'attaque. Quand je me lève pour manger, me voilà chef de section. Je commanderai la section de soutien. J'en reste tout ébaubi. Le capitaine consulte, consulte. Il se fait vieux. Tous d'ailleurs. D... est malade. Quelle drôle de journée ! Comme il fait soleil, on sort tout le « barda » pour se décrotter un peu. Ainsi c'est pour demain ! C'est singulier de penser que c'est aujourd'hui le dernier jour. Rien n'intéresse, ni manger, ni lire, ni fumer. Je suis résigné quand même. Deux petites idées : celle de la relève, et celle que j'en réchapperai peut-être. O faiblesse de la chair ! L'après-midi est morne. Les plus heureux espèrent. Les rares caractères insouciantes plaisantent, mais dans un cercle d'idées voisin de l'attaque. On rappelle des souvenirs de la campagne : la fin du mois d'août 1914, la retraite, les alertes. Pour moi, malgré mes efforts, je reste muet. Je compte depuis combien de jours on est là.

Nuit 31 août-1^{er} septembre. — Une, deux, trois grenades devant la première section. Alerte ! Les Boches attaquent encore à la grenade, à gauche et en avant. Ça chauffe pendant un bon moment. Fusées, qui éclairent *a giorno*. Coups de fusils, qui piquent l'air. Petite artillerie. Puis V. B. et grenades. Fumée épaisse. Spectacle rampant dans le

gris brun de la terre. Quelle vision ! Enfin, vers minuit, le calme revient. A minuit, je peux me coucher, et pour la première fois depuis que nous sommes ici, je dors six heures de suite.

A SES PARENTS

I

Le 29.

« Nous avons relevé cette nuit le ...^e (*sic*) infanterie. Ce fut, je voudrais dire : un mauvais rêve, mais, hélas ! non : une terrifiante réalité. Nous sommes arrivés — ceux qui sont arrivés — dans... Et puis qu'importe ? Si vous priez pour moi, nous nous reverrons sans doute.

« Je ne sais si ce mot partira aujourd'hui, car nous n'avons aucune relation. On nous réserve, dit-on, de mauvaises heures. Ayons foi en l'avenir.

« Tendres baisers.

« LOUIS. »

II

Le 30.

« Bien Aimés Parents,

« Je ne sais si ma carte d'hier vous parviendra, tant à cause de l'adresse que parce que j'ignore le sort du porteur. Je le désirerais cependant, ne fût-ce que pour la rareté du fait ; car je pense être, à

bien peu près, le seul du régiment qui ait, hier, trouvé le temps d'écrire. Quelle journée ! — Nous avons tenu. — Priez bien pour moi. — Il pleut : tout est enfoui. J'ai faim et j'ai froid.

« Tendres baisers.

« L. »

III

Le 31.

« Bien aimés,

« Ci-joint ma lettre d'hier, qui n'a pu être envoyée. Celle d'aujourd'hui ne peut, hélas ! que vous donner des nouvelles encore plus mauvaises. Malgré l'état lamentable où nous ont réduits la pluie, la boue et le manque de ravitaillement, nous devons, demain, dit-on, aller de l'avant. Il est à prévoir que cette grosse opération augmentera sensiblement nos pertes. Nous attendons, balancés entre la dure échéance et un heureux hasard qui terminerait nos misères.

« Pour moi, ferme jusqu'au bout, je place toute ma confiance en votre divine affection.

« Votre

« LOUIS. »

Le 1^{er} septembre. — Il y aura douze jours ce soir que nous vivons dans cet enfer. Le petit poste, près de la 1^{re} C^{ie}, a été attaqué hier matin vers 7 heures par une cinquantaine d'hommes. Ils ont résisté

énergiquement. L. est blessé, avec cinq ou six hommes. Je dors après avoir fait chauffer mon misérable *jus*. Mais comme on se sent faible ! Midi. Le capitaine m'appelle pour me dire que la grande attaque est remise, qu'il faut d'abord nettoyer le petit bois, que la deuxième section en est chargée, et que, les deux sergents ayant disparu, je passe à cette section. Voilà qui me fait bien plaisir. Quand serons-nous retirés de cette fournaise ? Quelque chose pourtant me dit que j'en sortirai, cette fois encore. Le peu d'inquiétude de mes parents même me le prouverait, car il y a des moments où je suis superstitieux. Fermons donc les yeux, et attendons. Maintenant que le beau temps est revenu, nous crevons de soif. Quand on n'est plus noyé, on a la fièvre de la pépie. — C'en est fait. Je monte là-haut avec S. Le moral de ses hommes me paraît bien bas.

Nuit 1-2 septembre. — Le lieutenant P. rentre. Je reste donc à ma section. Dès la nuit tombée, les Anglais s'agitent. Les Boches exécutent un tir de barrage soigné. V. apporte des ordres : travaux pour cette nuit, attaque pour après-demain. Quelle misère, de pourrir indéfiniment dans cette saleté ! « Les chefs de section sont appelés au capitaine. » — « Alerte ! » Les Boches nous prennent à parti, croyant que nous les attaquons. Bon, c'est fini ! A 11 heures, nouvelle alerte. Les hommes travaillent à faire une tranchée continue, pour demain. Vers minuit, P. arrive, frais et rasé. Vers 2 heures enfin, pour la première fois, corvée d'eau. Le prix de l'eau ! Je me couche au jour.

Le 2 septembre. — Ainsi, c'est pour demain ¹. Toujours des retards ! Mourrons-nous ici ! Rien ne m'intéresse plus, ni le soleil, ni les lettres, ni manger. Je garde encore un certain attachement à la vie, pourtant : ainsi mon soin, cette nuit, à avoir de l'eau. J'observe aussi avec inquiétude le bombardement français dont la violence, ce soir, me résonne dans la poitrine. Quand V. vient, le soir aussi, apportant les ordres du commandant, le cœur me bat. Et là-dessus, le grand mécontentement d'une âme découragée. Pourquoi nous faire ainsi mourir à petit feu ? Mourons donc, mais vite. Ah ! quand même ! ne pas revoir la lumière, un paysage vert, des visages chers. Pour la première fois, les avions boches se promènent au-dessus de nous en toute sécurité. Gare ce soir !

A SES PARENTS

Le 2 septembre.

« Bien aimés Parents,

« ... Depuis le 28 nous voilà ici seuls, tout à fait en avant, sans liaison, et presque sans ravitaillement. La pluie et la boue nous ont durement éprouvés d'abord. Puis les Boches ne nous ménagent guère non plus, et le sommeil nous a totalement quittés. Ajoutez à cela que tous les jours nous de-

1. C'est, en effet, le 3 septembre que fut déclenchée l'attaque générale, par les Anglais et les Français à la fois, contre Ginchy, Guillemont, Le Forest, Cléry-sur-Somme.

vons attaquer, et que tous les jours des contre-ordres reculent l'échéance. La fièvre me brûle, car avec le beau temps est revenu ce supplice : la soif. La vermine nous ronge, et nous n'avons rien absorbé de chaud depuis le 20. Enfin on disait hier soir que c'était pour demain 3. Demain, soit ! mais qu'on en finisse. Je crains seulement que nous ne puissions aller jusqu'à notre objectif, tant nos forces sont usées.

« J'emploie ce qui m'en reste à vous adresser ce mot, qui vous parviendra je ne sais comment. Si la censure s'en empare, et y trouve à redire, elle aura tort. Quel mal y a-t-il qu'un pauvre garçon raconte à ses parents que tout n'est pas encore au mieux dans notre organisation, même là où la supériorité de nos armes s'est le plus affirmée ? Puisse l'excès même de nos misères servir de préservatif à nos successeurs, si toutefois on doit jamais nous relever ! Mais, hélas ! de tout temps les petits expieront les fautes des grands. Si ces Messieurs de l'Etat-Major venaient se rendre compte sur le terrain, ils seraient assurément, à nous voir, figés de stupeur.

« La confiance a des bornes. Nous les atteignons. Je ne parle pas de celles des forces humaines, que nous avons depuis longtemps dépassées. Tout me paraît fade et comme effacé. Je vous embrasse tout de même de tout cœur.

« LOUIS. » ¹

1. Devant Combles. Le chemin de fer de Péronne à Combles sépare les deux armées.

Nuit du 2-3. — Alea jacta est. V... apporte la nouvelle de mort. Le capitaine réunit à nouveau les chefs de section, puis court au commandant. Pendant ce temps, on nous tue du monde. Mais pas les Boches : les Français, ou les Anglais : 75, et canon de 37, terrible. La section a un tué et quatre ou cinq blessés. Mon gourbi s'effondre. Fusées sur fusées. Le capitaine murmure, les yeux au ciel : « C'est malheureux ! » L'aumônier vient le voir. Je passe encore une fois à la deuxième section, et définitivement, cette fois. Quelle inconséquence, quel gâchis d'énergies ! Me voilà transporté dans une section où je ne connais rien, deux heures avant une attaque. Puis c'est l'installation dans la parallèle grisâtre. Etonnamment calme. Le jour. On se terre. C'est pour 9 heures. Les uns dorment, les autres lisent ou fument, tranquillement.

Le 3. — Il fait frais. Le champ de bataille est silencieux. Une des plus grandes angoisses de ma vie : pas de préparation d'artillerie pour notre attaque. Enfin l'heure approche. Dernières paroles, derniers préparatifs. Les Anglais sortent à 9 heures. (Ce sont des Ecossais.) Mais quel carnage ! Ils n'arrivent pas à moitié chemin de la ferme. Aussitôt, prêts à bondir que nous étions, nous revenons. Bien nous en prend ! La quatrième section est fauchée par une mitrailleuse : le capitaine est blessé. Jusqu'à midi, attaque et contre-attaque à la grenade. Pertes par section : dix-sept environ, soit 50 % de la compagnie. Vers 3 heures, les Anglais attaquent encore Falfemont. Quel horrible spectacle ! Alors ils se décident à attaquer par la gauche,

et là, progressent jusqu'au bois de Leuze. De toute la journée, on ne se voit ni ne s'entend. A travers la fumée, nous faisons des cartons sur les coureurs boches. A part cela, quelques alertes, des grosses marmites qui tombent tout près. Aucun ordre. Tout ce qu'on sait est qu'on doit être relevé et mis en réserve à la tombée du jour. L'ordre vient d'aller faire une tranchée face au bois Savernake dès qu'on sera relevé par le 201^e.

Nuit du 3 au 4. — La nuit arrive, glacée. Alerte, à la grenade. X... manque de me tuer. Enfin un peu de calme vers 11 heures. T..., parti en reconnaissance, revient bouleversé : on dit son frère tué, blessé. Le 1^{er} bataillon, qui a beaucoup avancé, a beaucoup de pertes. Tués ou blessés, ses trois capitaines sont à rayer. La 11^e part renforcer la 1^{re}. Mais nous, nous ne sommes pas relevés, excepté D..., dont on ne sait où il est allé.

Le 4. — Je suis mort de froid et de fatigue. Comme ravitaillement : un quart de vin par dix hommes. Décidément nous mourrons ici. On parle d'une relève pour ce soir, qui ferait nos quinze jours : mais rien d'officiel. La compagnie est dans la situation suivante : la moitié de son effectif ; une section perdue ; aucune liaison avec le commandant ; quel gâchis ! A midi, on nous fait dire que les Anglais attaquent Falfemont à 3 h. 30, et que, le 201^e ayant reçu l'ordre de se tenir prêt à suivre le mouvement, il faut en faire autant. Misère ! Dans l'état physique où nous sommes, et avec des hommes qui ne marchent plus ! Et après quinze jours

de privations ! On est à peine prêt, que les Anglais attaquent. Il est 3 heures. Quelle vaillance que celle de ces gens ! Ils progressent par le haut, et à 6 heures, ils atteignent les abords de la ferme. Mais le 201^e ne bougeant pas, nous restons là. A 7 heures, les Anglais attaquent de nouveau, par le bas, cette fois. Ils arrivent à 300 mètres, s'arrêtent dans la plaine. Nous, nous sommes relevés par la 10^e. Nous devons rejoindre la 1^{re} compagnie vers le bois Savernake.

Nuit du 4 au 5. — On part. L... sort, étrange, las, livide. Nous allons de boyau en boyau, dans la craie. Puis, c'est le *bled*. Les Boches tirent à droite sur la crête, à gauche dans le ravin. Terriblement encadrés ! Nous voilà devant Savernake, qui se dessine devant les fusées. Il pleut affreusement. On tombe de trou d'obus en trou d'obus. On s'arrête quelque part, devant des éclatements de 75. Puis on creuse. Il pleut, il pleut. La boue est grasse. Une odeur de terre fraîche, et de chair qui ne l'est pas. On creuse dans les cadavres. Un mort est nu.

Le 5. — Le petit jour. Tiens ! Les Anglais sont en avant de Falfemont ! Et le bois de Maurepas est entre nos mains. Sans doute ce bruit de grenades entendu hier vers 10 heures ! Nous n'avons pas de chance : c'est nos remplaçants qui ramènent nos lauriers. Les Anglais progressent sur le bois de Leuze. Il fait froid, et on grelotte. Pleins de boue, et pleins d'eau. Quelle destinée ! Des bruits courent : car nous sommes loin du centre. De temps à autre,

on sort de dessous la toile de tente, et on jette un coup d'œil sur Falfemont. Décidément les Anglais avancent. Il y a du mouvement. Des lignes de tirailleurs s'établissent en avant du Bois Rond. Le ravin paraît abandonné par les Boches, et *Tommy* s'y installe. Une sourde inquiétude cependant nous traverse au milieu des frissons du froid. Où sommes-nous ? Que faisons-nous ? Pourquoi sommes-nous là ? Il y a un mot dans tous les cœurs, et que personne n'ose dire : si c'était pour attaquer ? Vers 11 heures, une émotion : ordre de se porter dans le bois Douage ¹, et d'y établir une première ligne pour la relève du 73^e qui doit venir ce soir. Alors, sans attente, sans préparatifs, avec un toupet incroyable, on s'en va, en plein *bled*. La section de tête passe. La deuxième reçoit déjà des balles. Pour les autres, ça crépite. On arrive dans le bois. C'est la rase campagne. L... est tué. Il a attendu sa balle cinq minutes. Midi : on s'installe. On creuse. On creuse mon trou sous une souche.

Premier bombardement. Première pluie. Durée : une heure. Un peu de repos. Un officier du 73^e vient reconnaître. Enfin on va être relevé ! On va pouvoir s'en aller ! Mon Dieu, mon Dieu ! Deuxième bombardement, plus dur que le premier. Il est 4 heures. Les 210 et les 150 sur le bois Douage. Terrés et tremblants. Effroyable journée. Deuxième pluie. Vers 6 heures, troisième bombardement, de deux heures, qui nous écrase. Cette fois, la mort est probable. C'est malheureux, le dernier jour.

1. Le bois Douage est aux abords S.-O. de Combles ; le bois de Leuze au N.-O.

Fumée. On n'y voit rien. Le tonnerre. Une dépêche, en coup de foudre : « L'ennemi bat en retraite. Des colonnes de poursuite, lancées après lui, vont dépasser le 1^{er} bataillon, qui restera sur ses emplacements. » On n'est pas relevé ! Décidément il faut mourir ici.

Nuit du 5 au 6. — On creuse. Gare au tir de barrage ! J'installe mes hommes en avant. Puis je me roule dans ma couverture, attendant la mort. Ça marmite encore légèrement. Je m'endors. Aucune colonne de poursuite ne vient. Je m'en doutais un peu. On touche de la gnole. On touchera l'ordinaire après minuit. Décidément nous ne sortirons pas de cet enfer.

Le 6. — Une relève fantastique. Le commandant a vieilli de dix ans. Nous mesurons notre avance : une batterie de 75, là où était notre première tranchée ! A Bray, grand'halte. Le commandant et le colonel s'embrassent. En autos, nous atteignons le camp des Célestins. Je me lave. On est idiot. Et les poux ¹...

Le 7. — On commence à se décrotter. L'avachissement des premières heures... Aujourd'hui plus

1. A ses Parents

Le 6 soir.

« Bien-aimés,

« Relevés ce matin, enfin !

« Maman, maman, je suis là. Je suis revenu. — Mais que de pertes ! — Et bien faible, bien abîmé ! — Je vous embrasse éperdument.

« LOUIS. »

fatigués qu'hier. La lassitude ressort comme une sueur. On n'a de goût à rien : ni manger, ni boire, ni rire. Pas de gaieté, ou une gaieté triste. Des bruits qui courent : (on resterait au camp... on remonterait là-haut) répriment les rires. Je n'ai pas même envie d'écrire. On va, on vient, on piétine, égarés, sans but. On se nettoie, c'est le seul plaisir qu'on ait. Et on fait des propositions de récompense et d'avancement. Ça ne traîne pas.

Le 12. — Bruits toujours sinistres. On remonterait pour huit jours, quatre jours pour chaque brigade.

Le 13. — A midi, le commandant appelle les officiers. Avec une carte ? Oh ! oh ! mauvais. — Des nouvelles : le VII^e Corps a hier gagné les Marrières, la route de Bapaume, et pris Bouchavesnes, soit 3 kilomètres de profondeur. La 45^e D. I. a pris le bois d'Anderlu. La ligne passe au sud de Rancourt. Quant à la 2^e D. I., elle n'a pour ainsi dire pas bougé. La ferme isolée est toujours boche. Il faut percer¹. Donc, attendons-nous à aller de l'avant. Le VII^e Corps va sur l'est, le I^{er} sur le nord ; objectif : Sailly². Dans l'intervalle viendra le V^e, en réserve. Le 201^e et six bataillons de chasseurs sont partis ce matin en réserve (soit : une division). Six divisions de cavalerie attendent le coup de l'étrier. Donc, alerte.

1. « Il n'y avait plus devant les vainqueurs qu'une seule tranchée allemande ; au delà, c'était l'espace libre. On décida d'attaquer le lendemain matin. » (H. Bidou, *Les batailles de la Somme*, *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} mai 1918.)

2. Sud d'Hébuterne, et nord-ouest de Bapaume.

A SES PARENTS

Le 15 septembre 1916.

« ... Je ne voudrais tout de même pas que l'énoncé de nos pertes vous donnât une fausse idée de l'offensive de la Somme. Les sacrifices ont été beaucoup moindres sur notre droite. Nous sommes tombés sur le mauvais coin, sur le gros obstacle, sur la mission délicate. Le mauvais coin : le ravin de C[om]bl[e]s ; le gros obstacle : bois de Maurepas, bois de Savernake, bois Douage ; la mission délicate : liaison avec les Anglais. C'est la compagnie même qui devait assurer cette liaison. Or les Anglais ne pouvant avancer, malgré leur bravoure (ah ! quels hommes !) nous étions pris sur le flanc gauche, et décimés. C'est grâce à la sûreté de notre manœuvre que le 2^e bataillon, à droite, a pu marquer une progression de 1.500 mètres. C'est grâce au 127^e que le 43^e, à droite du 2^e bataillon, a pu bondir de 2 kilomètres, presque sans pertes, ne trouvant devant lui que de faibles éléments de défense. Voilà comment c'est nous qui avons le moins avancé, et en même temps perdu le plus de monde. N'en déduisez pas que la Somme nous saigne à blanc. Nous ne sommes pas un exemple, mais une exception. Ça coûte cher ; mais en face d'un ennemi qui se désorganise, jamais encore le terrain ne fut d'une acquisition moins sanglante. Les journaux vous ont mis au courant de nos dernières avances. La prise de Bouchavesnes par les Juras-siens fut un chef-d'œuvre. Celle des abords de

Rancourt, de la ferme Le Priez ¹, par le général G... (Lisez : Guillaumat), commandant le I^{er} Corps, accule les Boches à une situation de moins en moins tolérable. Communications et ravitaillement leur deviennent impossibles. On s'attend à percer d'un moment à l'autre. Verrons-nous cela, ou serons-nous acteurs?...

P.-S. — Ci-contre le brouillon d'une anecdote que j'ai dû faire pour le commandant, et qui est destinée à un *Bulletin des Armées* quelconque. Je ne sais ce que ça vaut. Pas cher, sans doute.

La Garde meurt et ne se rend pas.

« C'était dans la Somme, le deuxième ou le troisième jour de l'attaque, je ne sais plus. Le bataillon refoulait sans répit un régiment de la Garde dans les bois qui avoisinent C..bl.s. Les brigands lâchaient pied, et beaucoup, par une bienheureuse erreur, prenaient nos lignes pour les leurs. Beaucoup aussi erraient perdus.

« Ce qui fit faire à mon ami L... — vous savez, le gros agent de liaison — un prisonnier des plus inattendus. Il revenait de communiquer, et retournait au commandant, la tête dans les épaules, de son pas lourd et pressé. Je voyais son dos rond se profiler sur les taillis fracassés.

« Tout d'un coup, il se sent saisi par le pan de sa capote. Mon ami L... est sans armes. Mais il n'a pas peur. Résolument, il se retourne. Une forme *feldgrau* surgit d'un buisson : un blond Germain, sans équipement, apeuré, les yeux égarés et sup-

. 1 Entre Combles et Rancourt.

pliants, sans mauvaise intention : mais sait-on jamais ? Mon ami L... se tient sur ses gardes. Et voilà soudain mon Boche qui le saisit par sa martingale, et s'y suspend, d'un geste de soumission qui signifie : « Je me rends, guidez-moi, guidez-moi ! » Mon ami L... fait non, de la tête. Alors l'autre, par une inspiration divine, rassemblant ses forces, son désespoir, et ses connaissances de langue française, bredouille éperdument : « Roumanie guerre, Deutsch « kapout ! » Il a l'air si malheureux en disant ça, si convaincu, si humble, si désireux de vivre, que mon ami, touché aussi, n'est-ce pas ? dans sa fierté, se résoud à l'emmener. Et l'autre le suit, ravi, illuminé, toujours accroché à sa martingale, comme à la branche du salut, et répétant : « Deutsch kapout, « kapout ! » Au bout de quelques pas, pourtant, il s'arrête. Et comme si une dernière inquiétude lui restait, il ajoute, d'une voix rauque : « Pas Prussien ! moi, Hanovre. » Mon ami L... rit. Tous les mêmes, ces Boches ! Jamais Prussiens ! Mais qu'importe, puisque *Deutsch kapout* ! Et on se remet en route, l'un à la remorque de l'autre, comme un bébé traîné par sa nourrice.

« Voilà comment mon ami, sans armes, et malgré lui, adopta, ce matin-là, un géant de la Garde.

« Et on dit que le métier d'agent de liaison n'est pas drôle !... »

Le 15. — Journée morne. Le soir, nouvelle foudroyante : on part demain en camions automobiles. Direction : Ferme Le Priez, Frégicourt ¹.

1. Est de Combles, entre Combles et la route de Péronne à Bapaume.

Le 16. — Nuit de canonnade. Succès anglais. Fini : « On ne part pas. » Ouf ! Le soir, je me sens rembrunir. On se couche. Une demi-heure après, crac ! Ça y est : « Le régiment part demain. Tenue d'attaque. »

Le 17. — Ordre général : « Le 16, situation sans changement. Consolidation des positions. Les Anglais ont avancé sur Lesbœufs-Morval¹. La tranchée de Combles est encore aux Boches. Le 17, bombardement des cantonnements et bivouacs ; tir d'efficacité ; préparation à l'attaque. » 9 heures : « La brigade va en réserve de Corps d'armée, le 127^e au bois Billon ; on emportera les sacs. Départ à 14 heures. » 12 h. 30 : « On ne part pas » (!)

Le 18. — Cette nuit, à 2 heures : « Chef, on part demain. » Il pleut. Et on part à pied. On arrive par la pluie, et on bivouaque, sous la toile de tente, par la pluie.

XVII

En secteur. — Bois d'Anderlu. — Réserve. — Sous le bombardement. — Fatalisme offensif. — En terrain reconquis ; Combles. — L'évacuation.

Le 19. — Il pleut toujours. On part à 2 heures. On mange à 10 heures, puis à midi, et on touche un quatrième jour de vivres. On ne monterait que

1. Nord de Combles.

pour quatre jours. Puis on ne sait plus. On craint tout. On part. Les hommes sont déjà dans un triste état. Halte en masse dans le ravin Hardecourt. Le bois Sabot ! Comme tout a avancé ! Alors, sans pause, une relève terrible. Maurepas, ravin du Forest, Le Forest, Anderlu, et le ravin. Nuit calme.

Le 20. — Vers 8 heures, les Boches commencent à tirer diablement ¹. Nous avons trois blessés au bout d'une demi-heure. La pluie recommence. 10 heures ; ça marmite toujours. Une interruption de déjeuner. Enfin je dors une heure, vers 3 heures, mais à 4 heures, ça recommence. Quel abrutissement ! Il pleut toujours. Voilà deux nuits et trois jours ! Ce soir, nous relevons le 110^e, 500 mètres en avant.

Le 21. — Quelle nuit ! Je vais reconnaître. Pas encore dormi depuis deux jours. Les Boches nous arrosent. Soif exténuante. La corvée d'eau n'en rapporte pas. La corvée d'ordinaire : six litres par section, au matin.

Le 22. — On se réveille. On fait du chocolat. C'est bon, mais cela ne fait qu'un bien passager, jusqu'à la gorge et sans profit... 6 heures du soir. Je n'ai plus soif à force d'avoir soif. La corvée d'eau, qui devait avoir lieu à 3 heures ? Pfft ! A 4 heures, on envoie les agents de liaison : pas d'eau ! Nous

1. Contre-attaque allemande. Echec complet sur la ferme Le Priez ; reprise et perte nouvelle de la lisière N.-E. de Bouchavesnes. (20-24 septembre.)

voyons de beaux officiers ici : un renfort, appelé en toute hâte : X..., déjà guéri, depuis le 30 ; puis un officier du 78^e, qui nous verse de réconfortantes paroles ; puis M..., retour de Saint-Cyr ; tous splendides, jetés dans la fournaise. Ce soir, violent bombardement. On dit que le 110^e a fait 200 prisonniers. Dernière heure : « Le Corps d'armée attaque demain. Nous sommes Réserve de Brigade. »

8 heures. — A l'heure H, nous occupons la tranchée du Trentin. Nous en faisons la reconnaissance à la nuit. Puis P... m'envoie reconnaître les premières lignes. Seul dans la nuit et les trous d'obus. Quand je rentre, la compagnie part, pour ravitailler en munitions. Corvée pénible, à cause des gaz asphyxiants. Les hommes, mourant de soif, refusent de marcher.

Le 23. 8 h. 30. — Encore rien. Puis, contre-ordre : « L'attaque n'a pas lieu aujourd'hui. » Toujours l'éternel ajournement ! On attend que nous soyons réduits à l'état de moribonds ? Car la corvée d'ordinaire n'a, cette fois encore, presque rien apporté : du singe et des biscuits, misère ! une cuillerée de confitures, et, tout de même, un demi-bidon d'eau : mais ni vin, ni café. Tous les moyens possibles de ravitaillement, nous les étudions : c'est là notre unique pensée.

Le 24. — Aujourd'hui enfin, en plus du litre d'eau, un quart de vin, du pain, du fromage, du pâté et un bidon de *jus* ! C'est une bombance. La « Décision » contient aujourd'hui une proclamation de de Fonclare, demandant un dernier effort à ses

troupes épuisées. L'artillerie tape sans arrêt depuis le 21. Ce matin, séance de *Trommelfeuer*. Le 75 tire à mitrailleuse. Cette forte préparation fait présager une grosse attaque. Puissions-nous réussir sous le souffle des canons, et dégager les objectifs ! Sortir satisfaits, avec la satisfaction du commandement !

Je trouve du Michelet à lire. C'est fade... A la nuit, nous allons travailler au Grand Boyau. Les Boches nous exécutent un tir de barrage soigné. Forcés de reculer et d'interrompre, nous perdons une heure en va-et-vient de bête traquée. Quand on reprend, il faut voir la hâte folle des pelles et des pioches, pressées d'en finir, de quitter le coin répéré, de s'en aller : ah ! l'assurance de vivre !

Le 25. — C'est pour aujourd'hui : midi 35¹. A cette heure même, nous nous installons dans la tranchée du Trentin, tâche aisée, je pense. Après, à Dieu vat ! Je dévore le délai, à bouquiner un recueil de nouvelles boches. Mais le souci de la grosse affaire détourne mon attention. Réussira-t-on ? Aurons-nous une mission délicate ? Et la question que chacun se pose : à quand la relève ? On m'a dit que le 201^e était au Tréport. Se voir si près du ciel, et se recroqueviller dans une geôle ! Vite, accours, heure libératrice !

On part. Une marmite seulement dans le boyau. Belle attaque du 151^e. Les Boches se rendent en

1. Attaque générale des Anglais et des Français, de Martinpuich à la Somme, sur un front de 18 kilomètres. Objectif des Anglais : Gueudecourt, Lesbœufs, Morval ; des Français : Rancourt (42^e division, général Deville) et Frégicourt (2^e division, général de Fonclare).

masse ; ils ne tirent presque pas. Un d'eux, blessé, passe : *Ich bin Badenser* ¹ !

Nuit du 25-26. 2 h. 30. — De très bonnes nouvelles : Rancourt est pris. 3 heures : ordre de se porter au point 644. En route, pas un obus ; mais, sitôt installés, un bel arrosage autour de la ferme Le Priez. Longue conversation avec un Boche blessé (21 ans ; ses parents, Alsaciens ; élevé à Wiesbaden, est resté en Allemagne parce que, orphelin de père, il avait sa mère à nourrir. Incorporé au 149^e, il est au front depuis février 1915. D'abord dans les Carpathes, puis à Reims en octobre 1915 ; au repos pendant huit semaines ; de là à Verdun, cote 304 ; il a quitté Verdun pour venir ici ; en réserve d'abord, à Saily, en ligne depuis huit jours. Blessé à la jambe, il est très heureux d'être délivré. « Es war höchste Zeit. Dauert zu lange ² »).

Dévoré par la faim, je fais disparaître, dans l'ombre, une boîte de singe, boche, dans mon estomac. On s'en va occuper une tranchée boche, la première attaquée et prise cet après-midi, à six ou sept cents mètres de là. On part. Voilà la route de Rancourt. Puis c'est le désarroi inévitable sur le champ de bataille bouleversé. Un arbre isolé, point de direction. Un, deux boyaux, comblés ; des trous ; des hommes déchiquetés, de tout : enfin un champ de bataille. Tiens ! Un sentier ! Et derrière, une tranchée, pleine de morts. C'est là. Un trou ! Il me convient. Deux morts ! Hop ! dehors ! On net-

1. « Je suis Badois ! »

2. « Il était grand temps. Cela dure trop longtemps. »

toie, on nettoie. Du sang ! Un coup de pelle, il n'y paraîtra plus. Dehors tout le *barda* ! Casques, sacs, équipements, musettes, tampons, outils, fusils, pêle-mêle. Je fais une provision de biscuits et de singe boches. Vivons sur l'ennemi ! Voilà qu'on m'amène un blessé boche gémissant. Je commence à être connu comme interprète. Il arrive, comme on retire de mon trou les deux macchabées, ses frères. Je lui demande à brûle-pourpoint : « Vous autres Boches, pourquoi faites-vous la guerre ? — Je ne sais pas. — Tu ne sais pas ? Eh bien, regarde. » A ce moment, mon ordonnance tire à la remorque les cadavres jusque dans un trou d'obus. L'autre regarde : « Ah ! oui, pour tuer beaucoup, beaucoup d'hommes : um viele, viele Menschen zù töten. » Je n'entends que sa voix lente qui semble mesurer l'étendue du carnage, et je ne vois que ses yeux blancs de moribond. Il est blessé à la jambe. Je lui fais espérer les brancardiers ; il s'étend sur le parapet, murmurant : « Vier monat soldat ; soldat depuis quatre mois. » Et tandis que je lui demande son âge : « 24 ans », en voilà un autre qu'on a retiré à grand peine d'une sape où il se mourait. Blessé aux deux jambes, celui-là ; il tombe à côté de son camarade, déjà dans le coma. Alors une rage folle me prend de visiter le champ de bataille, de scruter ces morts comme ces blessés, de toucher du doigt notre victoire, de constater par le menu la défaite sanguinolente du Boche. Et je m'en vais, de trou d'obus en trou d'obus, de tranchée en tranchée, de redoute en redoute, courbé vers le sol, flairant le gibier. Beaucoup sont abîmés, réduits à un tronc, pleins de sang, infouillables. D'autres,

enfouis, indéterrables. Des hommes, au mépris des obus, comme moi, pareils à des goules, penchés âprement sur le butin. Quand je rentre, mes deux blessés sont encore là. Pas de brancardiers. Je les décide à grand peine (*mitgehen*¹ !) à partir seuls. Ils s'éloignent dans la nuit, se traînant sur les genoux, à demi-morts.

Soudain une ombre bondit : on est relevé ce soir. Les cœurs sautent à se rompre. Mais « ce soir » ? Il est minuit ! Est-ce cette nuit, ou la nuit prochaine ? Renseignements pris, c'est cette nuit ; par un peloton du 1^{er} d'Infanterie. Je suis si content que je fais du chocolat avec D..., en attendant ces messieurs. Une heure, deux heures : rien. De guerre lasse je me vais cacher dans mon trou, et reposer un instant.

Le 26. — Quand je me réveille, il fait petit jour. La relève n'est pas venue. Il paraît qu'elle s'est perdue. Nous voici sans liaison possible, avec les autres, ou entre nous. Jusqu'à ce soir. Et sans abri, dans une ancienne tranchée des Boches, par conséquent repérée par leur artillerie. Mauvaise situation. Je crois que le mieux, pour passer le temps, c'est de dormir. Vers 11 heures, les marmites me réveillent. Prévu : ça ne manque pas ; ils nous bombardent. Et du travail soigné. A percutants, à fusants, en avant, en arrière, très près. Un moment d'accalmie. J'en profite pour manger : du singe boche, des biscuits boches, du fromage boche et du chocolat au vin. Mais ces s..... ne me

1. Accompagnez-nous !

laissent pas même le temps d'allumer une pipe : leurs saloperies recommencent à tomber. Et, cette fois, c'est sérieux. Les plus éloignés tombent à 10 mètres de la tranchée. Me voilà plein de terre, d'éclats, de fumée. D..., coupé en deux par une explosion. Les détonations me culbutent d'un bout de mon gourbi à l'autre. La mort est sur nous. Je me livre au hasard qui m'a protégé jusqu'ici. Dieu veille ! Au plus fort de l'affaire, je vois passer R... et P..., courant très vite. Nos batteries donnent leur plein ; ça vous sent son attaque. Je n'ai pas fini mes réflexions, que l'ordre arrive : « Le 3^e bataillon attaque, la 2^e compagnie, en soutien, occupera à 16 heures la tranchée de départ de ce bataillon. » Très agréable ! 500 mètres à faire sur le bled, en plein jour. Et penser qu'on devait être relevé hier ! Enfin il est l'heure ; on part, par demi-section par un. Je vois le 3^e bataillon devant nous. Il ne va pas loin. Les mitrailleuses crachent. Nous arrivons. Je tombe juste sur un blessé de la 9^e. Puis plus rien ; on se cache. C... est grièvement blessé, deux fois. 5 heures. C'est étonnant ! Les Boches ne nous marmitent pas, ici. Je fume un de leurs cigares. On fait passer que le lieutenant S... est tué. Bizarrerie de la vie. Comment ? Par une balle, sans doute ; il ne nous vient pas un obus. La nuit tombante ramène les ordres de relève pour le 3^e bataillon et pour nous. Nous devons retourner à notre tranchée boche : c'est là que la relève nous prendra ¹.

1. C'est le jour où la division de Fonclare prend Frégicourt, et où la division Deville, débouchant de Rancourt, atteint la corne N.-O. du bois de Saint-Pierre-Vaast. (Cf. H. Bidou.)

Nuit 26-27. — Je sors de mon trou pour recevoir le commandement de la 2^e section. Les Boches font un tir de barrage énorme. Je ne sais comment nous allons passer. Enfin, hop ! en pagaille ! Nous traversons, nous arrivons. Je m'engouffre dans la sape de ce pauvre S... Belle sape, ma foi, d'une dizaine de mètres : une sape d'artilleurs, sans doute. Mais on y étouffe. J'ai mal à la tête. La poitrine aussi me fait mal : le canon, sans doute. L'entre-jambes me cuit. 9, 10, 11 heures passent : pas de relève. Elle est, paraît-il, encore perdue. Enfin, vers minuit, la voici. En un clin d'œil, j'expédie mon monde. Juste à ce moment, marmites. Il y a de la bouillie, dans la quatrième section. Je perds mes hommes : panique. Il y a deux ou trois tués, un disparu, cinq ou six blessés. On s'en va rapidement. Arrivés à la tranchée du Trentin, je retrouve ma section. Dans mon trou, je tombe de fatigue. J'ai de la peine à m'endormir, arrivé à ce point de surexcitation où on n'a pas sommeil à force d'avoir sommeil.

Le 27. — Tiens ! Des pièces à côté de nous ! Le 75 a encore avancé. Les artilleurs s'installent hâtivement. Le ravin grouille de monde. Deux boîtes de conserve et mon assiette, perforées, sans trou dans ma musette. Une boîte d'allumettes, percée dans ma musette boche : voilà des constatations qui donnent à penser. Nos artilleurs tirent rudement la ficelle aujourd'hui ; on ne s'entend pas. Il y a sûrement du grabuge. Pour nous, on ne sait. Il n'est pas question de relève d'ici quelques jours. Puisqu'on nous garde si près, tout est à craindre.

Ma foi, on ira. L'état d'esprit n'est pas le même que la première fois. Non vraiment. Une longue habitude de la vie civilisée nous rendait alors revêches à toute misère nouvelle. Allions-nous dans un coin plus mauvais? Ce n'était que récriminations. En sortions-nous? Chacun, tout haut, demandait que cela continuât par la relève. Cette fois, instruits par un premier séjour, assouplis, aveulis, nous nous en remettons au destin. Une misère de plus ou de moins, qu'importe? Somme toute, il faut mourir ici? Eh bien, soit, mourons! Vous diriez, à les voir, un troupeau docile. Ce ne sont plus des hommes, mais des bêtes. Des bêtes aveugles et de la pire sorte, de celles qui ne veulent pas voir. On croupit dans sa crotte : advienne que pourra. Un fatalisme inouï. Même état chez les officiers. Je les trouve vautrés dans la craie, incapables de *vouloir* se lever. Une crise d'abattement après un sursaut d'énergie. R... est très affecté de l'amochage de sa section : ils sont revenus à huit, hier soir. Un régiment en loques, au dedans comme au dehors. Que dis-je, un régiment! Un Corps d'armée. Réellement, pourrions-nous vaincre les Boches? Peut-être, en utilisant précisément ce fatalisme. Le désespoir est la force de ceux qui n'en ont pas d'autre. Pour aller à l'assaut, et réussir, il faut des gens qui se f..... de la mort. Cet état d'esprit s'acquiert, non pas à l'arrière, mais sous les obus. Prenez une troupe éreintée, avachie, abrutie par le bombardement, amenuisée par huit jours de souffrances : voilà une excellente troupe d'assaut. C'est notre cas. Aussi suis-je assuré, si on doit remonter, qu'on n'entendra pas une plainte.

Chacun se dit : « Bah ! J'ai déjà un pied dans la tombe. Finissons-en tout de suite. » On fait plus facilement un cadavre avec un moribond qu'avec un bien portant. Et même, si on repart là-haut, regardez les yeux des hommes : vous y verrez luire la joie sauvage de la mort qu'on donne en échange de celle qu'on reçoit, la cruauté du sang répandu, la libre fureur du pillage. Toute la bête humaine, à la fois carnassière et ruminante.

Nuit 27-28. — On allait se pelotonner dans son trou : arrive l'ordre de se mettre en tenue. On va au bois d'Anderlu. Ni plus avant, ni plus arrière, par conséquent. Que signifie ? Vers 11 heures, on part ; mais au bois d'Anderlu, le bataillon est rassemblé, et on se met en route. R... fait courir le bruit que nous allons relever un bataillon du 110^e à la Maissonnette. Le 110^e relèverait les Anglais. Morval serait repris ¹. Rien de tout cela n'arrive ; et, sur les 2 heures, on nous bloque tout simplement dans des tranchées boueuses, à l'est du bois Douage.

Le 28. — Quelle vie ! Être empilés de la sorte ! Un homme de ma section est tombé fort à point, cette nuit, sur une coopérative d'A. L. Je me régale avec de la compote de pommes ! ! Par une singularité qui impressionne les âmes les plus fortes, l'endroit où nous sommes depuis hier soir est précisément celui d'où nous avons été relevés il y a vingt-trois jours. Qui ne se rappelle notre témé-

1. Pris par les Anglais dans la nuit du 25 au 26.

raire avance dans le bois Savernake, notre installation dans le bois Douage, puis le formidable marmitage de cette dernière journée, couronnant une longue épreuve de deux semaines ! Un même sentiment pousse chacun vers ses anciens emplacements de combat, emplacements de repos aujourd'hui ; demain, de batteries lourdes. « Voici mon trou », dit l'un ; « l'arbre cassé du petit poste », dit l'autre. En arrière, s'étagent nos morts, les plus heureux avec leur petite croix, les autres encore sur le terrain, noirs et charbonneux. En avant, la tranchée boche se dissimule sous les branchages. Puis, en approchant de Combles¹, le bois disparaît complètement. Et je dévale une pente blanche où la craie est réduite, comme du sucre en poudre. Voici le ravin de Combles, qu'on eût pu appeler Combles-le-Joli. Un puits ouvre son trou peu rassurant, là, derrière un arbre. Il reste un peu de pré en avant des dernières maisons. Ils le faisaient pâturer par leurs chevaux : *Weideplatz für Pferde*. Le long du chemin de fer, moins démoli ici, des piles de bouteilles s'amoncellent : les fameuses bouteilles d'eau minérale boche, *Gerolsteiner Quelle*. On les retrouve partout dans ces premières maisons de Combles. D'abord une petite retraite de rentiers, dont il ne reste que la grille peinte en gris. Puis deux cafés, soigneusement pillés. On voit encore le tracé de la rue, mais c'est tout. Rien ne tient plus. A peine ramasserait-on dans tout cela assez de matériaux intacts pour bâtir une maisonnette. Tout est

1. La prise de Combles fut le dernier résultat de l'attaque du 25.

perforé, déchiré, lacéré. Des blessures irréparables. Plus haut, une photographie reste pendue à un mur : tout ce qui survit d'une maison bourgeoise, avec quelques cahiers de musique. Les caves, reliées entre elles, et installées avec art, prolongent dessous terre la désolation du dessus. Là des matelas, ici des chaises renversées, ailleurs une grande table avec un cent de bouteilles vides ; dans une autre des couvertures souillées, des livres en lambeaux, un petit sac de farine. Autour d'une place encore verdoyante, la dévastation atteint son comble : dans un enchevêtrement de pierres, de bois, de tuiles, d'ardoises, de madriers, les toits des maisons, ruinées, affleurent le sol. Un officier du 43^e, armé d'un appareil, me demande naïvement : l'église ? — L'église ? Y en a-t-il encore une ? Je n'ai rien vu de semblable, du moins. Des officiers du 8^e, du 33^e, se promènent aussi, en quête d'une aubaine. Et des officiers d'A. L. et des Anglais, installés avec leurs batteries aux abords du village. A quelque cent mètres de cette tranchée de Combles devant laquelle nous nous arrê tâmes, le 5, des pièces anglaises, maintenant, tirent paisiblement. Et là-bas, sur la pente, fourmille tout un campement de *Tom-mies* canonniers, avec ses chevaux, ses voitures, ses toiles de tente, son attirail confortable. Fallemont même, lieu de sanglants combats, s'aménage, sous le soleil qui dissipe ses dernières fumées d'horreur. Un tank, bête monstrueuse, est échoué là-haut, près du bois de Leuze. Chacun, au mépris des *Drachen*, vaque à ses affaires. « Le terrain est conquis : il m'appartient ; je m'y installe. » Et c'est vraiment ça, cette offensive : de la terre

qu'on échange contre du sang. En revenant par le bois Douage, en repassant près de nos morts, mon pied s'affermit, possesseur. Je suis ici chez moi.

Une bonne nouvelle m'attendait au retour : nous sommes relevés du 30 au 1^{er}. Encore deux jours à passer ici. Patience, patience. A 8 heures du soir, on veut nous faire partir pour une autre tranchée. Après maintes tergiversations, nous restons.

Le 29. — Une nuit sans sommeil. Les Boches nous ont marmités. Un brouillard, épais en diable. Il pleut. *Officiellement, nous sommes relevés ce soir à 8 heures.* Du 350^e vient reconnaître. Nous déblayons le terrain ; car tout le Corps d'Armée a été engagé dans la dernière attaque. La joie luit dans tous les yeux : quelles perspectives ! La 56^e D. I. reconnaît.

Le 29, minuit. — Dans la voiture de l'Ambulance, avec une boîte de sardines. — Blessé ! Curieux, ça. Faire quarante jours dans la Somme, monter deux fois aux tranchées, aller trois fois à l'attaque : et ramasser un obus la dernière nuit, à Hardecourt, à la relève ! Mais quel obus ! Dix hommes par terre. Je suis le seul blessé léger, par miracle. Ma capote et mon manteau sont déchiquetés. Mes deux sergents, un caporal et un homme, à amputer ! Deux, tués net ¹.

1. Le blessé fut évacué sur Dinard (Côtes-du-Nord) où il resta du 1^{er} octobre au 11 novembre. Puis, après le temps de convalescence réglementaire, et le détour, réglementaire aussi, par le Dépôt de Guéret, vint l'heure du troisième départ pour le front.

QUARANTE JOURS DANS LA SOMME

Le régiment a fait quarante jours dans la Somme, dont treize en « réserve d'Armée » au Camp des Célestins. On n'avait jamais tant souffert depuis Beauséjour. Et qui dit Beauséjour, au 1^{er} Corps, dit tout. Nous avons connu là, dans cette lourde terre picarde, remuée de la pelle et bouleversée des obus, à Maurepas, à Combles, à la Ferme Le Priez, à Frégicourt, villages évanouis, tous les dangers, tous les supplices, toutes les morts. On a eu faim, on a eu soif, la boue nous a enlisés, la pluie nous a transpercés. Les obus qui tuaient mes camarades m'ont maintes fois enseveli. Des balles, des éclats ont troué mes effets. Pourquoi j'en suis revenu, seul le sort le sait. La vie, comme la mort, est un grand hasard. Je ne m'en fais donc aucune gloire. Si j'ai quelque sujet de fierté, c'est d'avoir, dans la fournaise, gardé assez de présence d'esprit, et trouvé, dans les souffrances, assez de courage pour rapporter de cette époque des souvenirs écrits, notes simples mais directes, prises sur les lieux au jour le jour, aux lueurs de l'aube, au couchant, dans les rares minutes de calme, griffonnées dans la boue sur mes genoux. Ce sont ces notes relues maintenant avec amour, que je transcris dans ce carnet telles quelles, n'y ajoutant que le minimum d'explications pour les rendre claires et compréhensibles.

On les trouvera peut-être sèches. Le combattant, comme le peuple, parle sans phrases. On les trouvera peut-être simples et naïves. L'homme le plus

cultivé dépouille, devant la mort, tout raffinement. Le cerveau est alors aussi limpide, aussi léger, aussi peu embarrassé de sophismes, aussi ignorant, que celui d'un enfant. On ne sait plus rien : on a tout oublié. La souffrance abêtit l'esprit. On est tout cœur. C'est lui qui bat dans la poitrine, à l'heure de l'assaut. C'est lui qui palpite, d'une aile agonisante, sous le marmitage. C'est lui qui frissonne, dans un cri d'amour étouffé — oh ! les râles du champ de bataille ! — quand la balle atteint son but. Rien de plus simple que l'âme d'un poilu : un cœur, une action. N'en cherchez pas davantage dans ces *Souvenirs*. S'ils vous paraissent étranges, rappelez-vous qu'ils viennent d'un monde que vous ne connaissez pas, je dirais presque : d'une autre planète, et qu'ils n'ont jamais été écrits à plus de 800 mètres des lignes allemandes.

Au reste, je sais combien ils sont incomplets. N'y manque-t-il pas, avant tout, la voix formidable des batteries, la musique impérieuse des obus dans leurs trajectoires, le fracas de leurs éclatements, inquiétants comme l'écroulement d'un monde, — effrayant orchestre qu'aucune plume ne saurait imiter, accompagnement nécessaire de tout ce qui se passe là-bas, grondement dominateur plus cruel que le tonnerre, parce qu'il dure des jours et des nuits, assourdissement de métal qui asservit l'homme à la matière, ébranlement de la terre et des airs qui bourdonne dans les oreilles longtemps encore après qu'on ne l'entend plus.

A PARIS

Convalescence. — L'indifférence de Paris. — La guerre stabilisée. — La vie chère et restreinte. — Montaigne.

Le 12 novembre. — Jour gris et parcimonieux. Les rues sont vides. Des paveurs, ces éternels fossoyeurs de la ville éventrée, barricadent de tas de grès le boulevard des Invalides. Les arbres ont perdu toutes leurs feuilles. Je cherche un sujet de gaieté, et n'en trouve que de tristesse. Je suis dégoûté de tout. Paris n'est pas méchant, pourtant. Mais sa béatitude m'indigne. C'est un autre monde où je ne peux me sentir. Tomber dans cette froideur, aussi, après la tiède atmosphère du *Gulf Stream*¹, c'est se retrouver seul en sortant des bras d'une femme.

Lundi 13 novembre. — Paris est décidément impossible. En traversant le Luxembourg, cette après-dînée, je n'ai trouvé que des feuilles jaunies, jonchant le sol comme des illusions mortes au fond du cœur. Les antiques joueurs de croquet, vieillards placides, m'ont paru des revenants d'un autre siècle. *Impavidum ferient ruinae*² ! Comment

1. Au sortir de l'hôpital de Dinard.

2. Sans l'effrayer, (le monde) s'écrouler sur lui (Horace).

peut-on jouer ici au croquet, pendant qu'on se bat là-bas ? Exemple d'égoïsme cruel ? ou d'optimisme réconfortant ? Pourquoi, somme toute, ne pas s'amuser à pousser une boule avec un maillet sous prétexte que c'est la guerre ? La guerre nous gêne : narguons la guerre !

En revenant, je pense : quand finira-t-elle ? Militairement, il n'y a pas de raisons. L'essai gigantesque de la Somme est concluant pour nous. Celui de Verdun, pour les Boches. Ici et là, on a abruti les gens à coups d'obus. On a accumulé tous les moyens de destruction. On a éventré la terre, notre mère nourricière. On a transformé le sol de France en une sorte de paysage marsien. Les hommes qui étaient là n'ont pas bougé ; ou si peu, qu'autant vaut, d'un côté comme de l'autre, ne pas s'en glorifier. La terre conquise par l'ennemi sur la Meuse, par nous sur la Somme, suffit à peine à enterrer les morts qui l'ont achetée de leur vie. Alors ? Faites ce que vous voudrez ; l'homme, accroché au terrain, ne recule pas d'un pouce. Faites tomber la foudre : le soldat, assourdi, saoul et fou, ne l'entend pas. Habitué à souffrir, asservi à la discipline, prêt à mourir, le fantassin de cette guerre ne connaît plus la peur, ou la dompte. Il ne cède que lorsqu'il est assuré d'avoir essoufflé assez l'adversaire pour le savoir hors d'état de reprendre immédiatement sa course. Il a beau jeu de se creuser, une demi-lieue plus loin, un nouveau terrier d'où il faudra les mêmes sacrifices pour le déloger. Il l'y attend. Il ne le craint pas. Il se sait moins fort que l'autre, qui attaque : mais il sait aussi que l'autre, lorsqu'il arrivera à sa portée,

sera aussi faible. Le soldat ne craint plus rien : il a tout vu. La fin de la guerre est empêchée par le guerrier. Alors ?

Mardi 14. — Au cinéma. L'Ame de la Foule. Représentation houleuse. On applaudit aux poilus qui vont, avec les enfants des écoles de Saint-Maurice, porter des fleurs sur les tombes des morts pour la Patrie. On applaudit Poincaré, Briand, et le bâtonnier Théodore. Mais on applaudit aussi Rigadin, le Masque aux Dents Blanches, les scènes mélodramatiques. On applaudit pour applaudir. Le peuple est content : il a encore *panem et circenses*. Les soldats qui sont là ne disent mot, ou font à des petites femmes une cour indiscrete. A l'entr'acte, on remonte en mangeant des marrons. C'est familial ; et on fume. Bon petit peuple, dans le fond.

Samedi 18. — Paris commence à souffrir. La vie chère n'est plus une crise, mais un état général et persistant. Tout a doublé, triplé, quintuplé. Non seulement on achète très cher, mais même on ne trouve plus à acheter. Le gouvernement, en même temps qu'il conjure la crise des transports, source de la crise, est assailli par de pressantes prières de réglementer la répartition, pour éviter le gaspillage des uns, la gêne des autres, et la famine qui pourrait s'ensuivre. On chuchote déjà de cartes de pain, de charbon ; on parle de jours sans viande. On adopte résolument — toute la population est d'accord sur ce point — ces mesures *made in Germany* dont on riait il y a dix mois,

et qu'aujourd'hui on accepte à mains levées, parce qu'on les sent nécessaires. Serons-nous donc toujours à la remorque de nos ennemis ? La « mobilisation civile », décrétée en Allemagne, mène grand train ici. L'imagination échauffée se figure déjà le moment venu des ultimes sacrifices. Peuple insouciant, puis soudain résolu aux dernières et pires mesures ; gouvernement imprévoyant, puis soudain prêt aux plus graves résolutions, — prends ton temps, mesure le danger, n'imité pas trop vite un adversaire qui a ses raisons. Nous, nous avons les nôtres.

Mardi 21. — X..., un type d'homme que j'appellerais volontiers le disciple d'Anatole France. Bel esprit critique, qui établit l'homme dans sa vraie dignité d'être pensant, alors que la guerre nous ravale au rang des bêtes. Je préfère encore les méfaits de cette école sans Dieu à l'odieuse tyrannie de toutes les disciplines, religieuse et militaire. Quelques grandes œuvres que celles-ci puissent créer, elles n'atteindront jamais la sublimité d'un Montaigne.

TROISIÈME PARTIE

6 DÉCEMBRE 1916 — 16 AVRIL 1917

Troisième départ. — Au 8^e Régiment d'Infanterie.

Camp de Mailly.

En Champagne. — Dans l'Aisne.

TROISIEME PARTIE

6 DECEMBRE 1910 -- 19 JANVIER 1911

Troisième partie -- Les Révolutions d'Asie

Les Révolutions

En Chine -- Les Révolutions

TROISIÈME PARTIE

I

Au front de nouveau.

Quand on part au front pour la troisième fois, l'enthousiasme n'est pas de rigueur. Il serait même inexcusable. Les âmes les mieux trempées ressentent alors le plus amer dégoût. Quand les plus grassement payés pour se faire tuer se faufilent et se défilent, on ne s'offre pas de gaieté de cœur en holocauste. Quand les Dépôts regorgent d'« inaptes » rubiconds, on ne se résigne pas sans révolte intime au rôle de perpétuelle victime.

Je suis donc parti la mort dans l'âme, prêt déjà à recevoir l'autre mort, celle du corps, qui délie les genoux, après que la lassitude a débandé les ressorts du cœur. Cette guerre est trop longue. On en a dit autant de toutes les guerres. Mais pour celle-ci, qui marche gaillardement sur sa troisième année, dont l'ampleur et les complications étendent aux trois quarts de l'Europe les tortures d'un état anormal en voie de devenir normal, on ne saurait

s'empêcher de regretter qu'elle ait déjà trop duré, et de souhaiter sa fin dans un court délai. Si la guerre paraît longue à tous, à plus forte raison à ceux qui souffrent. Je suis de ceux-là, comme fantassin et comme aspirant. Le rôle des troupes de première ligne est moralement très débilitant. La place d'aspirant laisse mon ambition insatisfaite, mes aptitudes en friche. J'ai été blessé ; après deux ans de front, ces sortes d'accidents impressionnent, parce qu'on se croyait invulnérable. Je n'ai bénéficié d'aucune faveur, et j'ai marché mêlé au troupeau, après avoir passé, aux temps anciens où on ne se battait pas, pour un bon berger. Je me souviens d'une époque où j'étais intelligent, sensible et bon. Le canon m'a rendu bête, les énormes émotions du combat ont fait de moi un blasé, et les mauvais traitements m'ont desséché le cœur. Je doute de tout, même d'être bon encore à quelque chose.

II

Voyage.

(6-9 décembre).

On part de Guéret par une tempête de neige. Le train roule lentement, sûr que sa proie ne lui échappera pas. Avec son chargement de matériel humain, il emporte des fourgons d'artillerie, des caisses d'obus, des tonnes de charbon, que la neige

couvre de mousseline blanche. Aux gares, il stationne longuement, et le foyer de la locomotive jette sur les arbres poudrés de frimas un rougeoiement infernal. Voilà un triste voyage. Je voudrais être arrivé. A quoi bon tergiverser devant la mort ?

J'arrive à Troyes vers 3 heures du matin. On ne repartira que ce soir à 11 heures : une journée à passer en douceur. Il ne neige plus ; il bruine ; comme un suaire vous tombe sur les épaules dans les ruelles sales où clignotent, dans un halo, de rares lampes électriques. Une voix connue m'appelle. C'est D..., un ancien de la 11^e du 127^e, retour de permission. Il me secoue la main avec fureur, heureux de me revoir ; il m'a cherché pendant six mois : merci pour la pipe que je lui ai envoyée. Il se débat de joie comme un poisson dans la friture. Pauvre bougre ! Allons, je n'aurai pas été complètement inutile.

Je sors dans la ville. C'est bien le même repaire d'embusqués qu'il y a vingt mois. Nulle part on ne voit plus de brisques plus allégrement gagnées...

Le lendemain (par Suippes et Sainte-Menehould), le train longe enfin les marécages que borde la forêt d'Argonne. A Givry¹ on descend. Neuf kilomètres pour atteindre le régiment. Une route morne et plate dans un paysage effacé. J'arrive avec la pluie. Au bureau du colonel, on palpe mes ordres de transport de l'air du monsieur mécontent qui va encore avoir des papiers à faire. On m'affecte à la 2^e. « Tiens ! un nouveau ! » Paroles banales des

1. Arrondissement de Sainte-Menehould ; au sud du chef-lieu.

officiers. Seul le poêle qui ronfle paraît m'accueillir avec bonté. J'en approche mes mains trempées, et je lui confie tout bas ma misère.

III

Somme-Yèvre¹. — Le 8^e régiment d'infanterie.

(9-13 décembre).

« La piaule ? Je vas vous montrer ça, mon aspirant. » C'est, dans une grange immense, une soupente où grésille une camoufle au-dessus d'un monceau de bottes de paille et de couvertures sales. Je me couche et je m'enroule. La misère recommence. Dehors il pleut : l'eau clapote dans la rigole, tout contre ma tête. Le vent fait vaciller les toiles d'araignée.

Le 10. — Je me présente ce matin au colonel. Une longue figure intelligente et douce, qu'allonge une barbe « à la Renaissance ». Il m'accueille d'une façon courtoise ; puis, quand je me suis fait connaître, m'invite à causer, d'un geste affable. Nous parlons études, Saint-Cyr ; nous rappelons la Somme. Il me laisse espérer de sa part beaucoup de sympathie. Je l'ai revu cet après-midi, à la matinée chantante. On dirait quelque pasteur protes-

1. Ouest de Givry ; au sud de Dommartin-sur-Yèvre.

tant. Ses yeux brillent d'intelligence, et sa figure de bonté.

Chez les officiers de la compagnie on pourra, je crois, rencontrer quelque sympathie. Le lieutenant — Légion d'Honneur : beaucoup de décorations au 8^e — me fait l'effet d'un brave soldat, rompu au métier, mais pas à cheval sur le service. Les sous-lieutenants sont d'anciens aspirants, avec qui l'entente ne sera pas un bonheur irréalisable.

Le 11. — Dans la matinée, le lendemain, quelle n'est pas ma surprise de m'entendre appeler par le lieutenant P..., officier téléphoniste au régiment ! Cet homme, d'abord charmant, m'apprend que le colonel désire que je fasse un stage sous ses ordres, afin d'être au courant du service de liaison. Ah ! l'utilisation de toutes les aptitudes ! Le stage commence ce matin par une conférence sur les différents organes du service de liaison. Le lieutenant P... saisit mon intérêt par sa haute entente, sûre et claire, des questions scientifiques, par sa conversation civile et nullement guindée, par son esprit d'homme cultivé, revêtu, par occasion, de l'autorité que lui confèrent deux galons d'or assurément inattendus. Dans le fond, un intellectuel, professeur sans doute, assez peu militaire. L'après-midi se passe en exercices téléphoniques.

Le 13. — La Valachie est aux mains de l'ennemi, et Mackensen se promène à Bucarest. Le désastre roumain provoque dans le camp des Alliés un grand désarroi. La faute est évidente, mais on se tait sur les responsables. On remanie minis-

tère et commandement. Lloyd George monte, Briand tient bon, Joffre descend, chargé d'honneurs. Le chancelier allemand lance, sous le couvert des neutres, des propositions de paix. Ces bons Allemands essaient de tirer les marrons du feu maintenant, avant qu'ils ne brûlent. Laissons-les brûler : ils sont trop à point pour eux pour leur laisser prendre. Nos sacrifices veulent une consécration.

IV

Voyage. — Chez l'habitant. — Le drapeau.

Le 14. — Le régiment s'en va. La division doit faire des manœuvres au camp de Mailly. Ça me rappelle Crévecœur, et je crains fort que ce stage à l'arrière ne soit promptement suivi d'un solide coup de tampon, comme Crévecœur fut suivi de la Somme. Pour l'heure, nous piétons mécaniquement dans la boue, et les poilus relèvent les sacs déjà lourds d'un coup de reins machinal. A l'étape (Saint-Amand-sur-Fion ¹) je découvre une jolie chambre dans le secteur de la 1^{re} compagnie, chez des vieux d'abord rébarbatifs, mais qui finissent par me prêter une paire de galoches, des journaux, du feu ; et par me donner un petit verre de *gnole*. On cause en fumant une bouffarde avec sérénité. « La vie est chère, mon bon monsieur, que vous

1. Arrondissement de Vitry ; direction nord-sud, de Somme-Yèvre à Vitry.

ne croiriez pas. Les moutons qui valaient 30 francs ont doublé de prix. Ceux qui élevaient des cochons — par respect — pour les vendre, aujourd'hui les gardent pour les saler. Un cochon fait 150 francs au cent ; mais on a meilleur marché à en tuer un que d'acheter de la viande à 40 sous la livre. Moi je tue au mois de janvier et je sale dans la cendre. Mais il y en a où qu'ils sont des neuf et dix à table, qu'ils tuent tous les deux mois ; et on ne fait pour ainsi dire plus d'élevage par chez nous. Les temps sont durs ! Et croyez-vous que la guerre finisse bientôt, monsieur ? J'ai un *fil*, moi, monsieur, caporal dans les chasseurs, et qui serait sergent, s'il avait pas été blessé ; un *beau-fil*, qu'a encore rien eu depuis le début. — Si c'est pas une misère ! me dit la vieille en me souhaitant le bonsoir. Tenez, mon bon monsieur, prenez aussi des chaussons pour mettre dans vos galoches. Ça vous délassera les pieds. »

15. — Dure journée, cette deuxième étape de 32 kilomètres par la pluie. On traverse Vitry-le-François en grande pompe, et rien ne m'a paru plus triste. La *fourragère*, fièrement déployée, se tortille à la hampe du drapeau. J'observe les physionomies à son passage. Tous, jeunes et vieux, saluent, mais sans gaieté. Les petits ouvriers ouvrent des yeux craintifs ; les soldats saluent, rigides, le regard durci ; quelques-uns mollement, comme pressés d'en finir (d'en finir avec le défilé et avec la guerre aussi) ; les hommes mûrs se découvrent avec une sorte de terreur. J'en vois un dans la grande rue, qui tient sa casquette à bout de bras,

gauchement, et dont la bouche se tord comme s'il allait pleurer. Les femmes se signent. Une vieille ratatinée, sur la place, fait le salut militaire en mettant sa main contre son nez. Chacun révère le dieu dans une admiration stupide et peureuse. Chacun pense aux siens, que le moloch flottant dévore. Chacun voudrait lui dire au passage : « Arrête, arrête, grâce, pitié, n'en tue plus ; je te donnerai ma vie, s'il le faut, pour apaiser ta fureur. » Et les yeux, pleins d'horreur, se dilatent, la vie s'arrête dans les veines, les visages grimacent, et les paupières se gonflent, prêtes aux larmes...

V

Aubigny. — La revanche de Douaumont. — Le froid. — Expériences de lance-flammes. — La Note du président Wilson. — Exercices d'attaque au camp de Mailly. — Vingt-quatre mois de front. — Les perspectives de 1917.

Les 16-17. — Le bataillon loge à Aubigny, à 10 kilomètres d'Arcis-sur-Aube. Masures en torchis, ouvertes à tous vents ; des maisons en ruines, sans seuils ; de grandes pièces dallées et glaciales ; pas de chambres ; de la paille pourrie pour les hommes : voilà le cantonnement. Fallait-il donc traverser deux départements et manger 100 kilomètres pour trouver ça !

Le 18. — L'armée de Verdun a repris hier, d'un bond, 3 kilomètres de terrain. C'est la méthode de

l'attaque en toute saison, à la condition que le but soit rigoureusement limité, et la préparation vigoureusement menée. Nivelles, avant de prendre le commandement en chef, a voulu rendre retentissants ses adieux à la II^e armée. La réussite impeccable d'une semblable attaque, après le succès non moins brillant qui nous a rendu Douaumont, en donnant au monde la mesure de ce que nous pouvons, nous laisse espérer, à nous autres, du front, qui ne comptons pas que la guerre finisse jamais autrement que par les armes, que, le jour venu, nous saurons profiter des faiblesses de nos adversaires, et remporter la victoire à la force du poignet. Quelle vaillance muette n'a-t-on pas trouvée dans ce brave petit peuple français, qu'on disait gangrené ! Et quel spectacle de dévouement héroïque, et de résolution dans la souffrance !

Les 19-20. — Il gèle fort. Les pieds se tordent dans les sillons, et, sur la terre durcie, les chaussettes à clous résonnent sourdement. Aussi loin que le regard s'étende, tout est blanc de givre et plein de silence : les oreilles bourdonnent de froid ; les cris des hommes qui jouent aux barres paraissent ou très proches ou très lointains. On se croirait dans une région de cristal, sans atmosphère et sans vie. Je m'en vais à Ramerupt voir les téléphonistes. Il fait bon près de leur feu, dont la flamme danse comme un sylphe. On voudrait entrer dans la cheminée, et nous courbons le dos sous les vents coulis du corridor, comme ces vieux qui vivent autour de l'âtre.

Le général Guillaumat quitte le Corps d'armée

pour prendre — bel avancement — le commandement de la II^e armée.

Le 22. — La D. I. assiste, ce matin, à des expériences d' « appareils spéciaux », dit le rapport, qui seront faites par le génie. Mystère et secret. On nous dispose en fer à cheval autour d'un terrain où gisent de grandes boîtes grises, comme ces récipients à sulfate dont se servent les vignerons. Qu'est-ce que ces nouveaux engins de mort ? Des *flammenwerfer*, tout simplement, des « lance-flammes », imités de la sauvagerie boche. Trois sortes d'appareils : de 50 et de 30 litres, fixes, portant à 25 mètres ; et de 15 litres, portatifs, pour nettoyage de boyaux. Les premiers lancent un liquide qu'on enflamme en jetant sur son point de chute des grenades incendiaires. Le dernier projette, sans intermédiaires, une flamme dévorante, comme le *Drachen* du *Nibelungenlied*. Les herbes grillent, la terre noircit, le bois brûle, l'air s'embrase, et des bouffées de chaleur, à 200 mètres de distance, soufflettent le visage. Là-bas, des petits hommes en bourgeron se promènent, l'appareil au dos, qui, par une pression de main, arrêtent ou lancent une langue énorme de feu dans des boyaux tracés, pareils à des démons surgis du dernier cercle de l'*Inferno*. Vision d'épouvante qui émeut jusqu'à ces poilus que rien n'étonne plus.

Les 23-24-25. — Après les propositions allemandes de paix, voici le président Wilson ¹ qui

1. Toute cette discussion atteste assez clairement le patriotisme, en même temps que la gravité intellectuelle et morale de Louis Mairat, pour que nous n'ayons pas cru possible de la

suggère aux belligérants d'exposer leurs buts de guerre, le 23. Le 24, le Gouvernement Fédéral Suisse donne communication d'une note rédigée dans le même sens, destinée à appuyer l'opinion du président, ne réussissant, somme toute, plutôt qu'à l'affaiblir, parce qu'on y voit comme une entente préalable des neutres, préméditation dont il convient de rechercher le motif. A la première impression, la *Note* américaine a paru coïncider de trop près avec le discours de Bethmann-Hollweg. Mais le ton du document est suffisamment neutre pour écarter les soupçons. D'ailleurs, le président, ayant prévu l'objection, prévient avec beaucoup de force, et à plusieurs reprises, que la coïncidence est purement fortuite. Ne nous y arrêtons donc pas ; et considérons ces manifestations comme empreintes d'un parfait esprit de neutralité. Alors se pose la question : pourquoi les Etats neutres élèvent-ils la voix aujourd'hui contre une guerre qu'ils eussent peut-être pu, qu'ils eussent dû, en tout cas, essayer d'empêcher ? Sans doute parce que, comme nous, ils n'en prévoyaient pas les effrayantes conséquences ; sans doute parce qu'ils n'avaient jamais soupçonné que cette lutte pourrait un jour les atteindre dans leurs propres intérêts, et que maintenant qu'ils se sentent lésés, par delà les belligérants, et qu'ils craignent, dans un avenir rapproché, de l'être encore davantage, sortant soudain de leur rôle de figurants, ils passent à celui d'acteurs. Le spec-

supprimer, bien qu'évidemment elle ne prévoie pas — mais combien d'autres firent de même ! — la conclusion logique qui devait un jour, dans l'esprit loyal et imperturbable du président Wilson, sortir de cet appel à la franchise des belligérants.

tacle était beau, il leur plaisait : mais voilà que les comédiens ont mis le feu à la salle, et mes gens crient qu'on les brûle. — Tout beau ! les amis, ne hurlez pas. Voilà deux ans que nous brûlons, nous autres. Tranquillisez-vous : la paix viendra. Vous vous apercevez ce matin que la guerre dure depuis vingt-huit mois et qu'il est temps qu'elle cesse : parce que ce serait votre intérêt qu'elle s'arrête ce soir. Mais le nôtre veut qu'elle aille jusqu'à demain. Voyez la bizarrerie ! C'est ceux qui souffrent le moins, qui demandent grâce les premiers. Vous nous débitez de la fort belle prose, vous vous faites les champions bénévoles et inoffensifs d'une paix future et durable. Dans le fond vous ne songez qu'à vos petites affaires, vos bateaux qui coulent, vos frontières qui sont menacées, vos marchandises qui ne circulent pas, vos créances qui ne rentrent pas. Permettez que nous pensions aussi aux nôtres, et qui sont plus graves : notre territoire envahi, notre industrie minière paralysée, notre jeunesse détruite, notre vie en question, l'avenir compromis. Apprenez aussi que, pour que la paix soit durable, il faut qu'elle soit fondée sur un équilibre de forces qui reste à établir entre une Allemagne encore victorieuse, et qu'il s'agit de réduire, et différentes puissances, alliées aujourd'hui, et qui demain reprendront chacune leur chemin. Apprenez surtout que, pour que la paix soit future, il faut d'abord qu'elle soit présente, et que la paix se fait, comme la guerre, non avec des mots, mais avec des canons.

Le 26. — Au programme d'aujourd'hui, une manœuvre de bataillon, et la démonstration au camp

de Mailly ¹, en face de la 2^e D. I. et la 1^{re} D. I. belge, d'une attaque moderne. La manœuvre se passe sans incident autre qu'un réveil matinal, une suite de mouvements incohérents et plus ou moins en tiroirs, enfin une marche très pénible dans des bois de sapins dont les aiguilles griffent le visage, et dans lesquels on ne se fraye passage qu'à coups de serpe et de crosses de fusil. On sort de ce maquis, trempés et en sueur. La grand'halte là-dessus, et on se confit dans l'eau comme du lard dans la saumure. Je bats la semelle, comme les autres, pour chasser ce froid qui, des souliers, s'incruste dans la peau. Je voudrais regarder le paysage : je ne vois qu'une route, celle de l'Huître, morne et droite, où de lamentables prisonniers, emmitouflés de cache-nez et drapés dans des toiles de tente, promènent leurs balais de poils de chèvre d'un geste infiniment triste. Je ne vois que de plates étendues — steppe désolé — recouvertes d'une herbe rase et rousse ; je ne vois que des collines capitonnées de leurs pauvres petits sapins, qui cinglent de leurs mille aiguilles méchantes, qui aveuglent de leurs gouttes de rosée, qui entravent de leurs branches entrecroisées. Végétation naine et hostile. Je ne vois que cela : pas une cime fière de peuplier à feuilles d'argent, pas une fleur, pas une couleur franche et vive. Et maintenant qu'on s'est remis en marche, c'est encore cela que je vois, cette grisaille sous un ciel de pluie. Elle tombe, la pluie, pesamment, comme une lourde avalanche, quand nous arrivons

1. Au nord de l'arrondissement d'Arcis-sur-Aube.

sur le terrain de la démonstration que doit faire le bataillon Frère, du 1^{er} d'Infanterie.

Autour d'un vaste cirque parsemé de buissons chétifs, s'étagent, massés en arrière de leurs drapeaux, 9.000 Français et 18.000 Belges. Au loin retentissent les « départs » d'une batterie à l'instruction. Au fond du cirque, tout là-bas, petits comme des gnomes, des hommes s'agitent. Les voilà tous couchés. La pluie s'arrête, et le ciel verse sur tout cela une lumière crue et livide. Soudain, de la droite et de la gauche, surgis on ne sait d'où, escortés d'un état-major en tenue de campagne, les généraux, à pied, s'avancent, s'arrêtent à trois cents mètres en avant des drapeaux, et saluent. A la même seconde, éclate au fond du cirque un fracas inattendu : d'abord une vive mousqueterie, — ancien armement — ; puis, démonstration de la puissance de feu actuelle de l'infanterie avec son nouvel armement, une fusillade espacée, dominée du tir rageur de nombreuses mitrailleuses, qui assourdit et rend comme lointain l'éclatement des V. B.¹ déclenchés en feu de barrage impénétrable. Le ravin hurle, siffle, miaule, et la fumée enveloppe les gnomes toujours couchés, comme acharnés après un invisible ennemi. Alors les généraux marchent l'un à l'autre, et les deux groupes, bleu ciel et kaki, se fondent pour les présentations : mains gantées qui se tendent ou qui saluent. Puis chacun passe la revue des siens, à pas lents ; et les mains se placent à la crosse des fusils.

Tandis que la musique joue, la scène change de

1. Initiales de l'inventeur des fusils à grenades.

décor. On ne tire plus. La fumée se dissipe : les tirailleurs couchés se sont relevés là-bas, et voici qu'ils se massent à une extrémité du cirque, en vagues minces et espacées. L'attaque ! Ils vont attaquer. On distingue la première vague, avec ses grenadiers, ses fusils-mitrailleurs, puis la seconde, de voltigeurs, encadrée de V. B. Ça et là des paquets plus compactes : une mitrailleuse et ses servants. Derrière les deux vagues de première ligne, la compagnie de soutien, en colonnes par un, qui ressemblent à des chenilles. Un coup de sifflet, et tout s'ébranle. Minute de tragiques souvenirs. En avant, des hommes jettent des feux spéciaux pour simuler le tir de barrage ennemi. Le canon de 37 démolit une mitrailleuse imaginaire. A la baïonnette, la première tranchée est prise. Des grenades ! Les nettoyeurs font le vide dans les boyaux. Boum ! boum ! Prise aussi, la seconde tranchée. Les vagues, toujours au pas, marchent comme à la parade. Crac ! Tout le monde est couché. L'attaque enrayée. Les agents de liaison courent, aplatis. Une mitrailleuse s'embusque derrière un buisson, le canon de 37 met en batterie, les V. B. déclenchent leur tir pour empêcher tout retour offensif de l'adversaire. Et là-bas, très loin derrière, sur le terrain conquis, nettoyant abris et tranchées, *flammenwerfer* au dos, des hommes du génie, pareils à des démons, promènent leurs énormes flammes, langues de feu infernal, symbole de cette guerre impitoyable, vision rougeoyante d'un siècle de folie.

Et maintenant c'est le retour au cantonnement, par le camp dénudé et désert. Sur la route de l'Huître, les prisonniers aussi rentrent au logis. Voici leurs

baraquements de planches, alignés en longues files perpendiculaires à la route, sur un immense terrain plat, ceint de fils de fer et gardé par des sentinelles. Elles sont 200, 300 peut-être, ces baraques, toutes semblables. Et on en construit d'autres. Le ciel chargé d'orage laisse tomber une lueur blafarde sur la morne cité où rentre le troupeau des exilés. Devant chaque file de baraques court un long tertre continu piqué de croix, sinistres fleurs de cette étroite plate-bande. Spectacle de cauchemar ! De la terre, des planches, des croix, des gardiens. Plate humanité en lignes droites dans une nature inféconde. Et dire qu'ils s'estiment heureux là-dedans, parce qu'ils n'ont à craindre ni la balle qui gémit ni l'obus qui écrase. Voilà donc le rêve ! Voilà donc tout ce que tu peux donner de bien-être après quinze siècles de recherche, ô civilisation égarée !

A SES PARENTS

Aux Armées, 29 décembre 1916.

« Bien chers Parents,

« Avec l'année qui vient commence mon vingt-quatrième mois de front. Sans doute l'heure n'est pas aux jérémiades ; mais le retour de ces fins de décembre, givrées et parfumées de confiserie, réveille, sans qu'on le veuille, les souvenirs très doux d'autrefois. Notre génération aura bien vite appris à souffrir, et ceux d'entre nous que le bonheur avait choyés dans leur enfance auront subi, au

souffle rouge de la guerre, une hâtive maturité. Je parle de cette fleur de la jeunesse que tous les poètes ont chantée, et qui est morte, même chez ceux qui restent. Je parle de ces esprits cultivés, de ces âmes affinées, au milieu desquelles je vivais, grâce à vous, mes chers Parents, qui m'aviez élevé jusque-là, tout petit-fils de paysans que je suis. Je parle de tous ces cœurs épris de belles choses et nourris de saines idées, qu'un douloureux hasard réservait en holocauste au Dieu des armées, divinité malfaisante plus que toute autre, Folie sans nom, Stupidité sans bornes. La raison se perd devant le spectacle d'une lutte scientifique, où le Progrès sert au retour de la Barbarie, devant le spectacle d'une civilisation qui se retourne contre elle-même pour se détruire. Les ruines du Temps sont belles, parce qu'elles sont empreintes d'éternité ; celles de l'homme font horreur parce qu'elles offensent la Nature. Nous ressemblons à un châtelain qui s'acharnerait à coups de pioche contre le château de ses pères, après l'avoir orné et embelli, et qui serait aussi pressé, tout d'un coup, de le jeter à bas, qu'il aimait auparavant à le décorer et à l'entretenir. Quand on voit ainsi les hommes commettre ensemble pareilles folies, comment s'étonner, si on les regarde un à un, qu'il y en ait si peu qui se conduisent sagement ?

« Il y en a pourtant, il y en avait avant la guerre — vous en étiez — et c'est ceux-là surtout qui pâtitissent aujourd'hui de la folie des autres. J'ai été bien ému de votre belle lettre de Noël, et quoique ces deux années m'aient pas mal changé, et que je sois devenu bien froid, le papier a un peu tremblé

dans ma main au souvenir des Noël's d'autrefois, « ni plantureux, ni bruyants, mais simplement intimes, où nous précisions, les années aidant, nos rêves d'avenir pour toi ». Hé oui, nous ne faisons pas de bruit, nous autres ; on ne travaille sérieusement qu'en silence. Mais le canon a changé tout cela, et la terre n'est plus remplie que de clameurs : cris des assauts, vivats des vainqueurs, roulements des musiques à la tête des troupes qui défilent, aboiements des embusqués qu'on pourchasse, hurlements de tout ce qui porte galon (hurler fait partie du métier), gémissements des âmes qui souffrent, réclamations des sacrifiés, « suggestions » des neutres, râles des blessés, des mourants, hoquets dégoûtés d'une humanité abreuvée de sang et honteuse d'elle-même.

« Il faut que cela finisse ! Demain, 1917 inscrit sur ce drame sa quatrième date. C'est assez, c'est assez. On ne sait pas pourquoi on se bat. « Les buts de guerre n'ont jamais été, dit Wilson, précisément définis. » Erreur de point de vue, Monsieur Wilson. Adressez-vous aux Allemands : ils vous diront — ou plutôt ne vous diront pas — qu'ils rêvaient de dompter l'Europe, que d'ailleurs ils n'inventent rien ; car Napoléon avait rêvé la même chose un siècle auparavant, et au surplus il ne faut pas oublier que les plus grands génies sont proches des plus grandes folies. — Or, cette folie, il faut qu'elle cesse. « Vous ne pourriez pas vous arranger ? » chuchote M. Wilson. « Voyons, soyez raisonnables », murmurent les Suisses. Oh ! là-dessus, tout le monde est d'accord ; et, parmi les belligérants, chacun s'empresse de reconnaître qu'il serait...

désirable... souhaitable, de mettre fin à cette lutte ; que, pour son compte, il se déclare prêt à envisager les conditions d'une paix prochaine ; — et pendant ce temps-là, la boucherie reste ouverte. Admirez la fourberie humaine ! Fourberie ? Même pas ! Folie, toujours. Il est ridicule de parler raison quand la parole est à la déraison. Il faut donc, quoi qu'on dise, que la lutte continue jusqu'à la fin d'un des deux partis. Voilà ce dont il est nécessaire de se convaincre, en cette veillée de Nouvel An. Le temps n'est pas aux vœux bénins de bonne santé. Il est au courage devant des situations douloureuses. Ce sera vaillamment commencer l'année que de se persuader de ceci : ce ne sont pas des caresses qui arrêtent un sanglier sur sa lancée ; *ce ne sont pas des mots qui finiront la guerre.*

« Hélas oui ! Et le reste, vous le devinez. Que de risques encore, que de transes ! Rien, dans les événements militaires, *qui seuls doivent compter* pour nous, ne nous invite encore à la confiance. Ayons donc l'énergie de la chercher en nous-mêmes et de l'en tirer. Capus, dans le *Figaro*, rappelait la persévérance de Christophe Colomb à la découverte de l'Amérique, continuant son voyage, malgré ses matelots, malgré leurs menaces de l'abandonner :

Trois jours, leur dit Colomb, et je vous donne un monde.

« Souhaitons à nos dirigeants, aux « têtes » de l'Entente, cette patience romaine. Et pour nous, que guette la Camarde, espérons, non pas l'énergie d'aller jusqu'au bout — je l'ai ! — mais cette Foi qui n'est rien pour celui qui ne la possède pas, et tout

pour celui qui s'en inspire ; cette volonté de sortir de la tourmente, et de revenir pour vivre des jours meilleurs. Oui, je veux répondre à votre appel ; et cette confiance, voie difficile dont j'ai parfois un peu honte de m'écarter, je veux m'y tenir fermement, comme à une pensée directrice.

« ... Pour moi, je vous assure de ma résolution, et de mon solide espoir que l'année nouvelle me sera aussi favorable que celle-ci...

« L. MAIRET. »

VI

*De l'Aube à Beauséjour. — Valmy. — La neige. —
Le moral.*

1^{er} janvier 1917. — Passer le 1^{er} janvier sur les grandes routes, et commencer l'année en digérant des kilomètres, voilà bien un souvenir de guerre. Pourtant les poilus ont fêté le Nouvel An, je ne sais comment. Et quand on arrive au cantonnement, à Braux-le-Grand, malgré la perspective de se lever demain à cinq heures, avant le jour, et malgré l'inconfort des granges obscures et sales, le pinard coule à pleins quarts, et les chansons partent à pleins poumons.

2 janvier. — La route est noire et le ciel étoilé. Il souffle un vent frais. On traverse des villages où des soldats s'éveillent. On part de la gare de

Chavanges à 9 heures ; on descend à Valmy. Toujours les mêmes perspectives désertiques, sans arbre, sans herbe, sans village ; vaste étendue vallonnée, couleur de rouille. A l'ouest de la petite gare, environnée de baraques et submergée de matériel, sur le dos rond d'une colline, quel est ce bloc de pierre, haut et droit comme un pin ? Mais... oui ! sans doute, le monument de Valmy, souvenir d'un temps où l'on se battait à coup de fourches. Et songeant à Dumouriez, puis à la Campagne de 1814, puis à 70, et enfin aux offensives de février et de septembre 1915, et me reportant aux antiques combats des Champs Catalauniques, je me demande si ce n'est pas d'avoir vu tant de batailles que ces terres ont pâli, si ce n'est pas d'avoir reçu tant de blessures qu'elles ont perdu charme et verdure, si ce n'est pas de tant de luttes sanglantes qu'elles portent le deuil, sous leur manteau limé et rous-sâtre.

On s'est remis en marche ; et l'Aure passée sur un pont de bois, voici, dans un pli de terrain, deux ou trois fumées de bon augure. De loin ! Car, de près, hélas ! l'espoir d'un tiède abri, comme ces fumées légères, s'envole ! Le village de Dampierre-sur-Aure n'a que quelques maisons, délabrées au dernier point. Derrière, dans la plaine, de tristes baraques, en dos d'âne, de tôles cintrées, gabionnées au pied, au-dessus recouvertes de terre. On dirait, de loin, les quatre arches d'un pont. Et nous, où loger ? Pas dans ces tunnels. Les hommes y tiennent à grand peine. J'aperçois, dans l'obscurité qui tombe, isolée et étrange, l'ombre pointue d'une cabane ; on dirait un toit posé sur le sol, mais un

de ces toits aigus, comme les aimaient les architectes de la Renaissance. Il n'y a pas de porte. A gauche, à droite, je me cogne. Comme plancher, la terre. Cette case me convient par son allure péloponnésienne. N'importe ! Hutte haïtienne ou wigwam peau-rouge, ne faut-il pas que la tente prétorienne surgisse au milieu des autres, et se distingue de la foule ?

4 janvier. — La pluie se met de la partie. Impossible de mettre le nez à la porte de la case au toit aigu, sans frissonner, sans être lacéré de mille traits que fouette un noir vent d'ouest. La terre, dégelée, glisse et colle. On se fait petit, on se ratatine. On se couche, les genoux au menton ; on dort. Vie de marmotte. On ne se lève que pour aller à l'escouade à côté, boire un quart de chocolat bouillant. On rentre, l'haleine chaude. On ressort à la recherche d'un gîte, d'un feu, d'un coin pour lire ou pour écrire. Mais en vain. Seule, là-haut, la *roulante* fume ; mais elle non plus n'a pas d'abri, et la pluie roule lentement en grosses gouttes sur ses parois grasses.

5 janvier. — La neige, maintenant ! Le diable est contre nous. L'air sec prend à la gorge ; on respire mal. Même sous les couvertures, replié en fœtus, on ne se réchauffe pas. Il faut sortir et battre la semelle. Quand finira cette congélation progressive ? Demain, à ce qu'il paraît ; car nous devons être le 6 à Saint-Jean, et le 7 à Beauséjour. On dit même pis que pendre du secteur : qu'il est crapouillotté, bombardé, miné, et que la première ligne passe régulièrement de main en main tous les

quinze jours. Allons ! les joies de la terre ne sont pas encore mortes pour nous ¹.

A SES PARENTS ².

Nuit du 14 au 15 (janvier 1917).

Me revoici, depuis quarante-huit heures, face à face avec eux. Toujours les mêmes ; ah ! ils ne se sont pas grandement améliorés, malgré tous leurs beaux propos de paix. Et on se regarde, nuit et jour, à vingt-cinq mètres de distance, en échangeant de temps à autre quelque bruyant projectile, comme on se regarde depuis septembre 1914, avec des yeux de haine, et le doigt sur la détente des fusils ; et on veille, silencieux au moindre bruit ; et on éclaire l'obscurité traîtresse des longues nuits par de zigzagantes fusées ; et on patauge dans la neige fondue, et on nage : à croire que ça ne finira jamais. Ah ! oui, c'est bien toujours la même chose, cette vie des tranchées, inimaginable pour qui ne l'a pas vécue, inoubliable pour celui qui en a supporté les mille misères, petites et grandes.

Nous sommes montés par mauvais temps ; nous avons eu vingt-quatre heures de neige sans arrê-

1. Le 6, départ de Dampierre. Par Somme-Bionne, Saint-Jean-sur-Tourbe, Wargemoulin, Minaucourt, en descendant le cours de la Tourbe, on arrive le 7 au ravin, puis à la Ferme de Beauséjour. Après quelques jours de préparatifs, on entre en première ligne, le 12 janvier.

2. De la Ferme Beauséjour.

ter, puis douze heures de froid. Et maintenant, le dégel. Pensez à l'état des boyaux : on a de l'eau par-dessus ses bottes. Et quel spectacle aussi que celui de ces étendues vallonnées, sans une herbe, sans un arbre, et qui, sous la neige, prennent je ne sais quel aspect désertique et polaire. Désolation un peu semblable à celle de la Somme ; mais l'hiver en plus, et qui serre le cœur.

Cependant je vais bien ; et si je me laisse aller à vous dépeindre sous de mornes couleurs le lieu de ma résidence, ce n'est pas par mécontentement — jamais je n'ai été de meilleure humeur — c'est que, tout blasé que je suis, le spectacle de ces désolations sans bornes, la nuit, au clair de lune, quand les coups de feu deviennent plus rares et qu'on entend au loin, à quatre kilomètres de là, passer une voiture sur la route la plus proche, s'imprime en moi comme une vision magique. Qui n'aura pas connu les silences pleins de bruits des premières lignes aux heures calmes de la nuit, n'aura pas vécu la guerre...

VII

Butte du Mesnil. — Saint-Jean. — Le froid. — Le veilleur du feu dans le gourbi. — Retour à la Butte. — Sous le bombardement ; lacrymogènes. — Apprêts d'attaque. — Boue glacée.

17. — Par ce temps de neige, les tranchées sont toute une petite Suisse. Les boyaux figurent les

vallées; les pentes douces des parapets, les glaciers inclinés; les sacs à terre qui croulent, surchargés, une avalanche; les caillebotis mal joints et que cache l'épaisse ouate blanche, les séracs. Tout s'estompe dans une pâleur molle : le ciel, où la lune tamisée rayonne d'un halo; les tranchées ennemies, vaste steppe neigeux d'où surgissent seuls les enchevêtrements noirs des chevaux de frise; la terre où les pare-éclats ressemblent si fort au boyau lui-même, qu'on s'y va cogner tout droit, étonné de trouver un obstacle où l'œil n'en voit pas. Pas de bruits non plus; assourdis par la chute blanche; et les fusées, qu'on n'entend pas lancer, s'allument soudain comme si elles partaient toutes seules...

Nuit du 24 au 25. — Des bruits sourds, des pas lents : des grognements essoufflés, des frottements de bouteillons contre les claies et les gabions en caisse : c'est la relève. Des hommes paraissent, largement espacés. Ils demandent s'ils sont arrivés. Mon lieutenant de ce matin va, vient, s'inquiète, s'informe. Un de ses hommes, au P. E., arrange sa molletière : « Mais, mon ami, ce n'est pas le moment de regarder par terre. » Enfin, je pars, toutes consignes passées. Ma section patine déjà dans le boyau des Walkyries, lisse comme un lac gelé, mais qui n'approche pas du Boyau C 7, où c'est miracle qu'on tienne debout. Quand l'un tombe, tout le monde rit. Ces grands enfants de soldats ! Dans un instant tout est oublié : ces douze jours de veille, les Boches, et les quatorze kilomètres à faire pour atteindre Saint-Jean. Enfin voici la route de Beau-séjour, avec les masses violettes de ses sapins. Des

arbres ! Pas bien reluisants, sans doute ! un peu moroses et guindés ; mais des arbres, quand même, tels qu'on n'en avait pas vu depuis deux semaines : de la vie, des taches, autre chose enfin que ce blanc uniforme, immense et perpétuel, des premières lignes désertes. Sur la route gelée et glissante, elle aussi, et que balaie un vent qu'on dirait venu tout droit du pôle, j'emmène ma section à pas tranquilles ; puis bientôt, d'une allure plus rapide, avivée par le froid mordant de la nuit, pressée aussi par la hâte du logis, du coin de planches où on se laissera tomber pour dormir aussitôt. Les hommes marchent ferme et presque au pas, ce qui fait dire à un titi de la première escouade, en passant Wargemoulin : « Allons, pas cadencé, un, deux ; c'est pour faire bonne impression à la population ! » La population de Wargemoulin ! Pauvre village éventré, qui ne saurait plus, à part les rats, abriter un seul être vivant. Tout alentour s'étendent des espaces blancs. On ne distingue rien. Les lointains se rapprochent, et tout paraît à la portée de la main. Il semble parfois qu'on marche entre deux murailles de neige.

L'arrivée à Saint-Jean. Toujours la même incurie. Les lits sont brûlés : pas de paille, pas de bois, pas de poêle, pas de feu ; et le froid des baraques vides, nues, complètement nues, qui vous pince le cœur après le froid du dehors qui vous a mordu la peau. Dégoûtés, fourbus, les hommes se jettent sur la terre et s'endorment. Il est minuit. Je meurs de faim, mais personne n'a rien à manger, et l'ordinaire n'est pas touché. Je m'en vais me chauffer derrière la chaudière de la *roulante*, qui fait du *jus*.

Mais le bois est mouillé, le foyer ne flambe pas, et le jus ne bout pas. J'attends jusqu'à 2 h. 1/2 pour tremper avidement, dans un quart de lavasse, un morceau de pain gelé.

25. — Le vin caille. L'eau glace dans les cheveux. Le pain gelé (à la hache).

26. — L'encre gèle dans les encriers. 10°. Froid terrible. Le dégoût d'une *visite de santé*.

27. — Le linge raide. Les clous, ou des taches blanches au plafond. Depuis le 27, 1 heure du matin : vent fort, égal, sans à-coups. Un peu moins froid, mais respiration coupée. Mes regards, en lisant le *Matin*, tombent sur le *Masque aux Dents Blanches*. On rêve de salles chauffées, de tièdes atmosphères familiales.

Le 28. — L'eau chaude des cuisines gelée dans la rigole. Vent très froid. Le linge raide. L'eau dans mon seau, gelée un quart d'heure après m'être débarbouillé. Aucune activité intellectuelle. Ou dehors : courir. Ou dedans : ratatiné. On rêve de Suède. Patinage !

Le 3 février. — Dans la tranchée où je fais ma ronde de nuit, monte l'haleine chaude et bestiale des gourbis. Et comme les chemineaux au seuil des maisons riches, humant la bonne odeur de grailon qui monte par les soupiraux lumineux des cuisines, je m'arrête à l'entrée des sapes, suffoqué par des

bouffées d'un air tiède et empuanté, mais délicieusement doux à mon visage meurtri du froid pointu de l'aurore. J'entends des voix assourdies par la distance et la profondeur, des jurons d'hommes qu'on réveille, des ordres rauques et las, des ronflements interrompus, des crissemens de fils de fer, comme un halètement de forge humaine. Parfois je descends, attiré dans le gouffre noir par la lueur devinée d'un feu. Dans l'escalier une fumée âcre m'étrangle, m'aveugle, me tire des larmes. Arrivé au fond, je m'assieds sur la terre, cherchant un peu d'air respirable. Mes yeux se rouvrent. Je ne vois rien que du brouillard et un point rouge. Toujours ces poêles sans cheminée ou ces braseros où l'on brûle du bois. On paye un peu de chaleur par l'asphyxie progressive. Cependant, devant mes regards qui s'habituent, le brouillard se dissipe et laisse entrevoir une table grasseuse, des lits crevés, un cercle d'ombres fumantes autour d'une clarté. Je m'approche : c'est un brasero où flambent les restes d'une caisse à grenades. Deux hommes et un caporal tendent vers lui des mains crevassées et tremblotantes. Je ne vois pas leur visage enfoui dans le passe-montagne où brillent des gouttes de rosée, mais leurs moustaches hérissées portent des petits glaçons, et tout leur corps fume comme celui des bœufs rentrant du labour. Ils gardent le silence, en gens qui savent le poids des paroles. L'un d'eux dit, cependant : « Vivement 6 heures, qu'on ait le *jus*. » On vient d'être relevés de garde. Ils portent, encore toute ébouriffée de gel, leur peau de bique. Ainsi accoutrés, et réunis dans l'ombre autour du foyer, qui par instant jette sur eux sa

flamme claire, on dirait quelques pâtres berbères se chauffant la nuit, mais des pâtres transportés dans je ne sais quel pays où il faut se cacher pour manger, se cacher pour dormir, et s'étrangler de fumée pour connaître le bienfait du feu. En face de moi, assis sur une caisse, un vieux, aux tempes déjà grises, entretient le brasero. C'est une opération délicate : il le sait. D'un geste lent, il choisit les planches mouillées, qu'il dispose côte à côte au-dessus de la flamme ; puis, quand elles sont sèches, il les plonge dans le foyer d'une main sûre. Et il reste assis, sans mot dire, tout rempli de gravité. Cet homme ne dort donc pas ? Ou l'a-t-on soustrait au service de garde, à son insu ? Je veux savoir et j'interroge le caporal. Le caporal retire sa pipe, et me répond d'une voix indifférente : « Ben, c't homme-là, y n'a pas de place. Il en a ben une, mais là-bas tout au fond où que la fumée se tient, y a pas moyen d'y dormir. Alors il entretient le feu, parce que sans feu on peut pas dormir non plus. Et y dort là-bas, sur sa caisse. » Et il ajoute, ayant regardé le bonhomme : « Oh ! il est dur, le vieux ; pour ça, il est dur ! » Je reste sans réplique, et je regarde le vieux à mon tour. Il ne dit toujours mot. Une de ses jambes est allongée, l'autre en équerre, et sur son corps droit sa tête grise se penche. Le voilà qui s'assoupit, en effet, tranquille et muet ; il se réveillera tout à l'heure quand il *sentira* que son feu a besoin de bois. Et comme cela chaque nuit, pendant des nuits et des nuits. Il dort maintenant, la tête de côté et sur la poitrine. Mais je ne vois que ses mains, ses pauvres mains tailladées et noires, qui se sont jointes devant

lui, ses pauvres mains tendues vers son feu, ou vers je ne sais quoi de consolant, dans un geste infini de prière.

Le [15 février]. — Le matin, ça chahute comme hier au soir sur l'Argonne. — 9 heures : les Boches pilonnent les premières lignes : la Butte, le Filet, le 208°. Chose étonnante : la limite du bombardement est marquée par l'emplacement d'où nous venons d'être relevés. Le 110° n'a rien. — 9 h. 30 : feu roulant. Du 77, du 105, du 150, du 210, toutes les gammes. C'est une « préparation ». — 10 heures : toujours même tir. Maintenant, lacrymogènes sur l'arrière. — 11 heures : allongement de tir (en première ligne) ici. Les gaz tombent plus loin. — 11 h. 30 : je manque claquer. — 11 h. 30 à 12 h. 30 : accalmie légère. — 1 heure : on a pu avoir la soupe entre deux ondées. Moi, rien, M... n'étant pas installé. A droite, sur Massiges, cela reprend, puis décroît. A l'observatoire, il est visible que nous répondons : 150, 155 et 240. Va-t-on faire le coup de main ? Quelle occasion unique ! Avec ces 155 et ces 240 arrivés d'hier et non dévoilés, les Boches prennent quelque chose ! Encore des lacrymogènes. Depuis mon accident de ce matin, je ne peux plus en sentir un à cent mètres sans tousser à rendre l'âme. Nous répondons énergiquement. Nos batteries de tranchées pulvérisent la position boche. L'artillerie boche est dominée. Cela claque de partout. On dirait un vaste déménagement. Que veulent les Boches ? Est-ce l'attaque de l'autre jour, inévitable ? Est-ce une offensive ? (ça cogne jusqu'à Verdun.) Est-ce un tir de représailles contre nos coups de main ? Est-ce

une diversion? — 3 heures : le lieutenant vient me dire : « On a fait le coup de main : dix prisonniers. » Hurrah ! — 4 heures : « Préparez la section : on s'en va. » — 5 h. 30. Arrivée à Beauséjour. Notre artillerie domine. Ils lancent toujours leurs 150 fusants. J'installe le peloton. — 6 heures : la section part en ligne. A l'entrée de C 7 je crache le sang : les lacrymogènes ! Trois fois obligé de m'arrêter. Les morts dans les boyaux. Un homme se meurt des gaz. — 8 heures. Arrivée au P. C. de la 5°. Première installation de la section. — 10 h. 30 : par ordre du commandant, deuxième installation, dans « Cuxhaven ». — 5 heures. Bombardement boche ; trois tués, trois blessés. Je m'empare du bidon d'un tué.

Le 16. — Dans G..., les heures coulent lentement... Enfin, à 8 heures, je relève. On regroupe les compagnies : mauvais signe. A peine arrivé dans « Walkyries », tout content de trouver un abri pour mes hommes et moi, qu'est-ce qui m'a tombé dessus ? D..., qui s'installe avec moi, parce qu'on attaque.

Le 17. — Je m'endors, harassé, mort de fatigue et de sommeil. A 9 heures, P... vient donner les ordres. C'est pour 3 h. 30, ce soir. Alors la théorie des ordres, des notes. Organiser toute une attaque par boyaux ! Quelle situation !... et mes notes, mes pauvres notes, non rédigées ! Ah ! quel chagrin !

Midi. — On continue à se préparer... X. rentre. Il donne des détails sur ce qui se passe derrière : un

monde fou, comme dans la Somme. Le général G... a quitté Saint-Jean avec son Etat-Major ; les généraux P. et R. sont au Marson ; les trois régiments de la D. I. sont en ligne. Une D. I. est derrière nous. L'artillerie s'entasse : on parle de trois cents pièces pour battre le front de la D. I. Le 3^e bataillon aura aussi une mission offensive. Les ambulances anglaises viennent jusqu'à Beauséjour ; la route, encombrée de voitures, de troupes, de chevaux morts ; enfin, le spectacle habituel. Pendant ce temps-là, nous sommes entassés, quatre-vingt-dix, dans un gourbi à deux cents mètres des Boches, n'ayant pour nous défendre qu'un pauvre barrage à cinquante mètres de nous. Oui, quatre-vingt-dix : car une section de mitrailleurs est venue maintenant se placer avec nous. Et une sortie seulement au gourbi ! Il y en a trois, en réalité ; mais l'une est occupée par une mitrailleuse, et l'autre est bouchée par un effondrement (gros obus) qui recouvre un mort.

DEUX BILLETS A SES PARENTS

Le 17.

« J'attaque. Exécutez mes ordres, si ma cantine vous revient. Jusqu'au dernier moment, bon courage et bon espoir. Je vous embrasse tendrement.

« Votre fils,

« L. MAIRET. »

Le 17, soir.

« Bien-aimés Parents,

« Attendons l'heure de l'attaque. Ai une place d'honneur : c'est tout dire. S'il m'arrivait quelque chose, je vous ferais parvenir mes notes, qui sont sur moi dans mon portefeuille et dans mon carnet, et auxquelles je tiens tant. Tendres baisers.

« LOUIS. »

Le 18. — On nous apporte ce matin (premier ravitaillement depuis le 15, en réalité depuis le 14, puisque, le 15, le tir d'obus à gaz a empêché la cuisine de fonctionner) du bouillon froid... Cette sortie, il faut absolument la déboucher. Après trois heures de travail, on réussit à dégager le mort, et on le sort. Quelle odeur dans l'abri ! Il fait fade, d'ailleurs, ici. Trop de monde. Pas d'air. Je me sens faible ; mes jambes flageolent. Des hommes, en sortant du gourbi, à l'air libre, tombent à la renverse. Le contenu des bidons est tiède, tellement il fait chaud ! Le lieutenant P... vient nous voir. Ordres de détail... Le régiment de droite a eu des pertes terribles. Les Boches ont trouvé dans la première ligne quantité de bouteilles à gaz, car on se préparait à une émission. On craint qu'ils ne les retournent contre nous. A partir de 7 heures, tir de barrage boche, violent, affreux. Et en voilà pour jusqu'à 4 heures de l'après-midi à ne pouvoir mettre le nez dehors. On dit maintenant que nous n'attaquons pas (*On* : le lieutenant chargé du ravitaillement pour le bataillon. Tuyaux : l'adjudant du

208°, en liaison avec moi, n'a aucun ordre ; il ne lui reste que sept hommes). Je n'en crois rien, car le génie et nous faisons une parallèle de départ. Je devais patrouiller cette nuit avec X... dans « Walkyries » pour faire un prisonnier : contre-ordre, de peur de déclencher un tir de barrage. Je me contente, revolver au poing, d'aller avec D... jusqu'à Bégué. Nuit calme.

Le 19. — 2 heures : Une nouvelle journée ! Que va-t-elle apporter ? Encore brûler des lettres, regarder dix fois une photo avant de la déchirer ! Dur moment. Je sors. Il pleut. L'air est tiède et suinte l'orage. Est-ce le dégel ? La catastrophe si redoutée ? — Midi : Toujours rien. Quel ennui ! W... vient... La nuit tombée, je fais mon barrage en avant dans le boyau des Walkyries. Je me balade, revolver au poing, quand on vient me dire qu'on sera peut-être relevé ce soir. Je termine juste au moment où je reçois l'ordre de relève... Relève. Je rejoins ma section au P. C... Arrivée à Monorail. Une heure et demie pour faire 400 mètres ! La boue jusqu'au genou ! L'abri. Un poêle et du bois ! — 4 heures : je me couche.

1. Billet.

Le 19, 2 heures du matin.

« Bien aimés,

« C'est comme dans la Somme. On nous fait languir. C'est remis de jour en jour ; ces alternatives de bonnes et de mauvaises nouvelles pétrissent le cœur, comme les tirs et les alertes perpétuelles, le manque d'air et de nourriture amollissent le corps. J'espère quand même. Baisers.

« L. MAIRET. »

Le 20. — Midi. Monorail est triste. Il pleut. Le 75 me casse la tête. Il fait froid. Communications impossibles. On en a jusqu'aux genoux. On s'enlise. Il y a danger de *mort* pour un homme chargé. La corvée de soupe de Marson met deux heures et demie pour venir des cuisines. Je n'ose pas sortir de la sape. Il tombe des 150 autour de 21/8, et il pleut. Dans l'abri, il fait froid. Les pieds mouillés se gèlent. J'essaie de faire du feu, mais il n'y a pas de tirage, et je manque être asphyxié. Puis D... m'apporte un ordre de relève. Est-ce pour le Marson? Et que cache tout cela, ainsi que ma proposition de sous-lieutenant par P...? Avec cela, il faut encore que je travaille dans 21/8. Enfin! 3 heures : je suis au Marson, dans quel état! Hospitalisé aux sergents-majors. Le canon n'arrête pas. Sale bruit! Pensent-ils encore attaquer?

Le 24¹. — La brigade part vers midi. Ainsi c'est encore une fausse alerte! Mais quelle alerte! Huit jours d'un bombardement à la Verdun! Huit jours d'incertitude au milieu des blessés et des morts, et de l'enlissement! Les batteries ne tirent presque plus. Mais les Boches, aujourd'hui, les canardent, ainsi que la route de Beauséjour. Leurs obus — car leurs obus parlent, comme les bêtes, à qui sait les comprendre — semblent dire : « Eh bien, les Welches, vous ne tirez donc plus? Etes-vous fêlés? fatigués? timbrés? »

Il sera dit que nous ne partirons pas sans avoir relevé les lignes. Nous relevons ce soir du 208^e au

1. Après deux jours où on s'est préparé à attaquer.

Réduit de Beauséjour. Ordres et contre-ordres ! Finalement on ne relève pas. Ça sent sa fatigue du secteur ! X. écrit chez moi que le calme est revenu dans le secteur. Merveilleux ! On voit bien qu'il n'y est pas : il faut y être pour le savoir ! De même il paraît que le général Y., le 15, questionné sur le coup de main, a répondu : « Ça a très bien marché ; mais l'ennemi réagit violemment. » Je crois bien ! Il attaquait, après un tir de démolition comme on n'en a essuyé qu'à Verdun.

Le 25. — Un 77 sur la cuisine. Deux blessés. Ils manquent d'être tous bousillés. Un beau mot de cuistot : « La gnole, elle est bue ! Vlà des rescapés. »

VIII

Relève. — Voyage. — Vers l'Aisne.

Le 4 mars¹. — La pensée de la mort constamment présente. Dans la Somme, un officier tombe : je le remplace. Je vais être nommé sous-lieutenant : je remplace S... qui vient d'être tué. Nous ne sommes ici-bas que des remplaçants. Nos parents

1. Relevé le 26 février, le régiment quitte la Champagne. Il passe par Valmy, Dommartin-le-Château, Vanault-les-Dames ; de là, quittant la direction nord-sud, il va vers l'ouest. Le 3 mars, il est à Francheville.

l'ont été. Nous serons remplacés. Creuser la formule. Nul n'est irremplaçable. De l'humilité de notre nature, et de la grandeur de notre rôle social.

Départ. Musique, éclat des cuivres, brillant des baïonnettes. Le drapeau, silhouette sombre, étoffe de gloire. Paysage en lavis; couleurs délavées. La campagne n'intéresse pas : chacun n'y voit qu'un développement de ses préoccupations intérieures. Une colline abrupte et sauvage fait dire à l'officier : « Voilà une position imprenable. » Une plaine immense s'ouvre ? Quelqu'un dit : « Ça ferait un beau champ d'aviation. » Une prairie d'herbe unie ? Le poilu exulte : « Quel beau terrain de foot-ball ! » La poésie est morte.

La quatrième pause est longue. Poilu grogne : « Quand c'est qu'on r'tournera à s'maison ? J'ai mes sœurs à Paris. Comme elles travaillent, on vient de leur retirer leur indemnité. C'est soutenir le vice, parce que, celles qui travaillent pas, mais qui font la pelure, al' touchent toujours leurs vingt-cinq sous, chell'là ! »

Le 5. — Départ de Chéniers. Il tombe de la neige fondue. La colonne s'engage dans un raccourci. Tout alentour, la plaine nue et givrée. Les villages que l'on traverse, Germinon, Chaintrix, Vouzy, déserts, sans vie, et comme vidés d'habitants. Il pleut maintenant; l'eau dégoutte des cheveux, des caoutchoucs, des casques. C'est infiniment morne. Les corbeaux, en volées drues, regardent effrontément passer la colonne. Le commandant tire dessus, au revolver. Les coups de feu claquent faiblement dans l'air mouillé ! Et les corbeaux restent

plantés sur leurs pattes, sinistres et narquois. Enfin, voilà Saint-Mard, où je faisais mon entrée le 25 mars 1915, en arrivant au 127^e ! Deux ans bientôt : les Eparges, la Somme ; tant de misères, d'aventures ; deux hivers : et se retrouver au même point ! Je revois le château bordé d'ifs où logeait le colonel, et la côte menant sur Avize, où nous venions de nous disperser. Je me rappelle le brave sous-lieutenant G..., qui disait : « Ça me chagrine de changer de corps. J'étais si bien à mon 39^e ! Mais, ma foi, j'ai eu la chance jusque-là ; je l'aurai bien encore » ; et il devait mourir à Verdun, mortellement blessé, à quelques jours de là.

Le 6. — Chavot ¹. Nous voici arrivés. Clair village, au pied duquel s'étaient Moussy, Pierry, pleins d'anciens souvenirs. L'habitant est accueillant. « Prenez du bois pour votre cuisine ; faites comme chez vous ! » M... cause discipline. « Voyez-vous, madame, on est des chefs, pas des dompteurs. On ne cherche pas à ennuyer le monde. On est comme une mère de famille. On a une trentaine, une quarantaine d'hommes ; et comme ils ne savent pas bien se conduire, on est là pour ça. Y en a qui n'obéissent pas. Alors y se font avoir des misères. »

Les habitants de Chavot ont leur carte de sucre. Ils en rient ; et ce rire est tout l'état d'âme du Français de 1917, militaire ou civil. — On se rend à Mareuil-le-Port ². Je vais refaire la route de 1916.

1. Route : sud-nord, de Chaintrix à Vouzy ; ouest-nord-ouest, de Vouzy à Chavot (arrondissement d'Epernay).

2. Entre Dormans et Pont-à-Binson.

Le 7. — Départ, 4 h. 45. Le jour point : nous entrons dans Saint-Martin-d'Ablois, toujours cosu, avec ses vieilles maisons, son *hostellerie*, et sa place en gros pavés. Des femmes coupent des piquets à vignes dans la forêt d'Epernay. Et des bandes de canards volètent sur les étangs. Un vent froid chasse des flocons de neige épars dans l'air. Avant Port-à-Binson, franchi en juillet 1916 par une chaleur écrasante, la colonne tourne à gauche sur Mareuil-le-Port. A Mareuil, nous entrons dans le château. Tout le monde se case, non sans mauvaise humeur. Les poilus auront de la paille, et moi un lit. La neige, maintenant, tombe à gros flocons pressés. Dans le parc, les branches de sapins piquent du nez sous la charge. Je visite le château, immense et désert, avec ses longs couloirs, ses chambres somptueuses, ses housses sur les meubles. Un flot de souvenirs remonte au visage, devant ces boiseries, ces guéridons, ces lits de milieu, ces gravures encadrées de chêne ouvragé, ces vitrines surchargées de bibelots, ces dessertes encombrées de services : souvenirs d'une vie de confort déjà lointaine et dont le retour paraît quasi impossible.

IX

Dans l'Aisne. — Retour vers la Mort. — Travaux d'offensive. — Sous-lieutenant. — Ordre de départ. — Dernières pensées.

Le 9. — Départ de Mareuil... Nous allons à Concevreux ¹.

Le 10. — La mort ! Mot sonore comme une de ces grottes marines où les échos se répercutent dans des profondeurs obscures et inaperçues. Avant cette guerre, et depuis l'autre, on ne mourait pas : on finissait. Proprement, à l'abri dans une chambre, au chaud dans un lit. Maintenant, on meurt. Et c'est la mort mouillée, la mort fangeuse, la mort dégouttante de sang, la mort dans la noyade, l'enlèvement, l'abattoir. Les cadavres gisent, glacés, sur la terre qui, peu à peu, les absorbe. Les plus heureux s'en vont, dans une toile de tente, dormir au plus proche cimetière.

... On traverse la route de Reims à Soissons. Alors, tout d'un coup, sans transition, comme une féerie sombre, s'offre un émouvant spectacle. A droite et à gauche de la route, s'ouvre, s'élargit, s'étend démesurément, une plaine de fer. Des mil-

1. Au sud de l'Aisne ; près de Maizy, Beaurieux, etc. ; arrondissement de Laon.

liers de roues s'entassent, des cuisines roulantes s'alignent par douzaines. Ici des piquets, là des bois de coffrages, s'étagent en collines. Au centre, comme des rois entourés de leurs vassaux, des canons, des obusiers, des mortiers, du 105 au 220, s'enchevêtrent, au milieu d'un peuple de caissons, d'affûts, d'arrière et d'avant-trains. Les tubes reposent, tranquilles, muselés de cuir, déjà camouflés comme leurs anciens, la gueule penchée, la culasse en l'air, déjà fatigués, peut-être, ou, comme les chiens de chasse, flairant la proie promise. Derrière le parc d'artillerie, le parc de génie prolonge le cauchemar. Des pelles, des pioches, des planches, des caillebotis, des ponts de bateaux, des kilomètres de fils de fer, des doubles files de voitures à eau avec leurs tonnelets fraîchement peints, s'amoncellent, s'entrelacent dans un fouillis ordonné par une volonté prévoyante pour un but calculé. Cet immense entrepôt de mort appesantit l'âme. Cette plaine, c'est déjà toute l'offensive qui se prépare, c'est déjà le déluge de projectiles qui éventrera la terre, c'est déjà l'écrasement de la substance humaine par le matériel. On étouffe en passant devant cette ferraille, comme dans une usine surchauffée. On se sent petit à côté de cette Force, et les dos se courbent sous le poids d'une Fatalité brutale.

La colonne traverse encore deux Decauville, nouvellement établis, et arrive à Romain. Chacun espère un bon coin pour se reposer de ces 25 kilomètres. Mais voilà qu'on laisse Romain à droite, et qu'on remonte sur Courlandon ¹. Cela veut dire,

1. N.-O. de Breuil, S.-O. de Romain, arr. de Reims.

tout simplement, que l'E. M. du C. A. loge à Romain, que nous avons paru indésirables à ces Messieurs, et qu'ils nous expédient à un kilomètre, dans des carrières. — Nous y voilà. Les bataillons s'enfourment dans leur gueule béante, où glougloutent des torrents de neige fondante. Pas de paille et pas d'air. On sera bien. Et chacun rit pour ne pas avoir à pleurer.

Le 11. — Me revoilà sur la paille : *et hier* dans un lit ! Si seulement on pouvait respirer ! Mais l'air, vicié par les pipes, par les sueurs, et le reste, est irrespirable. Les bougies ne s'allument pas ; et la 1^{re} compagnie, à demi asphyxiée, est obligée de sortir. Nous devions partir de jour, mais la clarté du temps ne permet pas de passer la crête avant ce soir. Longue journée à se morfondre dans la neige qui fond, dans la boue qui glace les pieds. Le soleil luit, joyeux, et, enlevant aux campagnes leur blanche fourrure, fait de l'hiver le printemps. Les blés verts jaillissent, les meules de paille fument, les toits reprennent leurs teintes ardoisées. A 6 heures, le bataillon rassemblé s'ébranle, dégringole dans la cuvette de Romain, pour remonter la pente opposée parmi les gros camions qui encombrent, râpent, éclaboussent la route. Descente à tombeau ouvert dans Meurival ¹, puis nouvelle ascension dans la vase liquide. On pénètre dans les bois illuminés des mille tentes des échelons du 27^e d'artillerie. La route devient impraticable. Il faut couper par des

1. Aisne, arr. de Laon, S.-O. de Concevreux, N. de Courlandon.

sentiers à peine frayés dans les taillis. Enfin voilà Concevreux, intact, bordé seulement d'un paravent de toile légère. Dans un flic-flac monotone, la colonne, fatiguée et silencieuse, traverse le canal, l'Aisne, et entre dans Aury. Les habitants ont déserté. Les maisons, même bourgeoises, vidées de leur mobilier, avec leurs lits en fils de fer, leurs tables en planches de sapin mal jointes, leurs tuyaux de cheminée en tôle ondulée, ont déjà l'aspect de bric à brac des villages abandonnés à la troupe qui salit, à l'offensive qui envahit, au bombardement qui démolit.

Le 12. — L'artillerie cogne des deux côtés, comme hier soir. Le secteur semble nerveux. Et sur la route, dans un bourdonnement lancinant de gros moteurs, passent les camions chargés de matériel.

Le 13. — Le travail commence ce matin. On nous emmène à 6 kilomètres en plein bois de Beaumuraux, pour faire des rigoles d'écoulement le long d'une piste en fascines en voie de construction. Mais l'eau ne veut pas s'écouler, et la piste continue à nager, en attendant qu'on la surélève, ce qui est le seul moyen de la sécher ; car, pour l'eau, son niveau reste invariable, et elle jaillit immédiatement au moindre coup de pelle. Le bois retentit tout entier du bruit des marteaux, des pelles et des cris des travailleurs. A côté de nous, en plein marais, des artilleurs du 41^e construisent une position de batterie. Il leur faut bâtir sur pilotis, charpenter en rondins gros comme des chênes de cinquante ans,

clore en tôle, et ceinturer en sacs de terre. C'est une dépense de matériel inouïe. Et tout cela dans l'eau, dans la vase gluante, infranchissable. Comment les pièces pourront-elles venir jusque-là ? Il faut aménager des chemins en rondins, des sentiers en caillebotis : encore du bois, toujours du bois. Par endroits, la fange est telle que le transport des matériaux lourds et des munitions doit se faire en traîneau. Les patins glissent là où les roues enfonceraient jusqu'à l'essieu. Là où la paix dormait, la guerre travaille. Singulière colonie de bâtisseurs pour détruire !

Le 16. — Je suis nommé sous-lieutenant.

Le 19. — Sur le soir, nouvelles ébouriffantes : Nesle pris ; Ham approché ; les cavaleries française et anglaise talonnent l'ennemi ; Saint-Quentin en feu ; c'est, en plein, le recul stratégique. Je pars en permission le 7 avril.

A SES PARENTS

Le 19 [mars 1917] au soir.

« Bien chers Parents,

« Il faut ce qu'il faut. Or ce qu'il faut avant tout, c'est du sang-froid. Les Boches cèdent du terrain. *C'est un fait.* Certain, et appréciable. Remarquons cependant que les communiqués ne mentionnent

aucun prisonnier. Donc l'ennemi, loin d'être en déroute, *manœuvre*. Jusqu'où manœvrera-t-il ? Vraisemblablement jusqu'aux premières lignes de faite, jalonnées par le Plateau de Craonne-Saint-Quentin. Si c'est une manœuvre, la riposte est prête. Attendons-nous donc à un arrêt brusque de nos forces devant la ligne de repli stratégique que nous dénommons ici : la ligne Hindenburg. Nos avant-gardes, puis le gros de nos troupes, vont se heurter à des positions fortifiées, à des éléments frais, à une artillerie défilée et puissante. *Toutefois* il n'est pas inutile de considérer que tout recul entraîne, de la part de celui qui s'en va, un désarroi inévitable, et, de la part de celui qui avance, un enthousiasme inextinguible. Par suite, on peut *espérer* que, malgré les précautions prises, l'ennemi ne tiendra pas sur sa ligne de repli. Espérons-le : ce serait le désenvahissement de notre pays. Quoi qu'il en soit et puisse advenir, 1.200 kilomètres de France n'ont pas moins été déblayés à la date d'hier ; et je doute que le Boche soit en état de mener une vigoureuse contre-offensive sur nos armées. Saluons donc les communiqués des 17 et 18, comme les plus pleins de succès, sinon d'héroïsme, que nous avons eu à lire depuis la Marne. Saluons ceux des nôtres, les heureux, qui ont délivré les populations de Roye, de Péronne, de Lassigny, de Bapaume, de Nesle, de Noyon, de tant d'autres bourgades. Saluons le terrain reconquis, les gras labours, les herbages, les ruisseaux et tout ce pour quoi nous combattons ; et rendez-vous sur la Meuse, Dieu aide !

« Pour moi, tout va bien. Je partirai *officiellement*

en permission, la première quinzaine d'avril. A bientôt donc ».

Le 20. — Humidité de la caverne. Les nouvelles de ce matin : Ham est pris ; Chauny est à nous, Saint-Quentin approché. On dit que Chavonne¹ est entre nos mains, et qu'en face de nous on signale, en arrière du front, une grande activité de camions...

Le 26. — Je vais travailler. Bien content. Je me mets au poker. Nous faisons maintenant popote avec le commandant.

Le 27. — Encore du travail. Les dépôts qui ont sauté. Poker chez le commandant toute l'après-midi. Je fais le cantonnement. Poker encore...

Le 5 avril. — Fausse alerte... Tenue d'attaque.

Le 6. — Dans la nuit, contre-ordre. Pas de reconnaissance, ce matin. On ne part donc même pas ce soir. Exercice de bataillon. Premier jour de beau temps. Avions et saucisses s'en donnent.

Le 7. — Ordre de départ. Nous allons à Champ d'Asile, sans doute pour ne pas traverser les ponts de l'Aisne sous le marmitage. Combien reviendrons-nous ² ?

1. Sur la rive droite de l'Aisne, E. de Vailly (arr. de Soissons). Chavonne ne fut enlevé que le 18 avril. Le recul des Allemands commença le 17 mars ; à midi, une patrouille britannique entra dans Bapaume abandonné et anéanti. Le 18, la cavalerie française entra à Nesle. Ham et Chauny sont occupés le 19.

2. C'est sur ces mots, qu'on dirait dictés par un pressentiment prophétique, que cessent les notes du *Carnet*.

X

Ultima verba.

DERNIÈRES LETTRES A SES PARENTS

I

Le 11 avril, 16 heures.

« Bien aimés,

« Depuis le 7, il ne m'a pas été humainement possible de vous écrire. Nos œufs de Pâques sont durs, mais ils se brisent quand même. Gardez-moi les communiqués. Quand vous recevrez ce mot, ils commenceront à être très intéressants. A voir comment ils nous répondent, il est clair qu'ils ont l'intention de résister. Alors ce sera dur. D'ailleurs, c'est déjà la Somme. Espérons. Je n'ai déjà plus d'ordonnance. Bien ma chance. Tendres baisers.

« L. MAIRET. »

II

Le 12, soir.

« Bien Chers,

« Toujours là. Qu'est-ce qu'ils prennent ! Il faut être boche ! J'ai bonne opinion. Vivement, la victoire et la permission !

« Baisers.

« LOUIS. »

III

A SON COUSIN LOUIS MAIRET

Le 15 avril 1917.

« Mon Cher Louis,

« Voici le moment venu de te renouveler mes recommandations, si souvent faites, pour mes parents.

« Plus que jamais je compte sur toi, et je sais que tu ne failliras pas à mon attente. Si le succès répond à notre espoir et à notre préparation, ce sera grand, ce sera peut-être, qui sait ? la délivrance !

« En affection cordiale.

« Ton LOUIS MAIRET. »

« Mes amitiés chez toi. Je pense à tous. »

IV

A SES PARENTS

Le 15.

« Père et Mère Chéris,

« Mon vingt-troisième anniversaire sera, je pense, un grand jour.

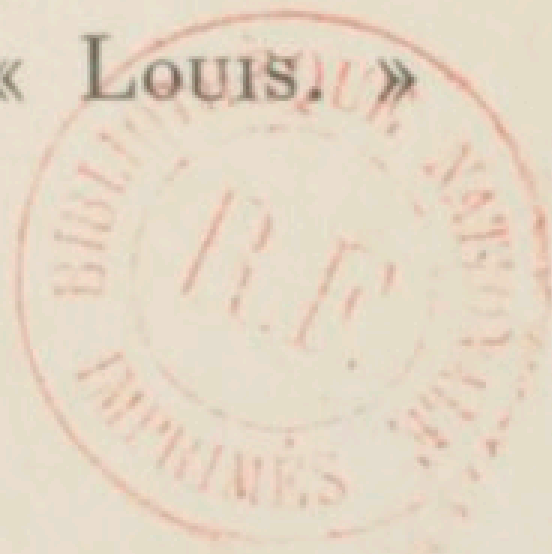
« Les lettres que vous m'écrivez et que j'ai reçues jusqu'ici me prouvent que l'arrière ne se fait aucune idée de l'ouragan qui, depuis huit jours, secoue ici la terre et les cieux. Tant mieux ; l'effet moral n'en sera que plus sûr et plus réconfortant. Je crois vous avoir dit que le colis de lettres annoncé n'avait pu partir ; mais j'ai donné des instructions pour qu'il vous parvienne, un jour ou l'autre, avec tout son contenu.

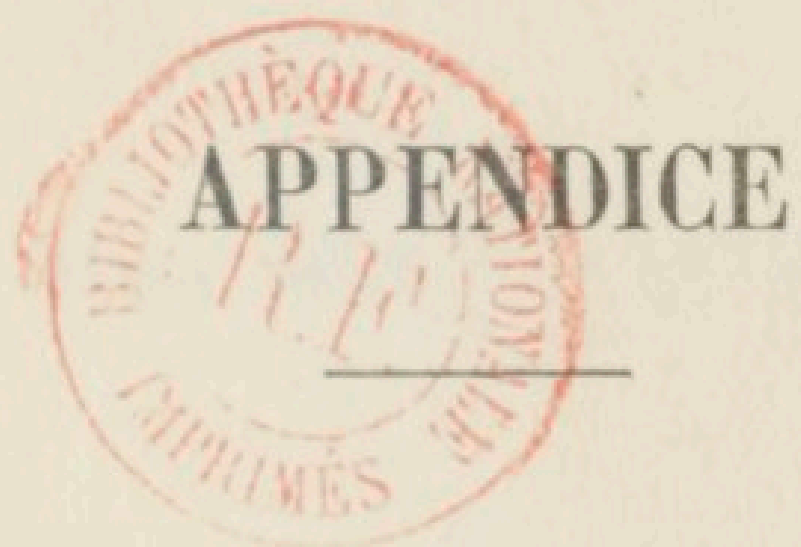
« Tout est en ordre. Je suis donc tranquille. Je n'ai d'ailleurs aucun pressentiment fâcheux ; non, vraiment, je vous assure. Et j'espère bien, une fois lavé de cette fumée, aller vous voir, en bonne santé et joyeux. A bientôt donc. Je vous embrasse de tout cœur en vous disant un grand « Au Revoir ! », car j'espère bien que la prochaine fois que je vous écrirai, ce sera en pays reconquis.

« Tendres baisers de votre fils aimant.

« LOUIS. »

FIN





APPENDICE

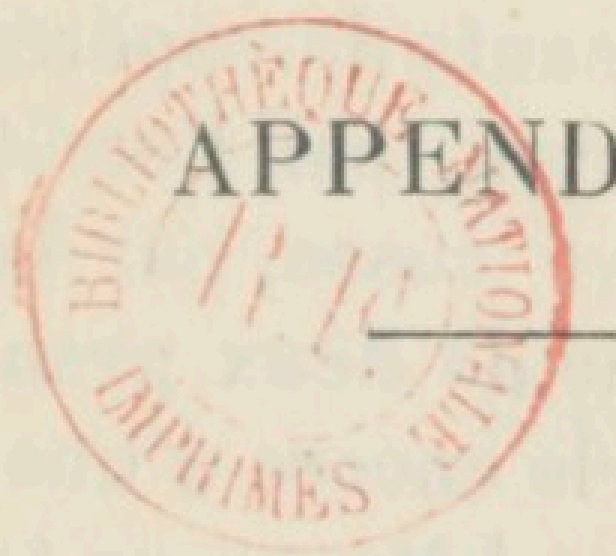
LETTRES DIVERSES

- I. *A miss Muriell O'Brien.*
- II. *A M. et M^{me} Desombres.*
- III. *A M. et M^{me} Th. Carl.*

APPEARANCE

ARTIST'S SKETCH

It is a small sketch of a man
in a suit of clothes.
The man is standing and looking
towards the right.



APPENDICE

A MISS MURIELL O'BRIEN ¹

I

8 juin 1916.

« ... Vous avez l'âme, ma chère Muriell, d'une sœur de charité. Que n'êtes-vous infirmière ? Je me souhaiterais une balle providentielle dans le bras ou dans la jambe. Je garde précieusement vos deux petits cadeaux. Si l'un m'est inutile pour l'instant, l'autre ne me quitte guère ². Je picore de-ci de-là, je réapprends un tas de jolies choses désappries. Cela ne manque pas de charmes quand on est en première ligne, à une quarantaine de mètres des Boches, comme je suis en ce moment. A part la pluie et la boue qui nous abîment notre mois de juin,

1. Extraits d'une correspondance avec Miss Muriell O'Brien, Anglaise, rencontrée par Louis Mairet chez la mère d'un de ses amis, ancien camarade du lycée Henri IV, Jean Allary. Elle se dévouait, à Paris, et se dévoue en Angleterre, aux tâches secondaires que réclament les victimes de la guerre. Ses deux frères sont mobilisés.

2. Il s'agit de *Morceaux choisis* de Marc-Aurèle.

nous n'avons pas trop à nous plaindre. Nos vis-à-vis se tiennent assez tranquilles. C'est plutôt nous qui les embêtons. Et puis l'intérêt de la lutte, à mes yeux longtemps suspendu, ne se ranime-t-il pas soudain par les sursauts désespérés de l'énergie allemande devant Verdun, par l'arrêt de l'avance italienne, par l'offensive russe, par la Bataille navale, par la fin soudaine de deux grands serviteurs de nos patries ? On parle encore d'une offensive anglaise très prochaine. La bête ne va-t-elle pas bientôt s'essouffler et tomber ? »

II

Le 12 [octobre 1916], Hôpital, Dinard.

« ... Permettez, en passant, à un combattant de la Somme, de rendre hommage à vos compatriotes. Mon bataillon ayant été dix-sept jours en liaison avec les Anglais, mon témoignage ne saurait être mis en doute. Dites bien à vos amis et amies que les Français sont unanimes à reconnaître la vaillance de leurs voisins et alliés. J'ai vu, dans la seule journée du 3 septembre, les Ecossais de la 5^e division monter six fois à l'assaut. Je ne vous cacherais pas les pertes subies ; mais que n'est-on pas en droit d'espérer de pareils hommes, résolus à tout pour atteindre le But ! Et ce But, ma chère Muriell, nous l'atteindrons. J'en suis persuadé, maintenant. Le Boche tient et tiendra peut-être encore de longs mois. Mais tout doucement il va s'épuisant ; et, un beau jour, ça craquera. Telle est l'impression récon-

fortante, malgré toutes les pertes subies, d'un de ceux qui prirent Maurepas, la Ferme Le Priez et Frégicourt. »

III

Guéret, le 27 novembre 1916.

« ... De mon pauvre Robert ¹, que vous dirai-je ? Que je le regrette comme un frère ? Cela, vous le savez. Mais je ne vous cacherais pas que je ne le pleure nullement. Il est des morts sur lesquels on ne doit pas s'apitoyer. Il est tombé dans la bonne besogne, comme je puis moi-même tomber un jour. Je lui serre la main par delà la tombe. »

IV

Le 24 [mars 1917].

« Ma chère Amie et Alliée,

« J'ai le plaisir de vous apprendre ma promotion au grade de sous-lieutenant en date du 11 de ce

1. Robert Desombres, camarade de Louis Mairet à Henri IV, élève de l'Ecole Normale supérieure; sous-lieutenant au 10^e régiment d'infanterie, tué au bois de Vaux-Chapitre, le 3 août 1916, à l'âge de 22 ans 1/2.

Citation à l'ordre de l'armée : « Officier brave et plein d'entrain. Le 3 août 1916, s'est porté à l'attaque d'une position ennemie en entraînant sa section à l'assaut. A été mortellement blessé à la tête de sa troupe. » Signé : le général Commandant le Groupement D : Mangin.

mois. Me voici donc officier après vingt-six mois de campagne. J'en éprouve une fierté non dissimulée ; car, plus encore que les avantages purement matériels, c'est le sens de la récompense et la valeur morale du titre qui me touchent... L'heure est, d'ailleurs, sinon aux réjouissances, du moins au contentement. Sous la double pression anglaise et française, l'ennemi a reculé sur une large zone du front occidental. Nous avons reconquis Roye, Lassigny, Noyon. *Vous nous* avez repris Bapaume et Péronne. Nous sommes aux portes de Saint-Quentin, et *vous* marchez sur Cambrai. L'union des deux peuples s'affirme victorieuse. En Russie, une prodigieuse révolution politique et sociale tourne au profit des alliés. Tout semble présager une issue bientôt heureuse des opérations.

« J'espère, si les Boches n'y mettent pas opposition, aller un de ces jours voir les miens. J'aurai à Paris le plaisir de retrouver les traces du bon souvenir que vous y avez laissé. »

LETTRES à M. ET A M^{me} DESOMBRES

I

Dinard, le 14 octobre 1916 ¹.

« Chers Parents,

« Bien qu'une lettre de Muriell m'eût laissé soupçonner la vérité, c'est à Amiens seulement, de la

1. Sur la mort de son ami Robert Desombres (voir p. 309).

bouche de mes parents, que je l'ai apprise tout entière. Il y a de ces deuils dont on ne sait que dire. La perte de mon cher vieux est de ceux-là. Et vous n'auriez reçu de moi qu'une carte avec ces mots : « Je vous embrasse du fond du cœur », si mes parents ne m'avaient inquiété en me dépeignant la lassitude de votre âme.

« Oh ! rassurez-vous. Mon intention n'est pas de vous consoler. Je respecte trop votre chagrin pour essayer de le diminuer par de creuses paroles. Les vraies douleurs ne s'effacent ni ne se consolent. Mais je ne voudrais pas, cependant, vous laisser en proie à l'abattement moral, sans vous avoir fait entendre la voix de « son » meilleur ami. Non, je ne voudrais pas vous abandonner à votre tristesse vide sans avoir essayé de vous persuader de la joie vraie qu'il éprouve, lui, à la satisfaction du devoir accompli.

« Les bons parents sont égoïstes. Ils voudraient garder leurs enfants pour eux. Ils se les représentent toujours au maillot. Vous m'écriviez dans votre dernière lettre : « Nous n'avons pas encore de nouvelles de notre *pauvre petit*. » Vous auriez voulu être auprès de lui et le protéger comme au temps où vous le portiez dans vos bras. Et c'est cette pensée de n'avoir rien pu pour lui qui vous tourmente aujourd'hui. Et c'est cette image que vous vous faites de lui, encore petit enfant, animant la maison de ses cris et de ses jeux, qui crée en vous ce vide irréparable. Vous revivez ses premiers succès, puis les satisfactions que son adolescence vous apporta. Vous rêviez déjà, pour égayer votre âge mûr, d'être grand-papa et grand'-

maman. Et maintenant, plus rien : vous avez tout perdu.

« O chers bons amis, je vous en supplie, haussez-vous à plus de désintéressement. Pensez moins à vous, et plus à Lui. Ce n'est pas assez de pleurer nos morts pour ce qu'ils nous font perdre. Il faut encore les honorer pour eux-mêmes.

« La guerre avait fait de Robert, comme de beaucoup d'entre nous, un homme. Un homme ! C'est tout dire. Il vous échappait déjà ; bientôt, il vous quitterait. Jusque-là incertain, il louvoyait ; cette fois, il avait trouvé sa voie. Ses premiers succès d'aspirant, sa fierté de porter l'uniforme, son « allant » de jeune officier, me le faisaient pressentir : Robert avait la vocation des armes. Vocation d'autant plus certaine qu'elle se révélait, non pour la brillante apparence, mais pour le sérieux grave et profond d'un métier dont il éprouvait plus souvent les dangers que les attrait. Ces dangers, il semblait qu'ils lui étaient déjà familiers, et qu'il s'y attendait.

« Non, ils ne l'avaient pas surpris, ni troublé : ils faisaient partie du métier. Je ne me rappelle pas qu'il m'en ait jamais parlé autrement qu'en passant ; et je doute que vous en trouviez plus large mention dans ses lettres. Il vivait avec eux comme avec des compagnons qui apprennent à connaître l'existence et à juger les hommes. « La mort, m'écrivait-il, est un fameux criterium ! » Jamais même il n'avait tant vécu, si pleinement, si gaie-ment. N'avez-vous pas vous-mêmes gardé de ses permissions le souvenir d'un autre Robert, sûr de lui, maître de sa destinée, parvenu à son vrai dé-

veloppement ? Et les trop rares missives que je possède de lui me le montrent tel aussi, ferme dans ses propos, assuré dans ses actions, exubérant dans sa joie. D'où lui venait donc cette joie, si profonde qu'elle se répercutait en moi plusieurs jours après chacune de ses lettres, sinon de son bonheur d'homme qui a trouvé sa voie, et qui la suit ?

« Je suis heureux ici, m'écrit-il un jour. Tout le monde m'estime (ceci pour le gradé) et m'aime (ceci pour l'homme). » Et rapidement, mais avec une netteté étrange, ce cher ami m'explique que sa tâche lui paraît légère, — non qu'il en soit récompensé, certes, puisqu'il végète dans une interminable sous-lieutenance ; mais, quand même, qu'il se plaît dans ses menues besognes de chef de section, qu'il aime à s'occuper de tout son petit monde, à travailler la nuit entre les lignes, à conduire des patrouilles, à aménager sa tranchée, à veiller sur le Boche, comme l'humble chien de garde sur la maison. Il espérait une citation : elle n'est pas venue. Qu'importe ! Travaillons ! Elle viendra. Il a la foi. Et il ajoute — je cite de mémoire — avec une clairvoyance qui tient de l'au-delà : « Il y a des moments où je souhaite aussi la balle au front qui finit tout. Quoi qu'il arrive, je me sens de force à tailler ma vie. »

« Comprenez-vous maintenant pourquoi je vous demandais de penser moins à vous, et plus à Lui ? Si vous faites cet effort, vous le reverrez, je suis sûr, tel que je vous le dépeins. Ce n'est plus le petit enfant qui a besoin de protection. C'est un homme, conscient de son destin, qui a mesuré les

risques, et qui l'accomplit. Cet homme vient de vous. Vous pouvez mêler au deuil que vous en portez un peu de fierté. Il en est digne. Il la réclame. Honorez-le comme il convient. Ne croyez-vous pas, maintenant que vous vous êtes remémorés avec moi les traits de la fin de sa vie, qu'il est mort heureux ?

« Sa physionomie éternelle rayonne de la satisfaction du devoir accompli. Heureux il vivait, heureux il est tombé. Il est mort au milieu de sa besogne, à côté de ses hommes, de la balle qu'il souhaitait. Elle lui fut douce. Croyez-moi, cessez de vous représenter une pitoyable épave : mais plutôt [voyez] un visage calme et content. Je vous en parle en homme qui vient d'en voir beaucoup. Je vous en supplie encore, sacrifiez votre chagrin à sa pensée. Il ne doit pas vous faire pitié, mais honneur. Peut-être n'eût-il jamais goûté plus de bonheur joyeux, ni obtenu une fin plus digne. Il ne la demandait pas, certes, mais il l'avait prévue. Il y était préparé. Quand la mort l'a pris, il avait déjà vécu.

« Je vous embrasse tendrement.

« Son plus vieil ami,

« LOUIS MAIRET. »

II

Aux Armées, le 22 décembre 1916.

« Chers Amis, chers Parents,

« Notre pauvre Robert a été un de ceux dont on dit, entre poilus, le soir, à la chandelle, quand on se rappelle : « Il devait y passer... décidément... la destinée !... » ; et chacun hoche la tête, parce qu'il est mort deux fois. Ces cas, hélas ! ne sont pas rares, et les obus n'épargnent même pas les cadavres sur leurs brancards, quand ils ne les exhument pas des tombes. Dans le temps, on ne mourait qu'une fois ; mais la guerre a changé tout cela. Plus féroces que la nature, les hommes s'acharnent sur leurs victimes, et ne laissent à la terre que des débris sans nom. Ainsi rien de ses papiers ne nous reviendra, et nous ignorerons ses dernières pensées. Qu'importe, si nous les devinons ? Elles furent simples et douces, n'en doutons pas. Douces parce que l'accomplissement du devoir s'accompagne toujours d'une satisfaction intime très pure et très agréable ; simples aussi parce que, débarrassé de tout préjugé, lavé de toute erreur, exempt de tout conflit de conscience, il a légué ses derniers instants, de toute la force de son âme, à ceux qui furent les témoins des premiers.

« Soyez-en sûrs : c'est bien votre image qu'il a emportée, dans sa dernière vision des choses d'ici-bas. Devant la mort, l'homme redevient enfant.

Notre fin ressemble à notre commencement. Les moribonds, sur le champ de bataille, crient : « Maman ! » Lui qui l'aimait tant, sa maman, lui qui chérissait tant son papa, lui si affectueux, soyez sûrs que c'est à vous qu'il a pensé dans la minute dernière. Et c'est pourquoi, sans doute, même absent, il vous est présent. Il ne vous quitte pas, de jour comme de nuit. Son ultime pensée vous a rejoints, elle a trouvé dans votre cœur son plus tiède asile, et vous communiez par delà la mort.

« N'est-il pas de ceux « qu'on n'oublie jamais ! » C'est son aumônier qui le dit, un homme qui ne l'a connu que quelques jours. Nous qui l'avons aimé des années et des mois, comment l'oublierions-nous ? Oh oui, madame Desombres, vous avez bien fait de m'apprendre la fin véritable et les derniers moments de mon cher et bien aimé Robert. Je ne saurais vous dire le monde de souvenirs que votre récit a soulevés en moi. Songer qu'on a vécu, côte à côte, des années durant, pour en venir là ! Non, mieux vaut ne pas s'appesantir. Pensons à ce qu'il fut, non à ce qu'il est.

« Je me souviens, madame Desombres, que vous m'aviez demandé de vous copier le passage d'une de ses lettres que je vous ai lu à Paris. Le voici. C'est lui, tout entier et sur le vif.

« ... Et maintenant dans la tranchée je vis ma vie
« de pauvre petit sous-lieutenant d'infanterie qui
« vit avec ses hommes, qui pense avec eux, qui les
« entraîne dans les patrouilles dangereuses, ou tra-
« vaille sur le parapet. Certes j'ai bien des petits
« mécomptes : ennui d'organiser du travail intense
« avec un effectif réduit, regret de se prodiguer

« sans voir son zèle récompensé (déjà dix mois de
« sous-lieutenance, et arrêt d'une citation au C.A.).
« Mais qu'importe ! J'aime cette vie si certaine
« dans son incertitude ; le pain de demain m'est
« assuré si le Boche ne me tue pas ; j'aime toutes
« ces inventions de mort : crapouillots, fusils Gui-
« detti, grenades ; je suis instructeur pour le ba-
« taillon du fusil mitrailleur que nous n'avons pas
« encore touché. Enfin je vis au milieu de mes
« hommes dans une atmosphère de considération
« (ceci pour le gradé) et d'estime (ceci pour l'homme)
« qui est infiniment douce et qui m'a soutenu. Je
« n'ai peur que d'une chose : de l'avenir, que je ne
« veux pas regarder. Parfois je souhaite une mort
« glorieuse qui me délivrera de ce problème d'après-
« guerre, une balle dans la tête, comme les deux
« fils de ce pauvre Brunel ¹. Mais plus souvent j'ai
« foi dans la vie, et me sens de force à tailler
« ma destinée. »

« Cela sonne comme un testament.

« Et la guerre continue. On s'apprête même à faire
plus grand, plus horrible que jamais. Tout le monde
veut la paix, personne ne peut la conclure. Quand
la force est déchaînée, rien n'arrête plus son élan.
Nous subirons sa loi jusqu'à ce que la bête tombe,
à bout de souffle. »

1. Professeur de Première Supérieure au Lycée Henri IV ;
maître auquel était resté fidèle l'attachement de ses deux
anciens élèves ; père deux fois frappé par la guerre.

III

Le 20 mars 1917.

« Chers bons Amis,

« J'ai le plaisir de vous apprendre ma nomination au grade de sous-lieutenant. Au moins aurai-je été officier comme lui. Pour moi cette récompense est l'aboutissement de deux ans d'efforts, et j'en tire la satisfaction que l'on goûte ordinairement à ce qu'on a conscience d'avoir mérité. Et plus que jamais je pense à Lui, qui avait aussi bien mérité, et qui se réjouirait aujourd'hui, en communion avec moi. Peut-être aurions-nous eu nos permissions ensemble; et quelles accolades ç'aurait été ! Enfin, j'irai vous voir : ce sera un peu de lui que j'embrasserai.

« J'irai, chers Parents, pour mes vingt-trois ans, à moins que les Boches ne s'en aillent plus vite qu'ils ne le voudraient. Quel événement encore, ce recul ! Irons-nous jusqu'au Rhin ? Jusqu'à la frontière ? Ou jusqu'à la Sambre et à la Meuse ? Mais quel enthousiasme partout ! Ah non, Il n'est pas mort tout entier. Nos morts sont parmi nous, qui nous poussent, nous encouragent et nous grandissent. Son souvenir, à Lui, son cher souvenir, me vivifie. O mon vieux Robert, si c'était la délivrance !

« Sur ce mot je vous quitte, car nous sommes ici fort affairés, en vous embrassant comme j'aurais fait pour Lui.

« Votre fils adoptif,
« LOUIS MAIRET. »

LETTRES A M. ET A M^{me} CART

I

Aux Armées, le 3 mars 1917.

« Bien chers amis,

« Voilà, il me semble, bien des semaines que je n'ai eu de nouvelles d'Adrien¹, et c'est un peu pour vous en demander que je vous écris. Est-il toujours à Wittenberg ? A-t-il quitté l'Allemagne pour une zone de l'arrière d'un front ? L'a-t-on mobilisé pour la main-d'œuvre industrielle et agricole ? Comment supporte-t-il sa troisième année de captivité ? Peut-il travailler un peu ?

« J'avais hier pour logeuse la femme d'un prisonnier interné depuis octobre 1914 à Glogau. Son mari, — dont c'est le métier — fait là-bas de la menuiserie pour l'armée. Sa dernière lettre, du 28 janvier, ne parlait pas du froid, pourtant déjà fort vif. Que penser de tout cela ? Nul ne sait, qui n'a pas vu.

1. Adrien Cart, camarade de collège ; élève de l'Ecole normale supérieure (1914) ; engagé volontaire au 11^e bataillon de chasseurs alpins ; fait prisonnier avec sa compagnie, fin septembre 1914, à Dompierre (Somme). D'abord en captivité au camp de Wittenberg, où le typhus ravageur l'épargna, il fut ensuite, à titre d'« intellectuel », transporté au camp de représailles de Bjelostock (Pologne russe). Une tentative d'évasion échoua après quelques jours de courses errantes dans les bois. Enfin, comme malade, il fut envoyé en Suisse, en août 1917, et rapatrié en 1918.

« Pour moi, chers bons amis, c'est toujours la même vie errante. Après la chaude affaire de la Butte du M..., où nous avons pas mal souffert — et des Boches et de leurs obus, et de la boue — nous voici maintenant à sillonner les routes mornes de cette campagne si dénudée qu'elle a mérité le nom de Pouilleuse. C'est ce soir notre quatrième étape. J'ai un lit : quelle aubaine ! Où coucherais-je demain ? Comme nous voilà loin de la vie casanière d'autrefois !

« Recevez, chers amis, mes meilleures amitiés. Dites à Adrien combien son vieux Louis pense à lui. »

II

Le 30 mars 1917.

« Chère madame et amie,

« Comme tout ce qui me vient de vous, votre dernière lettre m'a vivement ému. Avec quels accents maternels vous me parlez et d'Adrien, et du « petit » ¹, et de moi-même, et comme ils sont heureux, ceux qui reçoivent vos soins d'infirmière ! Peut-être ce bonheur échoira-t-il un jour à Adrien lui-même, car d'après ce que vous me mandez de

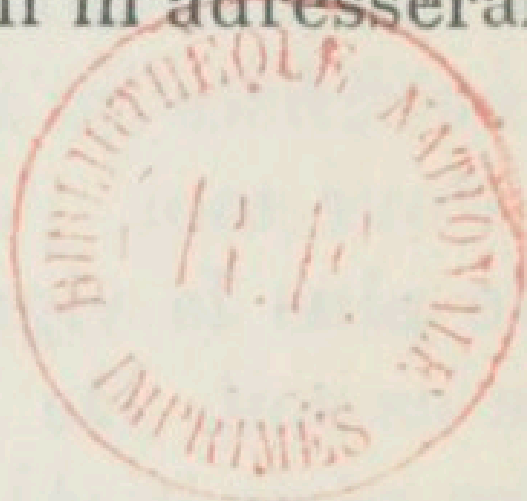
1. Le frère cadet d'Adrien Cart, Maurice, engagé volontaire au même bataillon, était tombé, dans la Somme aussi, près de la ferme de Monacu, en 1916, à l'âge de 18 ans et demi. Citation : « Excellent chasseur, courageux et dévoué, a été tué glorieusement le 20 juillet 1916, en s'élançant à l'assaut des positions allemandes. »

son état physique, je ne serais pas loin d'espérer, consécutivement à la visite des médecins neutres, son internement en Suisse, et peut-être son rapatriement. En attendant cette douce compensation à tant de misères, je me réjouis de la situation de faveur dont il jouit actuellement. Un travail moins brutalement corporel le reposera, physiquement et moralement ; il aura quelques loisirs pour se détendre. Quant à son incapacité à étudier, même à lire, ne lui en veuillez pas, et dites bien à M. Cart qu'il ne s'en mécontente pas. Si robuste que soit un esprit, il ne résiste qu'avec l'appui du corps qui l'enveloppe. Pour moi, j'ai le chagrin de l'avouer, je ne possède plus la vigueur ni le courage d'étudier quoi que ce soit. De longs mois durant, à travers toutes les péripéties, j'ai gardé assez d'empire pour lire, même du Virgile, même du grec. Aujourd'hui, je mets un mois à feuilleter un roman de Balzac ; et mon *Journal* traîne, délaissé. A la longue, le canon abrutit, et le métier encrasse.

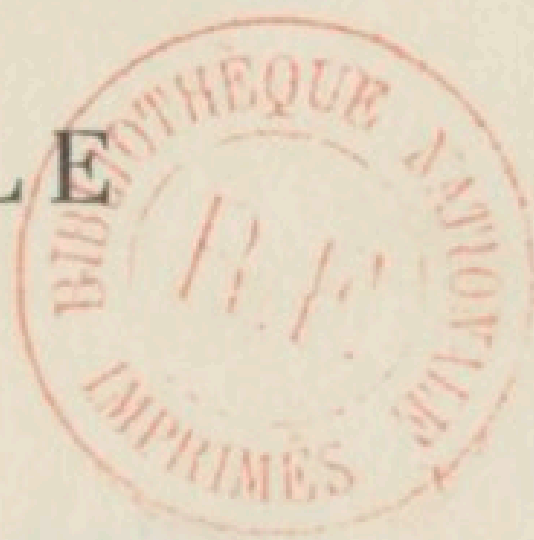
« Les fonctions absorbent aussi de plus en plus. Je viens, vous le savez sans doute, d'être promu sous-lieutenant. J'en tire (assurément) la satisfaction que l'on tire nécessairement de ce qu'on sent avoir mérité. Mais aussi quel surcroît de responsabilité ! D'un jour à l'autre, je puis commander une compagnie ; et petit à petit l'idéal casanier, paisible et livresque, des jeunes années s'éloigne. Ne concluez pas de là que je broie du noir. Non, et malgré ce qui se prépare, je regarde l'avenir bien en face, décidé à me frayer un chemin, résolu à me tailler une existence. Ce serait malheureux de partir avant d'avoir pu faire quelque chose de bien.

« Nous sommes en train de délivrer « notre » Nord. Je dis : Nous, car ceux de la Somme et de l'Oise, c'est nos frères d'armes, c'est un peu de nous ; et puis aussi parce qu'ici même nous allons bientôt marcher à leur rencontre. Si le temps reste propice, il n'y aura plus de Boches en France à la fin de l'année.

« Sur cette réconfortante perspective, je vous charge de mes meilleures amitiés pour M. Cart et pour Adrien, dont il me tarde d'avoir des nouvelles directes, par un mot qu'il m'adresserait à Paris. »



TABLE



On a vu, dans le cours de cette année, deux cas de
 la fièvre typhoïde, dont le premier a été observé
 dans le mois de mai, et le second dans le mois de
 juin. Les deux malades ont été traités par le
 régime lacté, et ont guéri. Le premier a été
 observé par M. le Dr. B. et le second par
 M. le Dr. C. Les deux malades ont été
 traités par le régime lacté, et ont guéri.

TABLE

TABLE

—

<i>Préface</i> , par Gustave Geffroy	v
LETTRE DU GÉNÉRAL D'AMADE.	xiii
INTRODUCTION.	1

PREMIÈRE PARTIE

(11 Février 1915-17 Janvier 1916)

ENVIRONS DE REIMS. — LA WOÈVRE ; LES ÉPARGES. — L' AISNE : RÉGION DE BERRY-AU-BAC ET DE PONTA- VERT. — A SAINT-CYR	11
--	----

DEUXIÈME PARTIE

(Mai-Septembre 1916)

LES TRANCHÉES DE L' AISNE. — LA BATAILLE DE LA SOMME. — CONVALESCENCE A PARIS	135
--	-----

TROISIÈME PARTIE

*(6 Décembre 1916-16 Avril 1917)*TROISIÈME DÉPART. — AU 8^e RÉGIMENT D'INFANTERIE.

— CAMP DE MAILLY. — EN CHAMPAGNE. — DANS

L' AISNE 253

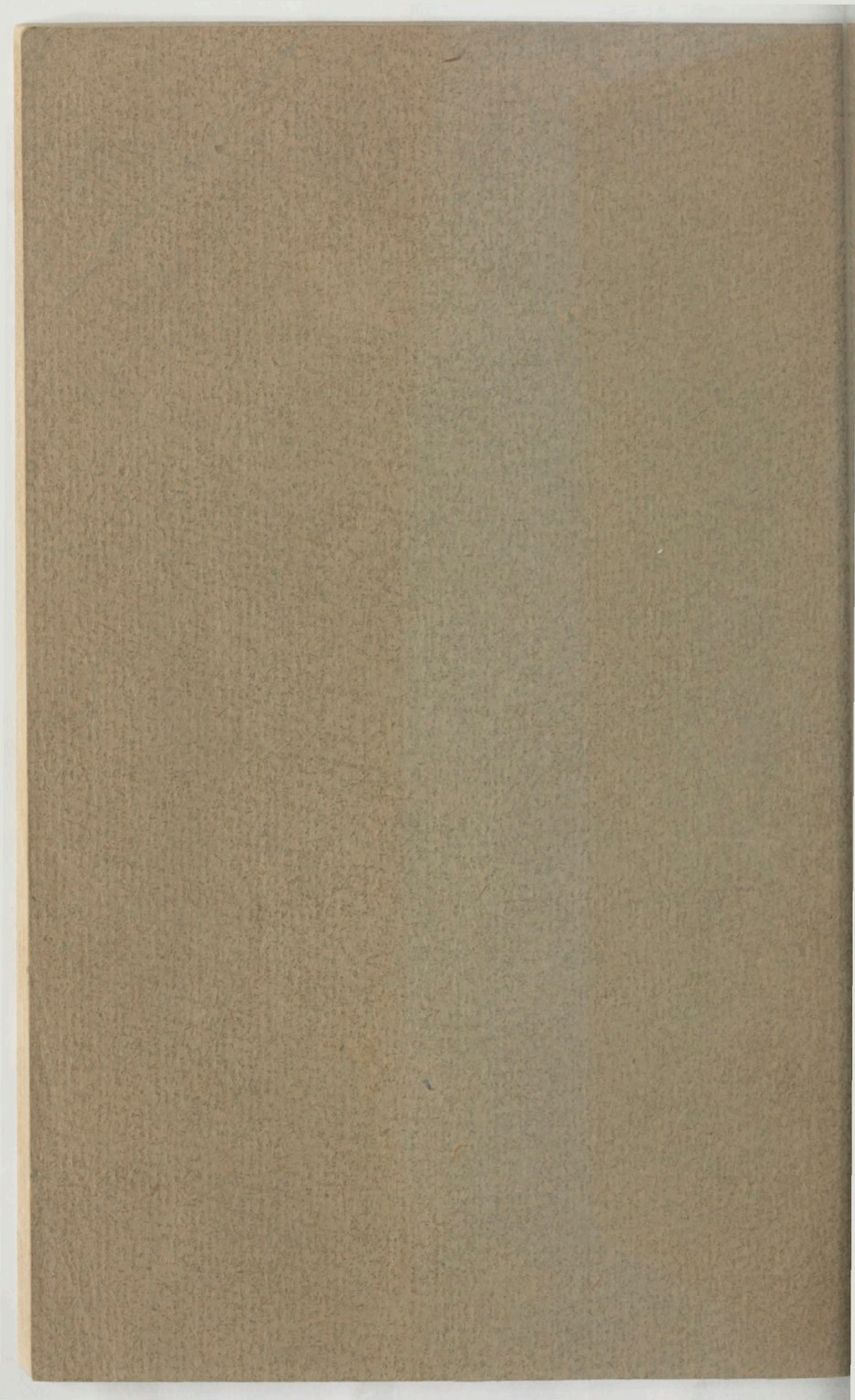
APPENDICE

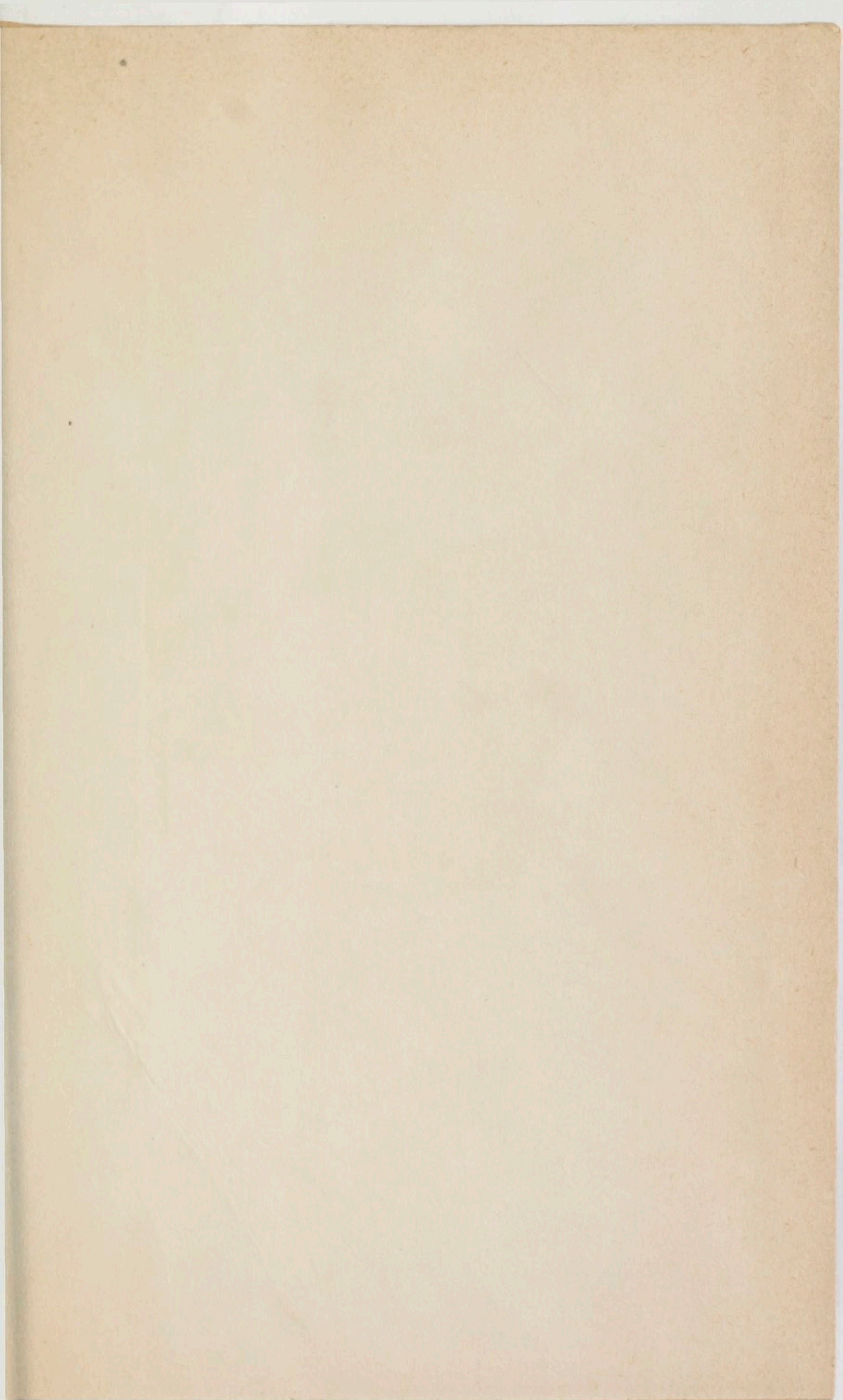
LETTRES DIVERSES 305

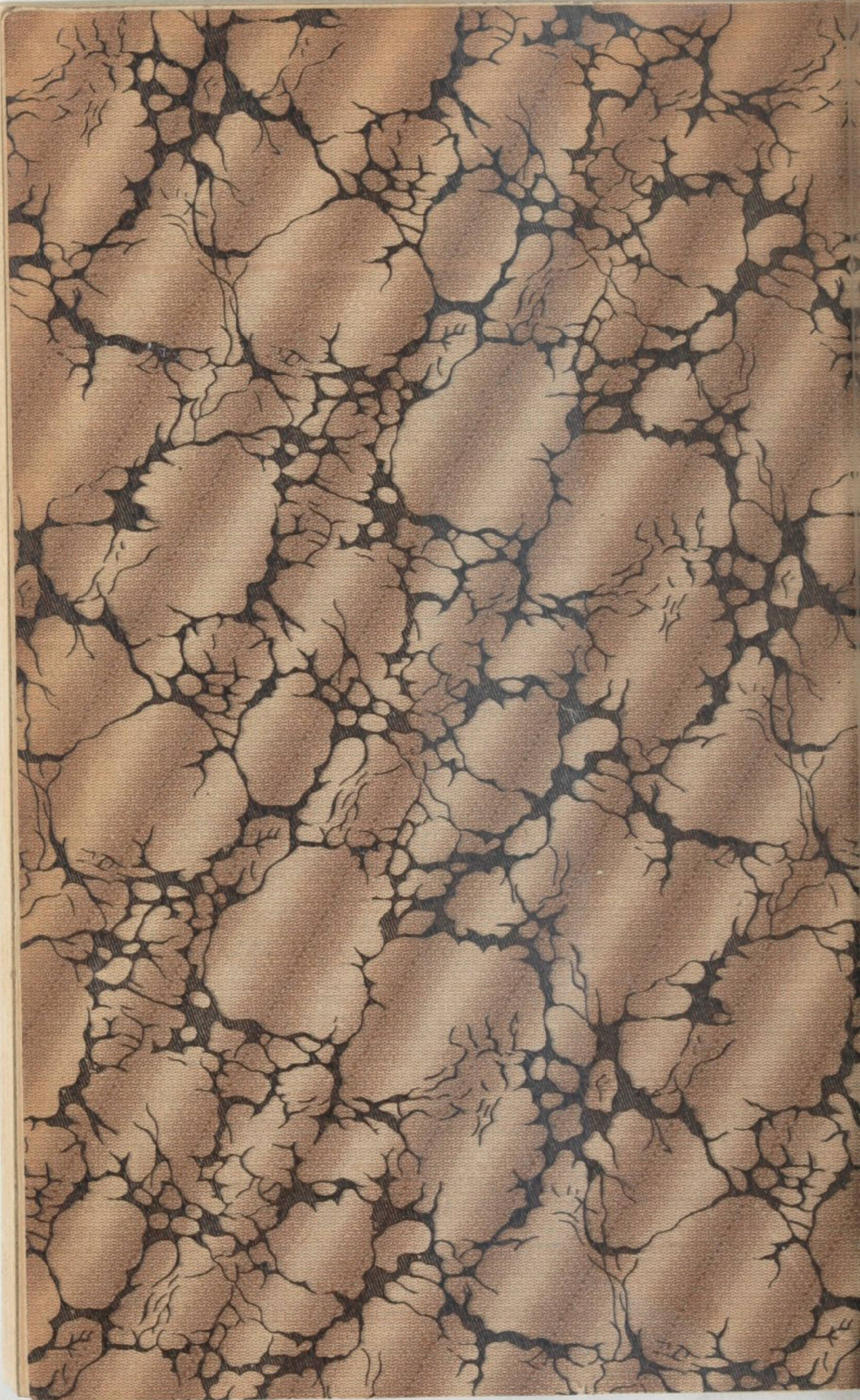


MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN











BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 00131548 1